U d'/of OTTAWA
39003002343407

COLLECTION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

HONORÉ D'URFÉ

Un épisode de « L'Astrée »

LES AMOURS D'ALCIDON

INTRODUCTION ET NOTES
de
GUSTAVE CHARLIER

AVEC UN PORTRAIT GRAVÉ SUR BOIS PAR
OUVRÉ

19 21

UN ÉPISODE DE L'« ASTRÉE »

LES AMOURS D'ALCIDON

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

EST PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. GONZAGUE TRUC

La collection des « CHEFS D'ŒUVRE MÉCONNUS » *est publiée sur papier Bibliophile Inaltérable (pur chiffon) de Renage et d'Annonay, au format in-16 Grand-Aigle (13×19).*

Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500.

Le présent exemplaire porte le N° 1,187

Le texte reproduit dans ce volume est celui de l'édition de 1631, à Paris, chez Philippes Gaultier.

HONORÉ D'URFÉ

(1568-1625)

Gravé par Achille OUVRÉ

D'après un portrait de l'époque.

COLLECTION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE MECONNUS

HONORÉ D'URFÉ

UN ÉPISODE DE L'« ASTRÉE »

LES AMOURS D'ALCIDON

PUBLIÉ

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

GUSTAVE CHARLIER

Avec un portrait gravé sur bois par Achille OUVRE

ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1920

PQ
1707
.U7A62
1920

INTRODUCTION

INTRODUCTION

On ouvre un tome de *l'Astrée*, et l'on a un haut-le-corps devant le frontispice, où l'effigie de l'écrivain surmonte le quatrain de rigueur. Car, sous le laurier symbolique, c'est une face de reître qui apparaît : traits ravinés, front volontaire, regard hardi, moue impérieuse, moustache violente... Quoi ! est-ce donc là le père de la divine *Astrée* ? Est-ce là l'auteur de cette immense pastorale, où tout est tendre, délicat et apaisé, où des amants respectueux et galants soupirent pour des belles raffinées et précieuses, où les nuances les plus subtiles d'une passion éthérée s'analysent interminablement, en cinq mille pages de prose fleurie, harmonieuse et fluente ? On s'étonne, on se récrie... Et certes, beaucoup préfèreront le portrait de Van Dyck, où, en fraise de dentelle et pourpoint à crevés, se campe un blondin bouclé, un peu fade et un peu mièvre.

Ne nous hâtons pas cependant d'accuser

d'imposture l'artiste dont le naïf crayon esquissa un soudard, où l'on attendait un berger. Il a raison peut-être, quand il se vante d'avoir « tiré au vray ce visage ». Le peintre élégiaque des tourments de Céladon a été aussi un capitaine et un chef de bande ; avant d'évoquer, aux rives du Lignon, les grâces idylliques d'une Arcadie gauloise, il a pillé, saccagé, incendié et tué. Et parmi tant de problèmes que pose ce vieux livre, illustre à la fois et oublié, ce n'est pas le moins troublant que soulève la double vie de messire Honoré d'Urfé, comte de Châteauneuf, marquis de Valromay et baron de Châteaumorand.

I

Il était le cinquième fils de Jacques d'Urfé, conseiller d'Etat, chambellan du roi, bailli et lieutenant général au gouvernement de Forez. La famille de sa mère, Renée de Savoie-Tende, se rattachait à la fois aux ducs de Savoie et à la race impériale des Lascaris. Moins hautement apparentée, la souche paternelle ne manquait pourtant pas d'illustration. Les d'Urfé détenaient, de père en fils, la charge de bailli de Forez, et leur maison dominait sans conteste dans cette plaine fertile, aux molles ondu-

lations qui s'étend entre Chalmazel et Feurs, et où le Lignon promène ses eaux limpides en de nonchalants détours. Là s'élevait, depuis le XIVe siècle, leur château de la Bastie. Le grand-père du romancier, Claude d'Urfé, l'avait notablement agrandi, embelli d'une double galerie à l'italienne, et enrichi d'une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes, dont deux cents manuscrits en vélin, revêtus de velours vert. Homme de goût et lettré délicat que ce diplomate éloquent et fin, envoyé par François Ier à Rome et au concile de Bologne, fort apprécié à la Cour, et assez en faveur auprès de Henri II pour qu'il le fît membre de son « étroit conseil » et gouverneur du Dauphin et des enfants de France. Honoré tiendra de lui plutôt que de son père, figure sans grand relief de gentilhomme provincial, brave d'ailleurs, et qui se distingua dans les premières guerres de religion, même contre un adversaire de la taille de Coligny.

Il n'avait que sept ans quand il le perdit, étant né en février 1567, à Marseille, chez son oncle maternel, gouverneur de Provence. Nous manquons de détail sur ses années d'enfance et de première jeunesse, qu'il passa sans doute au château de la Bastie ; nous savons seulement que, vers la treizième année, il fit sa profession

dans l'ordre de Malte, dont il prit le costume. La vocation n'y était pour rien : aux cadets de familles nombreuses et accablées de charges, il appartenait alors de sauver le patrimoine commun en se résignant à la robe ou aux ordres. On les y contraignait au besoin, et la fière Renée de Tende n'eût pas apparemment autorisé chez ses fils la moindre résistance à ses impérieuses volontés. Aussi bien, la destinée qu'on lui ménageait dut incliner Honoré à pousser plus à fond ses études. Il les acheva au célèbre collège de Tournon, où les Jésuites rassemblaient près de quinze cents étudiants. Sans doute y brilla-t-il. Comment expliquer, sans cela, que ses maîtres l'aient désigné pour rédiger une relation des fêtes auxquelles donna lieu, au mois d'avril 1583, l'entrée solennelle de Madeleine de la Rochefoucauld, que venait d'épouser Just-Louis de Tournon ? L'éclat de son nom n'y eût pas suffi, car, outre ses frères Christophe et Antoine, l'élite de la noblesse de Provence et de Dauphiné se pressait sur les bancs de Tournon. Assurément, nul mérite essentiel ne signale cette *Triomphante Entrée de Madame Madeleine de la Rochefocaud*. Et pourtant, dans ces pages d'un jeune homme de seize ans, il y a déjà une aisance et un naturel qui attestent certains dons d'écrivain. On y

remarque aussi une dignité de ton et une simplicité de forme trop souvent étrangères à ces ouvrages de circonstance, prétextes faciles à déclamations prétentieuses et à complaisantes adulations.

Les années qui suivent sont les plus obscures de la biographie du futur romancier. Où les passa-t-il ? A la Bastie, suppose-t-on, au pays de ce Lignon qu'il devait illustrer plus tard. Il n'est pas moins vraisemblable qu'il dut y continuer son noviciat littéraire et entretenir des relations fréquentes avec des amis qui avaient son âge, ses ambitions et ses goûts. On croit retrouver l'un d'eux en Loys Papon, poète forézien et disciple attardé de Ronsard. Ce rimeur obscur et contourné aurait été le maître en poésie du jeune Honoré. Il se peut bien : les Papon étaient des familiers des d'Urfé. Le père de Loys, sage jurisconsulte et lieutenant général au baillage de Forez, a inséré, au dernier tome de ses *Trois Notaires*, un sonnet d'Anne d'Urfé, frère aîné de l'écrivain, et consacré une partie de son épître dédicatoire à l'éloge de leur père. A cet hypothétique « cénacle forézien » aurait encore appartenu Claude du Verdier, fils de l'auteur de la *Bibliothèque françoise*, ainsi que le poète Jean Ducroset, un voisin, puisqu'il habitait, à trois lieues de la

Bastie, un petit château sur les collines de Cezay. A celui-ci, nous devons le seul témoignage un peu précis qui éclaire d'un faible jour ces années de la prime jeunesse du romancier. En 1593, il publie les quatre livres de sa *Philocalie*, « où sont introduits six bergers, maîtrisés de l'amour de six pucelles ». C'est une suite d'entretiens sur des sujets amoureux, où s'intercalent quatre histoires et un grand nombre de sonnets, d'élégies et de stances. Or le tout se trouve dédié à « M. le Chevalier d'Urfé », qui avait fait à l'auteur l'honneur de lui communiquer ses *Bergeries*... Hélas ! le trop discret Ducroset ne nous en dit guère plus long sur ces *Bergeries* mystérieuses. Nous apprenons pourtant, par ses menus aveux, qu'un Céladon y soupire pour une insensible Astrée et y repousse les avances de la nymphe Galatée. Lycidas et Aminthe y interviennent d'autre part, et c'en est assez pour reconnaître dans cet ouvrage une première ébauche de l'*Astrée*, une *Astrée* toutefois où Diane manque encore et où Hylas n'apparaît point. Or, si l'on songe que, de 1590 à 1593, les loisirs d'Honoré vont se trouver singulièrement réduits, on est amené à dater des environs de sa vingtième année cet embryon de son œuvre maîtresse.

Les fanfares guerrières dissipent bientôt ces rêves d'Arcadie. Certes, le Forez n'avait pas plus que les autres provinces françaises échappé aux troubles des guerres de religion. Dès 1578, l'excellent Jean Papon, dans son *Troisième Notaire*, se plaint d'avoir « été pillé, saccagé, chassé hors de ma maison, et les miens pris, liés, rançonnés et traités d'une barbare et inhumaine sorte. » Et il énumère avec une amertume angoissée les malheurs des derniers temps : Lyon « saisie, occupée et retenue hors de l'obéissance du Roi ; les vrais, bons et naturels citoyens de tous états meurtris ou chassés, tous pillés et appauvris » ; Montbrison, « investie, assaillie, canonnée, forcée, saccagée d'une furie cruelle et sanguinolente ; autres plusieurs villages et le surplus du dit pays détenu et occupé, et nombre de gentilshommes de bon nom précipités et cruellement massacrés. » Ces jours sombres vont renaître avec la Ligue. Le catholique Forez se soulève contre le prétendant huguenot. Honoré, comme ses frères, se jette à corps perdu dans la révolte. Et le voilà, à vingt-deux ans, chef de bande et capitaine de partisans. On lui confie la garde de Saint-Etienne, tandis que le gros des ligueurs marche sur Charlieu. Il doit se retirer en raison de l'avance des royalistes, que commande le

duc de Ventadour, mais il se dédommage par un hardi coup de main, qui le met en possession du fort d'Essalois. Ayant rejoint son frère Anne, ils envahissent ensemble le Velay, pour se porter ensuite en Auvergne, où ils prennent Vichy le 14 octobre 1590. Les opérations recommencent l'année suivante : nouvelle expédition en Velay, siège et prise du château d'Espaly, deuxième incursion en Auvergne, où Honoré obtient, en récompense de ses services, la seigneurie du Châtelard-en-Dombes.

Mais, au cours des troubles, s'est révélée une personnalité inquiétante à la fois et brillante, celle de Charles-Emmanuel de Savoie, duc de Nemours. Ce demi-frère des Guise, malgré son jeune âge, semble bientôt le maître de l'heure dans les provinces du sud-est. Guerrier d'une éclatante bravoure, politique adroit, couvrant d'une modération affectée les ambitions qui le dévorent, il excite des admirations enthousiastes et des défiances jalouses. Grisé par le succès, il jette alors le masque, et son plan apparaît clair à tous les yeux : se servir des haines religieuses pour atteindre au rang suprême et prendre la couronne dans son gouvernement de Lyon. Devant l'évidence, la Ligue se cabre et Lyon se soulève : le 13 septembre 1593, le duc de Nemours est

arrêté et enfermé au château de Pierre-Scize...

Que vont faire les d'Urfé ? Anne, déjà, s'est retiré de la lutte, désabusé et indécis. Henri IV s'efforce de le rallier. Il y réussit, et, au début de 1594, Anne, rentré dans les rangs royaux, gouverne le Forez pour le compte du Béarnais, maintenant converti. Honoré, lui, balance encore. Nemours l'a séduit, et comme fasciné. Il l'admire trop pour croire de prime saut ses détracteurs. Puis voici que le duc s'évade et rappelle à lui ses fidèles. Confiant dans l'attachement d'Honoré, il le nomme son lieutenant général au gouvernement de Forez. C'en est trop : le prestige du chef aimé l'emporte, et le jeune chevalier se donne à lui de tout l'élan d'un dévouement passionné. Début d'une équipée presque sans espoir, à ce moment où les vieilles querelles agonisent et où la France entière aspire à la paix sous le guidon blanc de Henri IV. Aussi les déboires vont-ils se succéder. Après le siège infructueux de Cervières, il doit battre en retraite sur le Roannais. Son frère Antoine est tué dans des circonstances mystérieuses. Anne, d'autre part, compromis par son cadet, doit se démettre de son gouvernement. Enfin la fortune le frappe lui-même d'un coup plus dur encore : il est pris à Feurs par les royalistes, qui le mettent à rançon. Pendant ce

temps, s'achève la débâcle de Nemours, que ses partisans abandonnent ou trahissent : il doit fuir le pays, où le connétable de Montmorency rétablit sans peine l'autorité royale. Mais Honoré n'est pas de ceux qui tournent le dos au malheur. Sitôt libre, il rejoint, dans son exil d'Annecy, le prétendant accablé de revers et miné d'épuisement. Il arrive à point pour réconforter les derniers jours de cet illustre infortuné : le 15 août 1595, il voit mourir dans ses bras ce « noble prince », qu'il a, jusqu'au bout, servi, défendu et aimé.

Lui ayant rendu les suprêmes devoirs, Honoré rentre secrètement en Forez. Il est trahi, arrêté à Montbrison et précipité dans un cachot, où il demeure six mois. C'est alors que, sous le partisan, l'écrivain se réveille. Son épée brisée, il se souvient qu'il lui demeure une plume, dont on appréciait, avant les troubles, l'élégance et la facilité. Mais les traverses et les deuils l'inclinent désormais à une gravité d'accent fort étrangère à l'ingénieuse frivolité de ses premiers essais poétiques. Il préfère confier à la prose les pensées qui peuplent sa solitude, et c'est de sa prison qu'il date, le 24 septembre 1595, le premier livre de ses *Epistres morales*.

Œuvre d'un vaincu qui s'efforce à prendre

le ton d'un moraliste. Une vaste érudition antique lui revient par bouffées et se résout en sentences à la Sénèque et en développements platoniciens. A la fortune ennemie, il entend opposer le front d'airain d'un stoïcisme impassible ; il veut, de ses malheurs, déduire froidement des leçons et tirer des enseignements. Il s'y contraint. De là le ton âpre et tendu de ces pages : il manque trop à cette sagesse l'aisance souriante et détachée d'un Montaigne. Sous ce calme affecté, les passions bouillonnent encore, et parfois, à travers les pièces rapportées de cette philosophie livresque, s'échappe un flot d'amertume, de rancœur et de haine. Ces épanchements font du reste l'intérêt de ce premier livre, d'un caractère plus personnel que les suivants. Il y a une émotion profonde dans le récit un peu emphatique des derniers moments du duc de Nemours. Il n'y en a pas moins dans les endroits où l'auteur évoque ses malheurs et récapitule ses récentes infortunes. Il ne renonce à rien, cependant, ni ne désespère. Sa fermeté l'en empêche, et ses vingt-sept ans. On sent, au contraire, frémir en lui un désir ardent de prochaines revanches : « Je suis encore, de mon âge, au trois fois neuf : ce n'est qu'à cette heure que je la devrais commencer. Aussi, tout ce que j'ai

fait jusqu'ici, je veux que ce ne soit que comme avant que le musicien joue sur son luth : on lui voit tirer quelques fredons dessus, tant pour voir s'il est bien d'accord, que pour connaître s'il a la main en bonne disposition. »

Pour l'heure, il lui faut toutefois se résoudre à attendre à l'étranger que l'oubli se soit fait sur ses aventures. Il trouve un port de refuge à Senoy, dans le pays de Bugey, alors possession du duc de Savoie. Il y achète une maison retirée, tranquille ermitage parmi les rochers et les bois, retraite choisie à souhait pour y refaire, dans le silence et la paix, son corps fatigué et son âme ulcérée. Il y achève ses *Epistres*. Là encore, ou à Chambéry, où il fait de fréquents séjours, il travaille à son poème du *Sireine*.

Le *Sireine*, c'est un décalque poétique de la *Diana* de Montemayor. Ou mieux, c'en est le prologue. Car le roman commence où finit l'œuvre de d'Urfé. Quand s'ouvre le récit espagnol, la bergère Diana a déjà cédé aux instances des siens et épousé le vieux et riche Delio, en délaissant l'incomparable Sereno. Nous apprenons son histoire par une conversation entre Sereno et Silvano, et, au livre II, par une longue chanson de la nymphe Doride. Cette histoire, d'Urfé la reprend et la

développe sur les indications de Montemayor, mais avec une appréciable liberté. Il suit son Sireine au cours de ce long voyage, que sa source se bornait à mentionner : c'est toute la matière de son second livre. Quand Sireine revient, le sacrifice est consommé ; la dolente Diane évite désormais le berger au désespoir, qu'elle a trahi sans cesser de l'aimer, et c'est exactement la situation initiale de l'œuvre espagnole. Cette pastorale se déroule en une suite de sixains octosyllabiques, dont le rythme sautillant contraste assez fâcheusement avec la molle langueur des sentiments exprimés. Les maladresses abondent du reste dans ce petit ouvrage, les prosaïsmes aussi, et les discordances. Visiblement, le jeune auteur n'a pas encore acquis, sur la musette champêtre, cette virtuosité qui garde des fausses notes. Mais, malgré ses insuffisances de forme, ce poème n'en présente pas moins un vif intérêt, en raison du problème biographique qu'il nous pose aujourd'hui.

La question est de savoir, en effet, si la vogue européenne de la *Diana* suffit à expliquer cette imitation, ou si notre auteur avait des raisons toutes personnelles de se complaire dans ce thème bocager. Le XVIIe siècle n'en a pas douté. Il tenait pour vérité démontrée que le jeune

Honoré avait conçu une passion partagée pour sa voisine, la belle Diane de Châteaumorand. Or, pour réconcilier les deux maisons longtemps ennemies, on avait contraint celle-ci à épouser Anne d'Urfé, frère aîné de celui qu'elle aimait ; quant à Honoré lui-même, on l'avait éloigné, envoyé à Malte et engagé dans l'ordre des chevaliers de Saint-Jean... Il y a assurément dans tout cela plus d'un élément légendaire. Nulle trace de ce prétendu voyage à Malte, ni de la longue rivalité des Châteaumorand et des d'Urfé. Puis, au mariage de son frère, Honoré n'avait que six ou sept ans, ce qui est un peu bien tôt pour avoir déjà conçu une grande passion. La plupart des modernes s'autorisent de ces erreurs certaines pour écarter le témoignage, cependant unanime, des anciens biographes.

Mais si la tradition exagère et déforme, ne contient-elle pas un fond de vérité ? Il est peut-être d'une critique trop expéditive de la rejeter en bloc, pour des inexactitudes qui ne touchent, après tout, à aucun point essentiel. « Nous ne voyons rien d'invraisemblable, déclare de Loménie, à ce que Honoré d'Urfé, après sa sortie de collège, à dix-huit ou vingt ans, vivant dans une intimité d'abord fraternelle avec une très belle personne de

vingt-trois ou vingt-quatre ans, mariée sans amour, à treize ans, à un homme qui plus tard devait être déclaré incapable d'avoir lignée, ait éprouvé pour elle, et lui ait inspiré un sentiment très tendre, quoique contenu dans les limites du devoir ». C'est le bon sens même. Et qui ne voit, dès lors, l'intérêt passionné que notre auteur a dû prendre au sujet de la *Diana* ? Cette Diane n'est-elle point la sienne ? N'a-t-il pas connu l'infortune de Serene ? Et comment un rapprochement ne se fût-il pas esquissé dans son esprit, entre le faible et pâle Anne d'Urfé et ce vieux mari de Diana, que Silvano nous peint en ces termes : « Delio, son époux, encore que riche des biens de la fortune, ne l'est de ceux de nature. Car les choses desquelles nous autres, bergers, nous prévalons, comme sonner de la cornemuse ou du rebec, chanter, lutter, jouer à la houlette, danser le dimanche avec les filles, il semble que Delio ne soit né que pour les regarder. » N'en doutons pas : en retraçant les malheurs de Sireine, d'Urfé a voulu chanter, sans le trahir, son amour de jeunesse.

Ce poème, du reste, tardera à voir le jour, peut-être par quelque délicat scrupule. Mais le premier livre des *Epistres morales* sort, au mois de septembre 1598, des presses lyonnaises

de Jacques Roussin. A ce moment, Honoré a, une fois de plus, rejeté la plume pour reprendre l'épée. Jusqu'au bout, les lettres n'auront été pour lui que le divertissement d'un homme de guerre, toujours prêt à se retremper dans la vie des camps. Lesdiguières vient d'envahir la Maurienne, et le duc de Savoie brûle de le repousser. D'Urfé, devenu son chambellan et le capitaine de ses gardes, prend part à l'expédition, à la tête des carabiniers à cheval. Il s'y distingue en contribuant à l'encerclement de Créquy, lieutenant de Lesdiguières, imprudemment descendu dans la vallée de Maurienne. Mais la paix de Vervins, arrêtant le cours de ses exploits, l'empêche de prendre, de ses revers passés, une complète revanche.

La destinée lui en ménage une autre, qui ne devait pas lui être moins chère. Le 18 mai 1599, l'official de Lyon prononce l'annulation du mariage d'Anne d'Urfé et de Diane de Châteaumorand, *ob impotentiam et frigiditatem ipsius Anne*. Le 28 juin de la même année, il relève Honoré des vœux qui l'engageaient dans l'ordre de Malte. Enfin, le 15 février 1600, l'auteur du *Sireine*, plus heureux que son héros, épouse sa Diane. Il avait trente-trois ans ; elle en avait trente-huit. Elle était riche ; il n'avait que d'assez maigres revenus. Il n'en

a pas fallu davantage pour qu'on ait vu dans cette union, non le couronnement d'une passion de jeunesse, mais un simple mariage d'argent, où l'amour n'était pour rien. Mais quoi ! Serait-ce la première fois que l'inclination s'accorderait avec l'intérêt ? Et une opulente héritière, quand elle est belle comme Diane — dont nul ne nie la beauté — ne peut-elle, aussi bien qu'une autre, inspirer un attachement sincère ?

Dès le XVIIe siècle pourtant, il courait des bruits fâcheux sur les suites de cet hymen, et le savant Huet s'en est fait l'écho. A l'en croire, l'intelligence n'aurait que peu duré entre les nouveaux époux. Honoré aurait bientôt articulé contre Diane des griefs écrasants. Sa stérilité d'abord : elle accouchait chaque année de môles informes. Sa malpropreté ensuite : elle s'entourait de molosses, qui souillaient sa chambre et même sa couche. Tant et si bien que son mari, déçu, rebuté, dégoûté, se serait, après peu de temps, enfui en Savoie et n'aurait jamais voulu revoir sa fantasque épouse. Plaisante fin pour un roman d'amour, et belle occasion de gorges chaudes pour les railleurs !... Les dernières recherches apportent à ces fables un éclatant démenti. Nulle trace de séparation durant les quinze

premières années de cette union : à tout instant on trouve Honoré et sa femme ensemble à Virieu, à Châteaumorand ou à Paris. Vers 1614, il est vrai, un dissentiment passager s'élève entre eux, qu'avait amené l'humeur difficile de Diane vieillissante. Honoré va s'installer au château de Virieu-le-Grand, tandis qu'elle continue d'habiter Châteaumorand. Mais une réconciliation intervient bientôt, et si les deux époux n'ont jamais repris la vie commune sur le pied d'autrefois, ils n'ont jamais non plus cessé de se visiter et de se voir.

Ramené en France par son mariage, d'Urfé y avait fait tout d'abord figure de suspect. Sa carrière de ligueur l'exposait aux défiances des fidèles de Henri IV, et, en 1602, il se trouva un moment impliqué dans la conspiration de Biron. Tout s'arrangea, du reste, car l'ancien lieutenant de Nemours avait maintenant rompu avec un passé déjà lointain. Un long séjour qu'il fit à Paris, d'août 1602 à mai 1603, marqua sa rentrée en grâce : renonçant à d'injustes soupçons, Henri IV le fit gentilhomme ordinaire de sa chambre. Même ses intelligences avec la maison de Savoie ne laissèrent pas de le servir, à ce moment où un rapprochement s'ébauchait entre les cours de Paris et de Turin.

Il se vit, après la mort du roi, confier une mission secrète auprès d'Emmanuel-Philibert. Mais quand les négociations eurent échoué par la faute de Marie de Médicis, il se rangea, aux côtés du prince de Condé, dans ce parti des Malcontents qui battait en brèche l'influence de la reine-mère. Le crédit qu'on lui savait à la cour de Savoie lui valut de nouvelles missions en Italie. On le trouve tour à tour à Paris et à Turin, à Rome et à Venise, dans le Montferrat ou en Piémont. Châteaumorand et Virieu-le-Grand lui étaient comme des ports d'attache, où il venait, entre deux voyages, chercher le repos et poursuivre dans le calme ses travaux littéraires.

Car le lettré survivait sous le politique et le diplomate. D'Urfé poursuit alors son poème épique de la *Savoysiade*, où, en l'honneur de la maison princière qui l'avait jadis accueilli, il retrace les exploits fabuleux de son fondateur Bérold. Surtout, il travaille au vaste roman qui sera son œuvre maîtresse. Ses *Bergeries* de jeunesse devaient, selon toute vraisemblance, avoir été écrites sous l'influence directe des pastorales italiennes. Jusqu'aux pages du premier livre des *Epistres*, composé cependant en prison, on trouve des citations du Tasse et de Guarini, et il est assez frappant que les imi-

tations de l'*Aminta*, relevées dans l'*Astrée*, appartiennent presque toutes au début du roman. C'est que les premiers livres de celui-ci ont dû se nourrir de la matière du poème primitif. Une influence nouvelle a, chemin faisant, modifié le dessein du jeune auteur : celle de la *Diana* de Montemayor. On a parfois exagéré l'importance de l'œuvre espagnole dans la genèse de l'*Astrée* ; il reste qu'elle a fourni à d'Urfé le cadre, le ton et la formule générale de son propre récit. Sa plus heureuse inspiration, toutefois, fut d'y introduire, dans une large mesure, des éléments réels. Nul doute, en effet, que son amour pour Diane de Châteaumorand ne forme le fond de son sujet. Les contemporains ne s'y sont pas trompés : ils ont unanimement tenu l'*Astrée* pour une autobiographie romanesque. Il est vrai que l'auteur proteste, dans sa *Lettre à la bergère Astrée*, contre ceux qui chercheraient dans son livre le reflet d'événements arrivés. Protestation obligée et nullement convaincante. Il est plus sincère quand il avoue à Pasquier, dans une lettre privée, que son livre raconte « l'histoire de *sa* jeunesse » et représente « les diverses passions, ou plutôt folies, qui *l'*ont tourmenté l'espace de cinq ou six ans ».

« Les diverses passions », et non l'unique

passion, et c'est un premier point à retenir. Puis son principal amour s'est lui-même transformé et déguisé sous sa plume. L'imagination a « romancé » la réalité. D'Urfé est Céladon, mais il est aussi Sylvandre, et peut-être Hylas. De même, Diane de Châteaumorand se trouve figurée à la fois sous les traits d'Astrée et de Diane, qui représentent des aspects distincts de son caractère véritable. Ainsi des autres personnages réels, qui ont dû subir des déformations analogues. Ainsi de l'action elle-même et des péripéties successives. Il ne faudrait donc point trop pousser le parallèle entre la biographie et la fiction. Une ample atmosphère d'inventions baigne et dissimule, dans l'*Astrée*, un mince noyau de réalité concrète. Oserait-on même jurer que d'Urfé n'a pas souvent préféré son rêve à la vérité vraie ? Tout au moins, les faits arrivés ne s'évoquaient-ils pas à ses yeux teints des couleurs heureuses et parés des nuances irisées qu'impose volontiers à nos réminiscences l'optique fallacieuse du souvenir ? Après tout, le sage Huet ne se trompait peut-être pas tout à fait, qui se hasardait à conjecturer qu'il avait peint dans son livre moins l'Astrée véritable que « l'idée qu'il conservait de l'Astrée du temps passé ».

Trois tomes avaient paru, de ce roman qui

touchait les cœurs et passionnait les imaginations, lorsqu'une mort imprévue vint enlever l'écrivain à ses admirateurs. A cinquante-huit ans, d'Urfé ne s'était pas cru dispensé de prendre les armes pour une cause où il avait la joie de servir, en même temps, le roi de France et le duc de Savoie. Sous l'inspiration de Richelieu, Louis XIII s'était allié au Piémont et à la république de Venise pour reprendre la Valteline aux Espagnols. Le régiment de Châteaumorand, que d'Urfé s'était empressé de lever et d'équiper, se couvrit de gloire sous sa conduite. Mais lui-même avait trop présumé de ses forces : la maladie le terrassa, et, transporté à Villefranche, il y mourut le 1er juin 1625.

L'*Astrée* allait-elle donc demeurer inachevée ? Les lecteurs alarmés craignirent de ne jamais savoir la fin des aventures de Céladon. D'habiles faussaires exploitèrent leurs angoisses pour une fructueuse spéculation de librairie. Certain Borstel, qui avait eu communication du manuscrit de d'Urfé, s'associa à Gomberville pour mettre au jour une suite apocryphe, dont les deux volumes parurent en 1625 et 1626. Mais, dès 1627, le secrétaire d'Honoré, Balthazar Baro, dénonçait la fraude et publiait le texte authentique de la quatrième partie

laissée par son maître. La même année, voyait le jour sa *Sylvanire*, curieux essai dramatique en vers blancs, que Mairet allait reprendre, abréger et récrire en alexandrins. Bientôt après, on publiait sous son nom le court et faible récit des *Tristes amours de Floridon*. Enfin Baro, s'aidant des notes éparses de l'auteur, eut, en 1628, l'honneur de mettre, à ce roman fameux, le point final.

II

On a coutume de considérer l'*Astrée* comme l'œuvre initiale du roman français moderne ; elle inaugure cette littérature de fictions que vont enrichir les Gomberville, les La Calprenède et les Scudéry ; sa publication ouvre une époque du genre, et sa date est un point de départ. Il serait aussi juste de la présenter comme l'aboutissement et la résultante de toute une littérature romanesque antérieure.

De la fin des guerres de religion à la mort de Henri IV, c'est, en France, une floraison ininterrompue d'*Amours*, selon les cas « constantes et infortunées », « chastes et heureuses », ou « aventureuses », ou « tragiques », ou même « religieuses », mais dont la plupart se donnent,

ou cherchent à passer, pour autant d'« histoires véritables ». De tels romans, on en écrit partout, en Provence comme en Picardie, en Champagne comme en Auvergne. Gentilshommes dans leur gentilhommière, avocats désœuvrés, officiers qui ont pendu l'épée au croc, jouvenceaux frais émoulus des écoles, ils sont cinquante, qui, à Paris ou à Lyon, font gémir les presses pour intéresser les personnes de qualité aux tourments et aux traverses de leurs pâles héros ou de leurs héroïnes éplorées. Ajoutez-y quelques professionnels, comme des Escuteaux ou Nervèze, qui les secondent avec une ardeur redoublée... Les sujets ? Ils se ressemblent étrangement, malgré la diversité des circonstances, des temps et des lieux. Presque toujours, il s'agit de la passion contrariée d'un jeune homme et d'une jeune fille de condition. Quelque obstacle les sépare. Vient-il à être levé, tout se termine par un mariage. Sinon, le récit s'achemine vers un dénouement lamentable : rarement le suicide, parfois la retraite au cloître, plus souvent une langueur mortelle, et toujours d'abondantes larmes. Car il est entendu qu'entre gens de bien l'amour ne peut-être qu'éternel, absolu, platonique, et infiniment lacrymal.

Ce thème banal, les auteurs ne cherchent

ni à le compliquer de péripéties, ni à le développer en épisodes : un minimum d'action leur suffit. Nul effort non plus pour varier les caractères ou différencier les personnages : l'amant est toujours respectueux et ardent ; l'amoureuse belle, pudique et timide ; les parents tyranniques, et les rivaux odieux. Qu'importe, au reste ! L'essentiel n'est pas là. L'essentiel, dans ces récits où tout est convention, c'est de faire parler les protagonistes, non de les faire agir ou de les peindre. Ils parleront donc, intarissablement. Ces romans se composeront de conversations et d'entretiens accumulés. Ce ne seront que déclarations fleuries, compliments pompeux, douceurs emphatiques, à quoi répondent protestations courtoises, refus souriants et dénégations polies. On dirait d'autant d'assauts, où héros et héroïnes croisent le fer sans rompre d'un pas, attentifs seulement à n'enfreindre aucune des règles d'une galante escrime.

Aussi bien, rien ne semble intéresser davantage un public avide avant tout de s'initier aux conventions qui régissent les choses de l'amour dans une société cultivée. Loin de juger fastidieuses ces conversations qui piétinent sur place, il s'y complaît et s'y délecte, et, dociles, les auteurs à succès les allongent

d'édition en édition. A presque tous ces romans pourrait convenir le titre naïf d'un recueil du même temps : *Les fleurs du bien dire... pour exprimer les passions amoureuses.* Et quelles fleurs ! Un pathos maladroitement précieux, où s'entassent les pointes baroques, les métaphores affectées et les vains cliquetis de mots. Ce jargon s'exaspère dans les lettres nombreuses dont s'entrecoupe le récit. Car ce n'est pas tout de bien dire, il faut bien écrire, et ces manuels du bon ton font aussi l'office de *Secrétaires des amants,* secourables à l'inexpérience épistolaire de leurs lecteurs. Puis ils sont encore d'utiles répertoires de poésies galantes, où les personnages, tour à tour, peignent leurs feux, décrivent leurs langueurs et bénissent leur martyre. Stances, sonnets, madrigaux, ces poèmes se pressent si nombreux parfois aux pages de ces vieux livres, qu'on soupçonne certains de leurs auteurs de ne s'être « camouflés » en romanciers que pour assurer un sort aux fruits dédaignés de leur muse.

Ne raillons pas trop, cependant. Car Honoré d'Urfé se rattache à cette obscure lignée d'écrivains. Leurs thèmes sont en grande partie les siens ; il partage leurs habitudes de composition, et même leur esthétique. Des

entretiens, des lettres, des poésies, on en trouve à foison dans l'*Astrée*, et l'on sait de reste que des aventures amoureuses constituent la matière presque exclusive de ces tomes épais. Objectera-t-on que leur auteur a du moins cette originalité de transporter son action au ve siècle de notre ère et d'évoquer la Gaule des druides ? D'Audiguier l'avait fait avant lui dans *La Flavie de la Menor* (1606). Le louera-t-on d'avoir déguisé ses personnages en bergers ? Mais le roman pastoral n'était plus une nouveauté, et Nicolas de Montreux avait trouvé des lecteurs nombreux pour ses *Bergeries de Juliette* (1585-1597), que le midi, au dire de Balzac, continua longtemps à préférer à l'*Astrée* elle-même. Sans doute, la plupart de ces récits romanesques ne présentaient pas la complexité savante des livres de d'Urfé : une seule aventure suffisait à leur contexture un peu grêle. Ne perdons pas de vue cependant qu'on avait déjà imaginé de réunir sous la même couverture les histoires de plusieurs couples amoureux : ainsi avait procédé Nervèze dans ses *Amours diverses* (1606), qui ne rassemblent pas moins de sept romans différents.

L'originalité de d'Urfé, il ne faut la chercher ni dans le sujet, ni dans le genre, ni dans

la formule de son œuvre. Elle réside tout entière dans le talent de l'écrivain, dans les qualités supérieures de son esprit et de sa plume. « Il y a deux choses, notait déjà Segrais, qui font la bonté de son roman : la disposition, qui est régulière, et les passions tendres et amoureuses, qui sont touchées très délicatement ».

« La disposition qui est régulière... » Voilà qui n'était pas commun, et à quoi les romanciers de l'époque antérieure ne nous avaient guère accoutumés. D'Urfé entrelace les diverses histoires qu'il raconte avec l'habileté consommée d'un dramaturge expert aux raccords, et un sens des proportions qui est d'un artiste épris d'harmonieuse symétrie. Il s'interrompt à propos pour croiser dextrement les fils de ses multiples épisodes ; il les reprend et les laisse quand il faut, sans les confondre entre eux, ni en oublier un seul. On dirait d'une immense tapisserie, dont la main experte d'un artisan remplit peu à peu la trame, et où la faute ne se trahit par aucune hésitation de dessin, par nulle confusion de nuances dans les scènes nombreuses qui la composent. Fidèle à un plan mûrement étudié, l'écrivain donne à chacune des parties de son œuvre l'importance qui convient pour ne point nuire

aux autres, ni offusquer l'action principale. Chez Montemayor, les épisodes accumulés recouvraient bientôt le thème initial, qu'ils débordaient de toutes parts. D'Urfé se garde de pareille erreur. Guidé par lui, on se retrouve sans peine dans la multiplicité, pourtant complexe, des personnages et des faits. Si l'on songeait à se plaindre, ce serait plutôt de l'excès de précautions de l'auteur, qui ne laisse rien à deviner. Telle est la minutie de ses explications qu'on a parfois l'impression, un peu humiliante, qu'il ne fait pas grand fond sur l'intelligence de son lecteur. A ce souci de vraisemblance, à ce zèle presque naïf de rationalisme, on devine que le XVIIe siècle n'est pas loin. Et de fait, la composition, dans l'*Astrée*, est déjà toute classique.

La psychologie aussi. D'Urfé. déclare encore Segrais, « est admirable par les sentiments d'amour, dans lesquels il a pénétré plus que personne n'avait fait ». Eloge mérité. L'amour est chez lui, comme chez ses devanciers, la passion presque unique qui se trouve mise en jeu. Mais d'un sujet qui n'avait guère inspiré aux autres que des développements d'une généralité banale, il a su faire une analyse perspicace, admirable de précision et de finesse, et surtout nuancée à l'infini. Brunetière a noté

déjà qu'il a peint toutes les variétés imaginables du sentiment amoureux : amour sensuel et brutal, amour volage et capricieux, amour jeune et passionné, amour chevaleresque, amour mystique. Sans doute, Céladon et Astrée rappellent, à plus d'un égard, les héros de la littérature romanesque antérieure : nous retrouvons en eux — mais poussés à une perfection supérieure — les types consacrés du parfait amant et de la beauté cruelle. Seulement, voici, tout autour d'eux, une riche galerie d'amoureux et d'amoureuses, nettement caractérisés et bien distincts. Aucun ne ressemble à un autre, et leurs faits et gestes répondent à leur caractère avec une impérieuse logique. Auprès du gémissant Céladon, c'est le sage et bien disant Sylvandre, philosophe platonisant et champion d'un spiritualisme éthéré ; c'est l'inconstant Hylas, méridional jouisseur et sceptique, peu délicat, sans doute, mais dont la verve à l'emporte-pièce provoque le rire et gagne la sympathie ; puis voici, entre vingt autres, le violent Damon et le léger Lycidas, et le généreux Ergaste, et l'inconsolable Tyrcis, et le chevaleresque Lindamor... Et c'est, d'autre part, aux côtés d'Astrée, la sage Diane, la rieuse Phylis et la raisonnante Aymée, puis Galathée capricieuse et

hautaine, et cette Stelle si curieusement esquissée, avec sa coquetterie de mondaine dont l'indépendance frivole répugne aux engagements.

Non seulement ces types sont vrais, d'une vérité profonde et finement observée, mais ils ont un autre mérite, non moins rare : ils se meuvent et vivent sous nos yeux. Ici encore, l'*Astrée*, tout en le continuant, s'oppose néanmoins au roman sentimental de l'âge précédent. Ces fictions réduisaient les événements au minimum : le récit des exploits chevaleresques ou des merveilleuses aventures appartenait de droit à une autre branche du genre romanesque, celle qu'illustre l'interminable *Amadis de Gaule*. Voulait-on se délasser à ouïr de belles prouesses, on savait où s'adresser, et aux lecteurs qui l'eussent ignoré, Michel le Clerc, seigneur de Maisons, le révélait en termes exprès au seuil du premier livre d'Herberay des Essarts :

> « Qui voudra voir maintes lances briser,
> Harnois froisser, écus tailler et fendre,
> Qui voudra voir l'amant amour priser,
> Et par amour les combats entreprendre,
> Vienne Amadis visiter et entendre. »

Les lecteurs se l'étaient tenu pour dit ; les auteurs aussi, et le roman d'aventures était demeuré un genre à part, aussi riche en péri-

péties qu'en étaient pauvres les récits de caractère sentimental. Cette distinction traditionnelle, d'Urfé ne l'accepte plus. C'est une autre originalité de son œuvre de réunir et d'amalgamer des éléments jusque là séparés, et Perrault pouvait s'émerveiller de ce qu'il y eût dix fois plus d'invention dans l'*Astrée* que dans l'*Iliade*.

Mais la quantité de l'invention importe moins peut-être que sa qualité, et, de nouveau, il faut louer d'Urfé d'avoir mené à bien, avec autant de souplesse que de tact, une synthèse qui avait ses dangers. Car il est remarquable que cette matière empruntée au récit d'aventures, il l'adapte à son dessein avec un sens très sûr des proportions, et surtout une réelle habileté à éviter les discordances et à ménager l'unité d'impression. Certes, on peut trouver aujourd'hui qu'il y a encore, dans l'*Astrée*, trop de sorcellerie et d'enchantements, trop d'oracles et de pratiques magiques. Mais combien il y en avait davantage dans les *Amadis*, et même dans la *Diana* ! Ce surnaturel, dont la tradition lui impose l'emploi, notre auteur s'efforce du reste de le réduire, et, si l'on ose dire, de l'humaniser. Il perd chez lui le meilleur de cette étrangeté que gardaient, chez ses prédécesseurs, ces thèmes hérités, à travers vingt intermé-

diaires, de l'antique féerie bretonne. Il est caractéristique que le seul sorcier qu'il mette en scène soit un faux sorcier, un imposteur que l'on démasque et qui fait triste fin. Comment ne pas voir dans la disgrâce de ce Climanthe, qui mélangeait soufre et salpêtre pour abuser ses victimes par des flammes mystérieuses, une satire indirecte de ces enchanteurs du roman d'aventures, dont la puissance occulte s'affirmait en prodiges bizarres, toujours racontés avec un sérieux imperturbable ?

Le même effort vers le rationnel et le réel a conduit d'Urfé à situer son action dans l'espace avec une appréciable exactitude. Autant la géographie des *Amadis* est incertaine et confuse, autant la sienne est nette et précise. Dès la première page, nous savons où nous sommes : non dans une Arcadie de rêve, mais en France, au pays de Forez, aux bords du Lignon, dans cette plaine que dominent les monts de Coursant, les collines de Feurs et le grand rocher de Montverdun, bref, au centre de la petite patrie à laquelle mille souvenirs de jeunesse attachaient l'écrivain. Nous éloigne-t-il de la région de Montbrison, ce n'est pas pour nous égarer sur des rives lointaines ou en des terres inconnues. Un itinéraire fort

vraisemblable nous conduira de la Camargue à Lyon, en passant par Avignon et Valence. Plus loin, ce sera la Provence dévastée par la guerre civile qui s'évoquera à nos yeux, ou la fière Calais, avec ses remparts où viennent mourir les assauts. Autant de « choses vues » qui donnent à l'ensemble un air d'incontestable vérité. Et, glissés à propos dans le récit, cent menus détails descriptifs renforceront cette impression.

Ce géographe précis se double d'un historien fort averti. Il nous est facile aujourd'hui de railler ses anachronismes, de trouver que ses druides ne ressemblent guère aux rudes sectateurs de Teutatès, et qu'il déguise un peu trop en chevaliers damerets les farouches guerriers de Genséric ou du Burgonde Gondebaud. Mais nous en jugeons mal, après un siècle de critique qui nous a donné le sentiment profond de la couleur locale et de la différence des époques. En quoi, après tout, les Mérovingiens de d'Urfé sont-ils les plus faux que ceux de l'abbé Velly ? Et convient-il de reprocher à un romancier d'avoir habillé les compagnons de Childéric à la mode de Henri IV, lorsque, cent cinquante ans plus tard, un historien de métier les transformera, sans plus de scrupule, en courtisans de

Louis XV ? Sachons plutôt gré à l'auteur de l'*Astrée* d'avoir eu tout au moins le goût de la vérité historique et de la documentation exacte. Il a lu de près Jornandès et Grégoire de Tours. Il a compulsé avec un zèle appréciable les savants travaux où les antiquités celtiques commencent à se dégager d'un amas de rêveries et de légendes : Guillaume du Bellay et Etienne Forcadel, Ramus, Taillepied et Claude Fauchet. Ces recherches ne l'ont, après tout, pas mal servi : elles ont contribué à satisfaire ce besoin de vérité, de naturel et de raison qui fait de lui un précurseur des grands classiques.

Oserons-nous reprendre ce mot de « classique » pour caractériser son style ? Certes, on n'a pas accoutumé de compter le roman d'Honoré d'Urfé au nombre des chefs-d'œuvre de la prose française. On lui reproche de la lourdeur, des constructions enchevêtrées, un manque quasi continuel de couleur et d'accent. Il est vrai : la phrase de l'*Astrée* ne fait pas trait ; elle ne se hâte ni ne court ; elle ne se cabre pas davantage en raccourcis violents. Elle se meut, au contraire, avec une grâce nonchalante et sûre d'elle-même, se grossit de parenthèses et se complique d'incidentes, déroule le récit d'une allure tranquille, sans vains empor-

tements ni brusques arrêts, et la narration coule à loisir, intarissable et continue, égale, harmonieuse et facile. Cette facilité même fait illusion. Pour n'y trouver nulle trace d'effort, on conclut que cette forme manque d'art. Erreur profonde. Très consciemment, l'écrivain a voulu, pour son roman, un style qui ne fût point celui de ses autres œuvres, et peut-être ne l'a-t-on pas assez remarqué. Lisez à un auditeur non prévenu une page des *Epistres morales* et une page de l'*Astrée* : il vous jurera qu'elles ne sont pas, et ne peuvent être, du même auteur. Dans les *Epistres*, en effet, c'est encore, le plus souvent, la sentence à la manière de Sénèque, nerveuse et forte, mais d'une raideur un peu abrupte, hérissée de latinismes, oratoire de ton et gauche d'entournures. D'Urfé a très bien compris que ce style de dissertation stoïcienne ne pouvait convenir à un long récit romanesque, et il a écrit l'*Astrée* dans une tout autre langue, singulièrement plus moderne, en dépit des vieilles tournures qui nous arrêtent aujourd'hui. Langue sans éclat et sans images, précisément parce que l'époque abusait jusqu'à la démence des hyperboles brillantes, des pointes précieuses et des métaphores extravagantes. Les traces de faux goût qui déparent encore certaines pages de l'*Astrée*

ne sont presque rien, en regard du jargon qui nous rend illisibles Croisilles ou Nervèze. Et cette construction qu'on lui reproche et qu'on juge synthétique à l'excès, ne voit-on donc point ce qu'elle annonce ? Il suffira de la reprendre, cette longue phrase, de la dégager et de la polir, d'en balancer plus exactement les membres, d'en mesurer avec plus de stricte rigueur le rythme déjà perceptible, et l'on aura cette expression admirable et plastique de la pensée de nos grands écrivains : la période classique. Elle est déjà en germe, et mieux qu'en germe, dans l'*Astrée*, et ce ne serait que justice de compter Honoré d'Urfé, aux côtés de Coëffeteau et de Guez de Balzac, parmi les premiers artisans de la belle prose française.

Ces affinités latentes de son œuvre avec l'esprit et la forme classiques, voilà bien, semble-t-il, le secret de l'influence que l'auteur forézien a exercée sur le XVIIe siècle tout entier. Faut-il en énumérer les témoignages ? Il suffira de les rappeler : ce que l'on sait le mieux de l'*Astrée*, c'est son succès et sa vogue. Nul n'ignore comment ce vaste récit deviendra le guide et le livre de chevet des cercles précieux. Jusqu'au fond d'une lointaine Allemagne,

« Des bergères d'Urfé, chacun est idolâtre ».

Les autres romanciers l'imitent. Il a pour disciples François de Rosset, Gomberville, La Calprenède, même Mlle de Scudéry, qui lui doit beaucoup, et l'avoue. D'autre part, Rayssiguier et Mareschal, Gombauld et Mairet, Auvray et Cotignon, tous les rimeurs de pastorales dramatiques, tous les auteurs de tragi-comédies vont aller, trente ans durant, marauder des sujets aux pages inépuisables du célèbre roman. Corneille lui-même ne manque pas de s'en inspirer dans la *Suite du Menteur*. Et Bossuet lui emprunte, dit-on, des phrases entières pour son *Panégyrique de Saint Bernard*. Pendant tout le siècle, du reste, monte vers d'Urfé un concert d'éloges que ne réussissent pas à troubler quelques voix discordantes. Le pieux Camus, évêque de Belley, trouve le souvenir de son œuvre doux « comme l'épanchement d'un parfum ». Charles Sorel, qui commence par l'attaquer, doit finir par l'absoudre. Il fléchit même le redoutable Boileau, tandis que Perrault ne découvre point de moderne plus digne d'être opposé à Homère. On sait de reste comment Madame de Sévigné évoque son Céladon dans les prairies de l'Allier, et quelle enthousiaste dévotion lui voue La Fontaine, qui, l'ayant lu enfant, le relit barbon et l'admire encore.

A la longue, sans doute, cette vogue s'épuisera comme toute autre. Mais elle aura des retours imprévus et des regains subits, qui en attestent la puissance. A des heures même où on l'aurait crue définitivement oubliée, l'*Astrée* retrouvera encore des lecteurs et des fidèles. Et l'on verra, vers 1719, au fond de l'austère Genève, un adolescent chimérique et un père un peu fou y chercher de compagnie, durant de longues veillées, le secret d'enchantements ineffables et délicieux, dont les réveillera au jour naissant le gazouillis des hirondelles.

III

Comme il entreprenait, à dix-neuf ans, le voyage d'Italie, Olivier Patru, passant par Turin, s'en fut présenter ses hommages à Honoré d'Urfé. Visite d'un jeune homme féru de littérature à un auteur célèbre, alors dans toute sa gloire. L'enthousiasme, même déférent, est indiscret. Avec l'audace d'un moderne « interviewer », cet échappé de collège supplia le grand écrivain de lui révéler ce que son roman contenait de vérité vraie, et de soulever pour lui le voile de fictions qui y dérobait au commun des lecteurs les épisodes authentiques

et les aventures arrivées. D'Urfé rebuta quelque peu le téméraire. Après quelques détails, avidement recueillis, il continua d'un ton de mystère : « Il y a des princes et des princesses, il y a des rois et des reines qui montent sur notre théâtre ». Puis, considérant avec une indulgente pitié la jeunesse de son visiteur : « Je ne puis, poursuivit-il, vous entretenir de leurs passions sans vous découvrir beaucoup de choses, dont peut-être, à votre âge, vous auriez peine à vous taire ; c'est bien peu que dix-neuf ans, pour vous confier tant de secrets d'une si haute importance ! » Et, tournant court, il remit au retour de son interlocuteur de plus amples révélations. Hélas ! quand le voyageur repassa par Turin, cet « homme divin » n'était plus ! Patru ne s'en consola point. Mais, ramassant les maigres précisions arrachées au maître, interrogeant les contemporains, furetant et enquêtant, il composa ses précieux *Eclaircissemens sur l'histoire de l'Astrée*.

Il semble bien, toutefois, que d'Urfé ne lui avait pas refusé toute lumière sur un épisode fameux de son œuvre. Il s'agit de cette « Histoire d'Euric, Daphnide et Alcidon » qui remplit les livres III et IV de son troisième tome. Du moins le critique, qui ailleurs hésite et tâtonne, se montre sur ce point catégorique et affirmatif :

cet épisode, c'est l'histoire romancée de Gabrielle d'Estrées et de Henri IV. Il est vrai qu'ici les allusions étaient si claires, et si transparents les masques des héros, que bien peu de lecteurs avaient dû s'y tromper. En tout cas, la page que Patru lui consacre constitue à elle seule une *Clef* explicite et quasi complète de ce petit récit :

« En cette histoires, déclare-t-il, le grand Euric, c'est Henri le Grand ; Daphnide, la duchesse de Beaufort, mère du duc de Vendôme ; Alcidon, le feu duc de Bellegarde, qu'Henri III fit Grand écuyer de France, et que, pour cette raison, on a appelé longtemps monsieur le Grand. Torrismond, c'est Henri III. Délie, c'est Diane d'Estrées, sœur de la duchesse de Beaufort, et femme de Balagny qui perdit Cambrai. Clarinte, c'est la feue princesse de Conti, dont on peut voir l'histoire ailleurs sous les noms de Milagarde, Chrisante et Florian. Notre auteur a renversé un peu l'histoire ; car c'était Alcidon qui, pour tromper Daphnide, lui persuada que, pour l'intérêt de leur fortune, il importait qu'il feignît d'être amoureux de Clarinte, tant pour ôter au grand Euric tout soupçon de leur intelligence (soupçon qui lui revenait à tout propos et qui pouvait nuire au dessein que Daphnide avait d'être reine), que pour s'appuyer lui-même d'une si illustre alliance, au cas qu'il pût épouser Clarinte.

L'auteur ne prend l'histoire de Clarinte que vers la fin ; mais, dans les reproches que Daphnide fait

à Alcidon sur ce sujet, elle raconte en effet, quoi que en abrégé, le commencement des amours de Clarinte et d'Alcidon, et de la même manière qu'elles sont rapportées dans l'histoire d'Alcandre.

J'ai ouï dire à l'auteur qu'il n'avait presque rien changé à cette histoire que sur la fin ; et lui ayant demandé si le discours de Délie à Alcidon, *Entrez, chevalier, entrez dans l'aventure*, était véritable, il me répondit que cette galanterie était vraie, et que cette femme était également galante et spirituelle.

Au reste, en cette histoire de Clarinte, Alcyre, c'est encore le comte de Sommerive, et Amintor, le duc du Maine. Ils étaient tous deux amoureux de cette princesse, mais Amintor, qui pensait tout de bon à l'épouser, quoiqu'elle fût sa cousine, fut tellement irrité de cette fourbe, qui, en effet, lui rompit toute ses mesures, que depuis il ne voulut jamais voir Alcyre, qui de dépit, ou autrement, s'en alla en Italie, où il mourut. »

On imagine le succès de ces deux livres de l'*Astrée*. Cette curiosité maligne nous en est un sûr garant, qui s'est de tout temps complue aux révélations sur les amours des princes. Mais s'il en fallait une preuve décisive, nous la trouverions dans les imitations que ces pages de d'Urfé ont presque immédiatement suscitées. C'est en 1619 que paraît son tome III, où il met ainsi en œuvre la passion la plus célèbre du Vert Galant. Deux ans plus tard, Gomberville publie sa *Carithée*, qui raconte la vie

amoureuse de Charles IX. En 1623, c'est au tour de François de Molière d'exploiter la même veine dans son roman de *Polyxène*. Et comment ne pas rappeler qu'à cette série de récits qui évoquent les aventures de la vie de cour au siècle précédent, se rattachera encore ce pur chef-d'œuvre qu'est *la Princesse de Clèves* ?

Les critiques modernes ont, eux aussi, accordé à ce fragment de l'*Astrée* une particulière attention. Ils en ont volontiers relevé les mérites et souligné l'intérêt. D'Urfé, écrit Louis de Loménie, « a fait de cette histoire un des chapitres les plus agréables et les plus variés de son roman... Le jargon très mélangé et un peu tendu, qui fatigue souvent dans l'*Astrée*, est parfois heureusement remplacé, dans cet épisode, par un langage plus authentique, sinon plus naturel. En lisant les conversations ou les lettres d'Euric, de Daphnide et d'Alcidon, on a l'impression du vrai style de l'époque en fait d'amour et de galanterie, et lorsque Gabrielle-Daphnide, après avoir trahi par ambition Bellegarde-Alcidon, son premier amant, qui a eu l'imprudence de la faire connaître à Euric-Henri IV, cherche à le consoler en lui disant qu'elle l'aime toujours, que l'affection qu'elle porte à Euric s'appelle *raison d'État* et

celle qu'elle lui conserve *amour du cœur*, on se persuade aisément que cette belle personne a pu très bien faire elle-même, et en propres termes, une distinction de ce genre. »

Plus près de nous, M. Abel Lefranc s'est attaché surtout à mettre en relief la valeur psychologique de ces pages de l'*Astrée*. « Psychologie très pénétrante et très vraie, insiste-t-il. D'Urfé est en avance de trois siècles sur nos romanciers contemporains. Il prépare, en tout cas, le drame psychologique du siècle suivant, et c'est lui qui crée chez nous, en quelque sorte, le prototype des cas d'amour. Alcidon a précédé Rodrigue. » Il ne s'arrête pas moins à en marquer l'intérêt historique. Il y voit « la première histoire que nous ayons des amours d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées », le « document le plus rapproché des faits en question, probablement le plus authentique et le plus propre à jeter quelque lumière sur les points demeurés obscurs », le tableau d'un contemporain, « et d'un contemporain qui, s'il ne fut pas directement mêlé aux événements mêmes qu'il rapporte, fut du moins en très bon poste pour les connaître. » Il s'en autorise pour attribuer à ce récit « la même valeur que des mémoires » de l'époque, et une valeur supérieure à celle des *Amours du grand Alcandre*,

attribués à la princesse de Conti. Enfin, de son côté, un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre de d'Urfé, M. le Chanoine Reure, désigne, en termes exprès, cet épisode comme le seul dont la lecture puisse encore faire quelque plaisir aujourd'hui.

C'en est assez pour nous justifier de l'avoir choisi, entre vingt autres, pour le présenter aux lecteurs de 1920. Nous laisserons aux historiens le soin de décider de son importance documentaire ; nous nous bornerons à souligner, dans quelques notes, les principaux points de contact entre la réalité et la fiction. Aussi bien, n'avons-nous pas dessein d'apporter ici une contribution érudite aux études sur la vie privée de Henri IV. Notre ambition est différente. Il nous plairait de rappeler l'attention sur une grande œuvre française, dont le romanesque délicat et la finesse d'analyse ont excité l'enthousiasme cent ans durant, et qui, après avoir charmé les précieuses, demeurait encore capable d'enchanter les grands classiques. Il nous a paru que nul des récits qui la composent ne pouvait, mieux que *les Amours d'Alcidon*, faire connaître et apprécier l'*Astrée*. Nous avons cru que, dans leur grâce surannée, ces pages vouées à l'oubli gardaient quelque saveur, et qu'après trois siècles passés, il s'en

dégageait encore un peu du charme subtil qui les rendit chères aux imaginations d'autrefois.

Nous voudrions ne nous être point trompé.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

I. — L'Astrée. — L'*Astrée* a eu le sort des livres très lus : beaucoup d'exemplaires ont péri, et ceux qui subsistent sont d'ordinaire composés de tomes d'éditions différentes. On se contentera d'indiquer ici l'édition princeps de chacune des parties du roman.

La première partie a paru à Paris, chez Toussaint du Bray, en 1607 (privilège du 18 août), sans nom d'auteur. La deuxième, sortie des presses du même éditeur en 1610 (privilège du 15 février), porte, par contre, le nom de d'Urfé. C'est encore du Bray, associé cette fois à Olivier de Varennes, qui publie la troisième en 1619 (privilège du 7 mai) ; mais il en existait déjà des éditions partielles subreptices, dont l'une, imprimée à Arras en 1618, contient les trois premiers livres. Une édition incomplète de la quatrième partie a paru du vivant même de l'auteur, en janvier 1624, à Paris, chez François Pommeray (privilège du 20 novembre 1623, au nom de Gabrielle d'Urfé). De prétendues cinquième et sixième parties, données à Paris, chez Robert Fouet, en 1625 et 1626, comprennent en réalité huit livres non encore parus de la quatrième partie, et quatre livres

apocryphes fabriqués par Gomberville. La quatrième partie authentique a vu le jour en 1627, par les soins de Baro (privilège du 20 novembre 1623, achevé d'imprimer du 5 novembre 1627). C'est à ce fidèle secrétaire qu'est due la conclusion (1628).

Les principales éditions générales sont celles de 1632-1633 et 1647, chez Augustin Courbé ou Antoine de Sommaville. Pas d'éditions modernes. Quelques abrégés, dont le plus connu est celui de l'abbé Souchay (Paris, 1733). D'une réimpression projetée par M. H. Vaganay, il n'a paru qu'un fascicule spécimen (Lyon, 1911). Le même érudit a publié *Les Très véritables Maximes de Messire Honoré d'Urfé, nouvellement tirées de l'Astrée* (Lyon, 1913). Enfin M. Gustave Michaut a extrait de l'*Astrée* des *Œuvres poétiques choisies* (Paris, 1911).

II. — Autres Œuvres. — *Les Epistres morales*, Lyon, Jacques Roussin, 1598 (premier livre); Paris, Jean Micard, 1603 (deux livres); Paris, le même, 1608 (trois livres). Autres éditions en 1619, 1620, 1623 et 1627.

Le Sireine, Paris, Jean Micard, 1606. Autres éditions en 1611, 1615, 1617 et 1618. (Les poésies pieuses jointes à l'édition de 1618 ne sont pas de d'Urfé; voir: Ph. Martinon, *Note... sur Maynard et d'Urfé*, dans la *Revue d'hist. litt.* de 1910).

La Sylvanire ou la Morte-vive, Paris, Robert Fouet, 1627.

Les Tristes amours de Floridon, berger, et de la belle Astrée, Paris, N. Rousset, 1628.

La Savoysiade est restée inédite (ms. autographe à la Bibl. Nationale, f. fr. 12486), sauf un long fragment publié, en 1609, dans le *Nouveau recueil des plus beaux vers de ce temps*, et reproduit, en 1615, dans les *Délices de la Poësie françoise*.

III. — Sources. — Olivier Patru, *Eclaircissemens sur l'histoire de l'Astrée*, dans ses *Œuvres diverses*, 1692, t. II.

Daniel Huet, *Lettre à Mademoiselle de Scudéry touchant Honoré d'Urfé et Diane de Châteaumorand*, dans le *Recueil des dissertations* de Tilladet, 1714, t. II.

Ch. Perrault, *Les Hommes illustres*, 1696-1700, t. II.

Vigneul-Marville, *Mélanges d'histoire et de littérature*, 1699-1701, t. III.

P. Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, 1727-1745, t. VI.

Goujet, *Bibliothèque françoise*, 1740-1756, t. XIV et XV.

D'Artigny, *Nouveaux mémoires de critique, d'histoire et de littérature*, 1749-1756, t. V.

IV. — Travaux modernes. — Le meilleur ouvrage sur l'*Astrée* et son auteur est celui de M. le chanoine O. C. Reure : *La vie et les œuvres d'Honoré d'Urfé*, Paris, 1910. Voir aussi : Bernard Germa, *L'Astrée d'Honoré d'Urfé, sa composition, son influence*, Toulouse, 1904.

La biographie de d'Urfé a été renouvelée

par les savantes recherches d'Auguste Bernard : *Les d'Urfé, souvenirs historiques et littéraires du Forez aux XVIe et XVIIe siècles*, Paris, 1839, dont il ne faut du reste pas accepter toutes les conclusions. On peut encore lire avec profit la thèse de Norbert Bonafous : *Etudes sur l'Astrée et sur Honoré d'Urfé*, Paris, 1846, et surtout un article de Louis de Loménie : *L'Astrée et le roman pastoral. (Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1858). Saint-Marc Girardin, qui a consacré à l'*Astrée* un chapitre de son *Cours de littérature dramatique* (édition de 1852, t. III), avait dressé à son usage un *Index* de ce roman, maintenant publié dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (t. V, 1898). L'œuvre de d'Urfé a, d'autre part, inspiré à Émile Montégut des pages aventureuses et brillantes dans son volume : *En Bourbonnais et en Forez*, Paris, 1875. Cf. aussi : M. Proth, *Au pays de l'Astrée*, Paris, 1868.

L'*Astrée* a été étudiée en détail par M. Abel Lefranc dans de savantes leçons du Collège de France, recueillies par la *Revue des Cours et Conférences*, mars-juin et novembre-décembre 1905. M. Gustave Reynier l'a replacée à son rang dans la production romanesque du règne de Henri IV, au cours de sa minutieuse enquête sur *Le roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, 1908. Voir encore des pages d'Émile Faguet : *Honoré d'Urfé romancier et poète* (*Correspondant*, 25 janvier 1910). La question des sources italiennes a été exami-

née par Mme Charlotte Banti : *L'Amynthas du Tasse et l'Astrée d'Honoré d'Urfé*, Paris et Milan, 1895. Il manque encore, par contre, un bon travail sur les rapports du roman de d'Urfé et de la *Diana* de Montemayor.

Divers critiques ont traité de l'*Astrée* en étudiant des sujets voisins. C'est le cas de M. Eug. Rigal, dans son *Alexandre Hardy* (Paris, 1889), de M. Louis Arnould, dans son *Racan* (Paris, 1896), et surtout de M. Jules Marsan, dont la thèse sur *la Pastorale dramatique en France* (Paris, 1905) contient un utile sommaire indiquant la disposition des divers épisodes et les ouvrages dramatiques dont ils ont fourni le thème. On trouvera au dernier livre du *Saint François de Sales* de M. Fortunat Strowski (Paris, 1898), des pages très fines sur d'Urfé et Racine, et sur l'amour dévot de Philothée rapproché de l'amour profane des héros de l'*Astrée*.

Il va de soi que les diverses histoires du roman français au XVIIe siècle traitent de l'œuvre de d'Urfé. Voir : G. Koerting, *Geschichte des französischen Romans im XVII. Jahrhundert*, Leipzig, 1885-1887, t. I ; André Le Breton, *Le roman au XVIIe siècle*, Paris, 1890 ; P. Morillot, *Le roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours*, Paris, 1894 ; Victor Cherbuliez, *L'idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, Paris, 1911 ; W. von Wurzbach, *Geschichte des französischen Romans*, t. I, Heidelberg, 1912.

[Bergers et bergères de Lignon se rendent en troupe joyeuse auprès du grand druide Adamas. Chemin faisant, ils rencontrent cinq étrangers qui ont, eux aussi, revêtu l'habit pastoral. Sous ce déguisement, Hylas reconnaît Daphnide, « la plus belle dame qui fût en Arles ou dans la Province des Romains » et « le renommé Alcidon, si connu, et pour la beauté, et pour le mérite, dans la cour du grand Euric. » Avec eux se trouvent le vaillant Hermante et les belles Carlis et Stiliane. Tous cinq sont à la recherche de la fontaine de la Vérité d'Amour, une source magique qui renseigne les amants sur la sincérité des passions qu'ils inspirent. Avertis que cette fontaine est pour l'instant inaccessible, Daphnide et ses compagnons se décident à faire visite au sage druide, dont la renommée est parvenue jusqu'à eux. Adamas les reçoit à merveille. Sur leur désir, il leur accorde un entretien privé dans une galerie de sa splendide demeure. C'est alors que Daphnide entreprend le récit des aventures qui l'ont amenée au pays de Forez.]

LES

AMOURS D'ALCIDON

Je sais bien, mon Père, que le grand Tautatès fait toutes choses pour notre mieux, car nous aimant comme l'œuvre de ses mains, il n'y a pas apparence qu'il défaille [a] d'amitié envers nous. Mais si me permettrez vous de dire [b] que tout ainsi que les médecines que l'on fait prendre au malade pour sa santé ne laissent d'être amères et difficiles à avaler, de même, ces coups que nous recevons de la main du grand Dieu, encore qu'ils soient pour notre bien, ne laissent d'être bien pesants à qui les reçoit, et que celui qui se plaint de ce que Dieu ordonne, manque véritablement à ce qu'il doit ; mais que celui qui gémit et se deult [c] de l'aigreur des coups, ne fait que payer les tributs de sa faiblesse

(a) *Manque.*
(b) *Mais, vous me permettrez bien...*
(c) *Désole.*
(Les notes numérotées renvoient à la fin du volume.)

et de son humanité. J'avoue que les biens que j'ai reçus de sa main sont sans nombre et que les faveurs surpassent de beaucoup les adversités que j'ai eues ; mais, d'autant que nous sommes plus sensibles au mal qu'au bien, je suis contrainte de dire que les déplaisirs que j'ai reçus m'ont presque effacé la mémoire de mes bonheurs, et que, pour ce sujet, étant résolue de me retirer des orages du monde, il n'y a rien eu qui m'en ait empêchée, que la poursuite que ce chevalier m'a faite, que je nomme importunité quand je parle à lui, mais qu'à vous je puis, avec plus de vérité, appeler du nom d'opiniâtreté. Et parce que c'est l'occasion qui nous conduit en cette contrée, je vous supplie, mon père, de me permettre de vous raconter ce qui s'est passé entre nous afin que, la fontaine de la Vérité d'Amour nous étant interdite, nous puissions, par votre bon conseil et avis, sortir de la peine où nous sommes tous deux ([1]).

Sachez donc que Thierry, ce grand roi des Visigoths, étant si honorablement mort en la bataille donnée aux champs Catalauniques contre Attile, il laissa plusieurs enfants après lui, non seulement successeurs à sa couronne, mais à son courage et à sa valeur. Celui qui recueillit sa succession le premier fut Torrismond, son fils aîné. Celui-ci étant reçu et couronné dans Tou-

louse, fit dessein de mettre son principal étude [a], non seulement à étendre les limites de son royaume, mais aussi à le rendre plein de chevaliers et de dames les plus accomplis qu'il lui serait possible. Et il sembla que le ciel, en même temps, se plût d'aider et favoriser cette volonté, car jamais Ataulfe ni Wailla, ses prédécesseurs, ni même le grand Thierry, son père, n'avait eu tant d'accomplis chevaliers, ni tant de belles et sages dames que ce grand et généreux roi. Ma fortune voulut qu'en ce temps-là je fus menée à la cour par ma mère, qui y était retenue par les charges que mon père y avait. Je ne pouvais avoir alors que quinze ou seize ans, mais j'avouerai bien que je ne cédais à autre de mon âge en la bonne opinion de moi-même : fût [b] pour l'assurance de ma beauté (que la flatterie des hommes qui m'approchaient m'avait donnée), fût pour l'amour que chacun porte à soi-même (qui me faisait juger toutes choses plus parfaites en moi qu'aux autres). Tant y a qu'il me semblait que j'attirais les cœurs aussi bien que les yeux de tous ceux qui étaient en la cour. Le roi même, qui était l'un des plus accomplis princes qui eût jamais été entre les Visigoths, n'avait point désagréable de me voir et de me caresser, mais,

(a) *Etude* a été masculin jusqu'au XVIIe siècle.
(b) *Fût-ce... fût-ce.*

d'autant qu'il n'y avait point de conformité en nos âges, il se retira de moi, considérant bien que cette amour était plus propre et convenable à un plus jeune qu'il n'était pas (a).

En ce même temps, Alcidon était auprès de lui, et je puis dire sans le flatter, encore qu'il soit ici, que c'était le soleil de la cour, et que la beauté de son visage, la parfaite proportion de sa taille, son adresse, sa bienséance en toutes choses, sa douce humeur, sa courtoisie, sa valeur, la vivacité et gentillesse de son esprit, sa générosité et, bref, tant d'autres perfections qui le rendaient recommandable, lui acquéraient, au jugement de tous, l'avantage en toutes choses sur tous les plus relevés et estimés de son temps. Aussi le roi, qui était infiniment désireux que sa cour éclairât (b) par toute l'Europe, et que les grands et vertueux desseins de ses chevaliers la rendissent plus recommandable aux autres nations, voyant le mérite d'Alcidon en cette tendre jeunesse, en voulut prendre un soin particulier, s'assurant bien que, si cette plante était soigneusement cultivée, il en naîtrait des fruits si doux et si estimables, qu'il en recevrait du contentement et sa cour de la gloire.

Ne rougissez point, Alcidon, de m'ouïr parler

(a) *Qu'il n'était.*
(b) *Brillât.*

de vous si avantageusement en votre présence Je veux, dit-elle, se tournant vers lui, que vous sachiez que la haine que justement je vous porte ne m'empêche pas de voir ni de dire la vérité. » Et parce qu'elle s'arrêta, comme si elle eût voulu qu'il répondît : « C'est, dit-il, ce qui m'étonne, que vous voyez en moi des choses si cachées que peut-être tout autre qui me connaîtra bien vous contredira, et que vous ne veuillez voir ni croire mon extrême affection, et même étant telle qu'autre que vous qui me connaisse ne la peut ignorer. Et quand j'ai longuement débattu cela en mon âme, enfin je n'en puis trouver autre raison, sinon que peut-être vous êtes de l'humeur de ceux qui louent toujours ce qui est à eux, et, lorsqu'ils s'en veulent défaire, c'est lors qu'ils font paraître de l'estimer davantage. » — « Nous viderons, dit-elle, ce différend une autre fois. » Et, reprenant le fil de son discours, elle continua de cette sorte :

« Torrismond ayant fait dessein de rendre Alcidon le plus accompli qu'il lui serait possible, et sachant bien que les plus belles actions et les plus généreux desseins prennent naissance de l'amour, afin de lui en mettre les semences en l'âme, il lui commanda de m'aimer et de me servir. Alcidon, qui n'était pas si jeune (encore qu'il n'eût à peine atteint la dix-huitième année

de son âge) qu'il ne jugeât bien quelle faveur le roi lui faisait, et que tout son avancement dépendait de lui obéir, se résolut de ne manquer aucunement à cette ordonnance, qui eut tant de force sur son âme que, comme si c'eût été un arrêt prononcé même par le destin, il se donna à moi autant qu'en cet âge il le pouvait être. Et parce que, pour nourrir [a] la jeunesse en tous les honnêtes exercices qu'il se pouvait, le roi faisait tenir le bal fort souvent, avec des courses de bagues, des joûtes et des tournois, il advint que, bientôt après qu'Alcidon eut reçu ce commandement, le bal se tint en la présence de Torrismond et de la reine. On avait de coutume de se parer quand le bal se tenait. De fortune [b], ce jour-là, comme si c'eût été à dessein, lui et moi nous nous trouvâmes vêtus de blanc. Et parce qu'il désirait faire connaître au roi combien il voulait obéir à ses commandements, lorsque le grand bal commença, il me vint prendre ; de quoi le roi s'aperçut, et, remarquant que la jeunesse de l'un et de l'autre ne nous permettait pas la hardiesse d'oser parler l'un à l'autre, il s'en prit à rire et dit à ceux qui étaient autour de lui : « Je ne sais qui a assemblé ce couple, mais si c'est la Fortune, elle montre en cela qu'elle n'est pas tant aveugle

(a) *Elever.*
(b) *Par hasard.*

qu'on la dit ; car je ne crois pas qu'il s'en puisse faire plus à propos. Ils sont aussi innocents que leurs habits le montrent, et je m'assure qu'ils n'ont pas eu encore seulement la hardiesse de se dire un mot. » Et il advint comme le roi le disait, car le jeune Alcidon (fût par honte ou par quelque étincelle d'amour qui, commençant de s'épandre en son âme, le retint en ce respect), laissa passer tout le soir sans parler à moi, qui, de mon côté, étant encore sans dessein, ne l'y conviai point, mettant tout mon étude à étaler aux yeux de chacun les beautés que plusieurs, en me flattant, me disaient être en moi.

Depuis ce jour, cette affection s'alla bien augmentant, et avec tant de force que, si Amour pour moi lui liait le cœur, en échange il lui déliait bien la langue pour raconter et alléger son mal. Et j'avoue que ses mérites et ses services donnèrent tant d'éloquence à ses paroles, que je fus enfin persuadée qu'il m'aimait, et, peu après, qu'il méritait d'être aimé. Durant ce temps, il s'avança de sorte [a] aux bonnes grâces de son maître, qu'il n'y avait charge auprès de lui, pour grande qu'elle fût, à laquelle il ne dût raisonnablement aspirer. Et de fait, après lui avoir donné un si libre accès auprès de sa per-

[a] *De telle sorte.*

sonne, qu'il n'y avait lieu si retiré qui lui fût interdit, il lui en donna une des plus belles de sa couronne, encore que peut-être son bas âge en eût éloigné quelque autre. Il est vrai que tant d'aimables perfections rendaient sa jeunesse si recommandable, que l'envie même de la cour ne blâma point l'élection (a) que le roi en avait faite. Mais, ô sage Adamas, dans le comble de ces prospérités, Torrismond connut bien puis après (b) qu'il n'y a rien au monde de durable, et que la Fortune, qu'avec raison on peut peindre à deux visages, afin d'entremêler les maux aux biens, ne veut pas que les humains aient toujours la vue de l'un seulement, qu'au contraire elle leur montre tantôt l'un et tantôt l'autre, selon qu'il lui plaît de se tourner. Car ce grand roi, au milieu de son royaume et de toutes ses forces, fut malheureusement tué par un mire (c), que les Romains nomment chirurgien. Ce méchant parricide étant appelé pour tirer du sang au roi, au lieu de le saigner comme on a accoutumé, lui coupa de sorte la veine qu'il ne put jamais étancher le sang, fût qu'il le fît par mégarde ou par méchanceté. Tant y a que le roi, voyant ce

(a) *Choix.*
(b) *Ensuite.* Descartes emploie encore cette expression pléonastique.
(c) *Médecin.*

malheureux accident, de colère prit un couteau de la main gauche et en tua le mire. Mais cela ne lui servit de rien, car il le suivit incontinent et mourut bientôt après, au grand déplaisir de tous ses sujets.

Jugez, mon père, si cette mort inopinée ne fut pas bien effroyable aux plus assurés, et à plus forte raison à ma mère et à moi. Elle fut cause qu'aussitôt que nous pûmes, nous nous retirâmes en la province des Romains, où était notre bien et nos maisons, craignant quelque tumulte dans ce royaume privé d'un si grand roi. Quant à Alcidon, son déplaisir fut tel que l'on croyait qu'il ne vivrait pas, et, sans que je le redise à cette heure, il sait bien que je ressentis ses ennuis et regrettai sa perte, comme notre amitié me le commandait, encore qu'il eût de telle sorte oublié, et moi, et les promesses d'amitié qu'il m'avait faites, que je n'eus jamais de ses nouvelles durant tout ce temps-là. A Torrismond succéda son frère Thierry, qui, en même temps, prit la couronne des Visigoths et le désir de l'augmenter. Et pour en trouver sujet, ayant su que le roi des Suèves voulait étendre ses limites dans l'Espagne (quoiqu'il eût épousé sa sœur), il lui manda que, s'il ne se désistait de cette entreprise, il s'y opposerait. De quoi Richard ne faisant compte (c'est ainsi que s'appelait le roi des

Suèves), Thierry passa les Pyrénées, le combattit et le surmonta [a]. Thierry étant mort fort tôt après, Euric, son frère, lui succéda, qui, par sa valeur, se soumit presque tous ses peuples révoltés. Et après, voyant que les Romains, qui nous appelaient leurs anciens amis et confédérés, nous voulaient soumettre comme le reste des Gaules, il tourna ses armes vers nous, je veux dire en la province des Romains.

Je ne m'arrêterai point à vous déduire par le menu ses victoires, puisque cela sert fort peu à notre discours ; je me contenterai de vous dire qu'après avoir pris la ville des Massiliens, il vint assiéger celle d'Arles, parce que, jusques en ce temps-là, je n'avais point eu de nouvelles d'Alcidon, et il n'avait non plus eu de mémoire de moi que s'il ne m'eût jamais vue. Mais alors, comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil, il se ressouvint de m'écrire. Vous pouvez juger, mon père, si un jeune courage [b] comme le mien, je veux dire glorieux à outrance pour la bonne opinion que j'avais de moi-même, avait ressenti ce long silence que je ne saurais de quel nom appeler, ne me pouvant figurer que ce pût être mépris, me semblant que je valais trop pour être méprisée. Tant y a que, pensant plus souvent

(a) *Défit.*
(b) *Cœur.*

en lui [a] qu'il n'avait pas fait en moi [b], j'avais cent et cent autres fois juré de ne me soucier plus de lui, et que, quand il reviendrait à moi avec toutes les soumissions qui peuvent être imaginées, je ne le regarderais jamais autrement que d'un œil indifférent. Et je ne nierai pas toutefois que cette perte ne me touchât l'âme de quelque déplaisir, lors principalement que nos enfances me revenaient en la mémoire, et que je tournais les yeux sur le souvenir qui m'était resté de ses mérites et de ses perfections. De sorte que, quand je reçus ses lettres, je demeurai irrésolue si je devais les lire ou les renvoyer cachetées. Enfin, il le faut confesser, l'amour surmonta le dépit ; car, je l'avoue, je l'avais aimé et ne m'étais pu encore si bien retirer de cette affection, que je n'y fusse assez engagée pour me convier à savoir de ses nouvelles et quel état je pouvais faire de lui. Je rompis donc le cachet et lus telles paroles :

Lettre d'Alcidon a Daphnide.

« Je ne sais, Madame, si vous ne reconnaîtrez plus cette écriture, ou si vous aurez encore

(a) *A lui.*
(b) *Qu'il n'avait pensé à moi.*

mémoire du nom d'Alcidon, tant mes malheurs m'ont longuement éloigné de vous et empêché de vous en rafraîchir la mémoire par quelque bon service. Si vous vous en souvenez encore, et si la perte de deux maîtres tant aimés et les lointains voyages où les armes m'ont employé continuellement me peuvent servir d'excuse envers vous, je vous supplie, Madame, et par la mémoire du Grand Torrismond, et par la donation qu'il vous fit de moi, vouloir pardonner à mon silence et au long temps que je n'ai eu l'honneur de vous voir, attendant que je puisse, par votre permission, vous faire savoir de bouche les occasions qui m'ont privé de ce bien. Et si vous voulez surpasser entièrement mes espérances par vos faveurs, ordonnez-moi en quel lieu il vous plaît que je reçoive ce contentement, et vous verrez qu'Alcidon ne fut jamais plus à vous qu'il l'est encore, et que les fruits verts qu'il vous dédia vous ont été fidèlement conservés jusques en cette saison, que vous le trouverez moins incapable de vous faire service qu'en ce temps que vous lui fîtes l'honneur de le recevoir pour votre serviteur très humble. »

Que c'est (a), sage Adamas, que des flatteries dont Amour abuse la jeunesse ! Je ne lus pas

(a) *Ce que c'est !*

si tôt cette lettre, qu'encore que je susse bien le contraire de ce qu'il m'écrivait, toutefois je ne consentisse incontinent à me laisser voir à lui. Il est vrai que, craignant la légèreté des hommes, et même des jeunes hommes, et particulièrement celle d'Alcidon, de laquelle les témoignages étaient encore assez vifs en ma mémoire, je fis dessein, au commencement, de ne me montrer point si volontaire à sa première supplication, mais de le laisser un peu en cette incertitude, afin de lui en donner plus de désir, sachant assez que l'amour aspire toujours à ce qu'il croit lui être le plus défendu. Et, en cette délibération, je mis la main à la plume pour lui faire une dédaigneuse réponse, et telle que son silence de deux ans pouvait mériter. Mais quelque démon, je ne sais si je le dois dire bon ou mauvais, m'en empêcha, me représentant le mérite d'Alcidon, sa jeunesse qui était excusable, les divers accidents qui étaient survenus durant ce temps-là, et, bref, les dépits qu'une affection méprisée fait concevoir en un jeune courage ; de sorte que, changeant mon premier dessein, je me résolus de le voir, en intention de lui faire après payer chèrement sa faute, si de fortune je le voyais bien embarqué à m'aimer. En cette résolution, je lui écrivis telles paroles :

Réponse de Daphnide a Alcidon.

« Ce n'est pas l'amour, mais la curiosité, qui me conseille de vous permettre de me voir. Ne prenez donc point le congé [a] que je vous en donne à votre avantage, mais soyez meilleur ménager de la faveur que vous recevez d'elle, que vous n'avez été de celles que votre enfance vous a fait avoir de moi. Et adieu. »

L'armée pour lors était autour d'Arles, et le grand Euric, ayant pris la ville des Massiliens, faisait dessein de forcer celle-ci et de se rendre maître de toute la province des Romains, et de ruiner et ravager tous ceux qui ne voudraient se soumettre à lui. En cette résolution, il renforce son armée et fait le dégât partout où il n'a pas espérance que ses armes puissent atteindre. Ce fut lors que le Venaissin, les Rois, les Tricastins, Arause, Albe des Helviens, Valence et plusieurs autres sentirent la fureur de ses armes, cependant qu'il s'opiniâtrait au siège de cette forte ville qui, comme chef de cette province, résistait plus que tout le reste, tant pour sa force naturelle

---

(a) *Permission.*

que pour le grand nombre de gens de guerre qui s'étaient jetés dedans.

Quant à mon père, lorsque nous sortîmes, ma mère et moi, de la cour, après la mort de Torrismond, il s'était retiré dans une place forte qu'il avait dans l'Aquitaine, la charge qu'il en avait et son âge le lui commandant ainsi, car il avait plus de deux siècles (1). Ma mère, qui avait redouté la guerre, pensant la fuir, s'en était venue dans cette province des Romains, et ce fut là où depuis elle fut la plus forte. Il est vrai que, quand elle vit venir l'armée du grand Euric, elle se retira dans les extrémités du Venaissin, le long de la rivière de Sorgues, où elle avait une maison assez bonne et une de ses sœurs mariée, à quatre ou cinq lieues de là, avec un chevalier des principaux de la contrée.

Lorsque je reçus les nouvelles d'Alcidon, l'indisposition de ma mère me donna commodité de pouvoir disposer plus librement de moi-même, car son mal procédant de son long âge, et non point d'autre maladie violente à laquelle les remèdes puissent apporter guérison, elle était bien aise que je me divertisse et passasse mon temps, tantôt à me promener le long de la rivière et tantôt à visiter mes voisines, dont la plupart étaient de mes parentes ou alliées. Je mandai donc de bouche à Alcidon, par celui qui m'ap-

porta sa lettre, que s'il se trouvait à Lers, qui est un château situé sur le Rhône, le quatrième de la lune suivante, je le verrais, et que je choisissais ce lieu-là parce que je savais bien que le maître du logis était de ses amis et serviteur du roi Euric ; mais qu'il y vînt le plus secrètement qu'il pourrait, parce que si on savait qu'il y fût, outre la fortune (a) qu'il courrait pour être dans le pays de ses plus grands ennemis, encore ne me serait-il pas possible d'y aller, pour ne donner sujet aux envieux de médire. »

A ce mot, la belle Daphnide se tut pour quelque temps, et comme si elle eût pensé à ce qu'elle avait encore à dire, elle passa la main deux ou trois fois sur son front. Enfin, relevant le visage et se tournant vers Alcidon : « Je voulais continuer, lui dit-elle, mais il est plus à propos que, tout ainsi que j'ai dit ce qui me touche, vous racontiez aussi ce que vous avez fait, afin que le sage Adamas oyant par nos bouches mêmes ce qui est arrivé à chacun de nous, il puisse être mieux assuré de la vérité. »

Alcidon alors répondit : « Vous me commanderez tout ce qu'il vous plaira, Madame, et moi j'obéirai toujours à ce que vous m'ordonnerez plus promptement et plus librement qu'il ne vous

(a) *Danger.*

plaira pas (a) de me le faire savoir. Mais il me semble que vous blessez beaucoup la prudhommie de ce grand Druide quand vous dites qu'il aura plus de créance à mes paroles, quand je parlerai de ce qui me touche, qu'aux vôtres, étant très certain que vous savez mieux ce que je fais et que je pense que moi-même ; que je ne fais ni ne pense rien que par vous. Et cela est si vrai, que si vous aviez dit que ma vie fût une mort, je ne vivrais pas un moment, tant tout ce qui est de moi est soumis à tout ce qu'il vous plaît d'ordonner. »

Adamas alors prenant la parole : « Seigneur chevalier, dit-il, si j'étais autant amoureux de cette belle dame que vous l'êtes, cette créance pourrait bien avoir quelque lieu ; mais cela n'étant pas, il est certain que ce que vous me direz de vous-même me donnera plus d'assurance de la vérité. Et puisque sa discrétion vous en donne l'autorité (b), vous ne devez point en faire de difficulté. »

— « Comment, interrompit Daphnide, que je lui en donne l'autorité ? Non seulement cela, mais de plus, je le lui ordonne, afin que, suivant ce qu'il dit, il ne puisse me désobéir sans encourir le blâme d'une personne qu'il aime plus en parole qu'en effet. »

(a) *Qu'il ne vous plaira.*
(b) *Autorisation.*

Alcidon alors, faisant une grande révérence : « Ce témoignage, dit-il, est bien faible pour égaler le désir que j'ai de vous obéir ; toutefois il n'y aura jamais rien qui me fasse contrevenir à vos commandements. » Et lors il prit la parole de cette sorte :

« Je ne redirai point ici ce que cette belle dame a dit, ni moins veux-je entreprendre de m'excuser de ce qu'elle me blâme. Car je m'assure qu'il se trouvera quelque lieu plus commode, avant que ce discours finisse, auquel je pourrai lui remontrer mes raisons et lui faire connaître la sincérité de mon affection, ou bien qu'elle me permettra, quand j'aurai fini de raconter ce qu'elle m'ordonne, de me pouvoir défendre, non pas contre elle, mais seulement contre les mauvaises impressions qu'elle peut avoir reçues de la calomnie dont je vois que mon innocence est accusée. Et par ainsi, reprenant le discours où elle l'a laissé, je dirai seulement que, quand sa réponse me fut donnée et que de bouche je sus par celui que je lui avais envoyé ce qu'elle me demandait, et qu'il ne tiendrait qu'à moi que je n'eusse le bonheur de la voir, jamais homme ne se crut plus heureux ni ne fut plus content ni plus satisfait de sa fortune que moi. Cent fois je relus et rebaisai la lettre qu'elle m'écrivait, et cent fois je me fis redire ce qu'elle me mandait ;

et, à chaque fois, j'embrassais ce fortuné messager. Et parce que c'était un homme en qui je me fiais grandement et qui plusieurs fois m'avait rendu preuve de sa fidélité (aussi, s'il n'eût été tel, je ne l'eusse pas employé à un affaire [a]) qui me touchait si vivement), je lui faisais cent et cent demandes d'enfant, ne me pouvant saoûler de lui faire dire si elle était aussi belle que je l'avais vue, si elle montrait de m'aimer, et surtout s'il n'avait point reconnu qu'elle aimât quelque autre chose. Et quand il me répondait selon mon désir, je l'embrassais avec un si grand transport, qu'il jurait ne m'en vouloir plus rien dire, puisqu'en lui faisant ces caresses, il craignait que je ne l'étouffasse entre mes bras.

Lorsque Thierry mourut, il laissa sa couronne, comme cette belle dame vous a déjà dit, à son frère Euric, prince qui, pour ses grandes et vertueuses actions, acquit, par le consentement de chacun, le titre et le surnom de Grand, et qui semblait avoir été conservé par le génie de la Gaule parmi tant de dangers, comme le seul des hommes capable de lui rendre et sa splendeur et son repos. Or ce prince ne succéda pas seulement à la couronne de ses frères, mais aussi à leurs desseins et volontés, de sorte qu'il me prit

(a) Dans la langue du XVIe siècle, *affaire* est plus souvent masculin que féminin.

en la même affection que Torrismond m'avait fait paraître, évènement qui est assez rare aux changements des princes, de qui les successeurs peu souvent affectionnent ceux que leurs devanciers ont aimés. Toutefois, plus pour mon bonheur que pour mon mérite, j'eus cette fortune que, comme j'avais été élevé par Torrismond et maintenu par Thierry, je fus chéri et favorisé du grand Euric, non plus comme enfant, mais comme homme en âge de lui pouvoir rendre le service auquel ses prédécesseurs m'avaient obligé. Et la bonne volonté de ce grand roi m'avait tellement rendu familier auprès de sa personne, qu'il y avait fort peu de choses que je lui pusse celer, et moins ce qui était de l'amour que toute autre, parce que ce prince, encore qu'il fût grand en tout, surpassait toutefois tous ceux de son âge en courtoisie et en amour. Cette fois, ne pouvant ni ne devant éloigner (a) son armée sans son congé, je pris le temps qu'il était seul en son cabinet, où après un petit souris :

— « Seigneur, lui dis-je, trouverez-vous bon que je propose une entreprise que j'ai extrêmement à cœur, et qu'ensemble (b) je vous supplie de me permettre de l'exécuter ? »

— « Alcidon, me répondit-il, votre courage

(a) *S'éloigner de, quitter.*
(b) *En même temps.*

vous porte toujours à ce qui est le plus dangereux, et je voudrais bien que vous fussiez meilleur ménager de vous-même que vous ne l'avez pas été jusqu'ici. Car, encore que la fortune se fasse paraître amie en quelques occasions, si est-ce qu'une personne prudente ne doit pas la tenter si souvent qu'il l'ennuie ou lui donne sujet de lui montrer l'inconstance de son humeur. Toutefois, dites-moi quelle est cette entreprise ? Et d'autant que j'ai plus d'expérience que vous, s'il y a apparence qu'elle se puisse faire, je le vous dirai ou bien je vous enseignerai comme elle devra être disposée. »

— « Seigneur, lui répliquai-je en souriant, si c'était de Mars que cette entreprise dépendît, je croirais bien recevoir de vous, en la vous proposant, l'instruction qu'il vous plaît me promettre ; mais ne voulant en ce dessein qu'Amour pour guide, Amour, dis-je, qui est aveugle et enfant, il n'y a pas d'apparence d'y demander l'aide de votre prudence ni expérience. »

Le roi alors en m'embrassant :

— « Ni même en cela, dit-il, Alcidon, mes avis ne vous seront point inutiles, car, comme vous savez, je ne suis pas moins soldat d'Amour que de Mars. »

Et sur ce propos, me prenant par la main, il ne me laissa en repos qu'il n'eût appris de moi

le nom de Daphnide et le lieu où je devais aller. Il l'avait souvent ouïe nommer, mais il ne l'avait jamais vue, et savait fort bien, par le rapport qu'on lui en avait fait, que c'était une très belle dame. Cela fut cause qu'au lieu de me distraire de mon dessein, il m'offrit, non seulement de m'y faire assister, mais de m'y accompagner lui-même. Et lorsqu'il vit que je n'y voulais point consentir, il m'ordonna d'y aller avec peu de personnes, mais sur des bons chevaux, et avec des gens qui n'eussent point de peur de péril, parce que d'y aller fort accompagné, c'était donner trop de connaissance à l'ennemi de mon passage. Que surtout je ne séjournasse dans aucune ville ni bourg, mais que je me résolusse de marcher d'une traite ou bien de repaître [a] dans quelque bois en cas de nécessité. « Mais, me dit-il, souvenez-vous, si cette belle vous fait paraître la bonne volonté, de ne perdre point l'occasion. Car outre que l'incommodité de la guerre vous empêchera de la voir fort souvent, et ainsi vous ne pourrez recouvrer les occasions perdues, encore faut-il que vous sachiez qu'il y a une certaine heure en la volonté des femmes, que, si on la rencontre, on obtient tout ce qu'on leur peut demander, et, au contraire, si on la

(a) *Manger, faire repas.*

perd sans s'en servir, jamais plus, ou pour le moins fort rarement, se peut-elle recouvrer. » Après ces conseils d'amour et plusieurs autres qu'il serait trop long à raconter, il me donna congé de partir (1).

Le château de Lers, où Daphnide avait choisi le lieu de notre entrevue, était situé sur le bord de ce grand fleuve du Rhône, dans le Venaissin. Et à la vérité, ç'avait été avec beaucoup de jugement que cette belle dame avait fait cette élection, parce que le seigneur de ce lieu-là était serviteur et officier du roi Euric, et le servait en son armée en ce qui concernait les machines de guerre, ayant commandement sur les catapultes, béliers et janclides (a) et autres tels instruments, et de plus était mon ami fort particulier. La femme de ce chevalier était, en quelque sorte, parente de Daphnide, si bien qu'il était presque impossible de choisir un lieu plus commode, n'y ayant qu'un seul mal : que, pour y aller de notre armée, il fallait faire dix ou douze grandes lieues, et toujours dans le pays de l'ennemi. Et quoique le péril fût grand, si est-ce qu'Amour, qui me commandait ce voyage, me fit clore les yeux à tous les dangers que je pourrais courre (b) pour lui obéir.

(a) *Janclide* ou *Clide*, sorte de catapulte.
(b) *Courir*.

Je prends donc avec moi celui qui m'avait apporté la réponse de cette belle dame, tant pour l'assurance que j'avais en lui que pour me servir de guide, parce qu'il savait fort bien tous les chemins de cette contrée, y ayant été élevé et nourri. Et afin d'obéir à ce que le roi m'avait commandé, je ne pris avec lui que deux autres chevaliers, et ainsi tous quatre, bien montés, nous nous mettons en chemin une heure après dîner, et, sans être reconnus de personne, car nous avions pris d'autres habits, nous commençons notre voyage sous la faveur d'Amour, qui fut bien telle, qu'après avoir marché le reste du jour et toute la nuit suivante, sur le lever du soleil, nous arrivâmes à Lers, où la maîtresse du logis me reçut avec tant de courtoisie que je crus au commencement qu'elle fût avertie du dessein qui me conduisait. Mais, peu après, je reconnus qu'elle n'en savait rien, et que toute la bonne chère (a) qu'elle me faisait ne procédait que de l'amitié qu'elle savait que son mari me portait, car elle montra une trop grande curiosité de découvrir le sujet de mon voyage. Cela fut cause que, pour le cacher mieux, je lui fis entendre que je marchais pour une affaire de très grande importance au service du roi, et que, n'osant

(a) *Bon accueil.*

aller de jour de peur d'être reconnu, je la suppliais de ne vouloir point dire mon nom et de commander que la porte du château se tînt toujours bien fermée, et que, la nuit étant venue, je partirais le plus secrètement qu'il me serait possible. Elle, comme très avisée et très désireuse que le roi, avec lequel son mari était, fût bien servi, y donna tel ordre que fort peu de personnes savaient, dans sa maison même, que je fusse Alcidon, et d'autant plus que j'avais changé de nom en entrant.

Déjà la moitié du jour était passée sans que j'ouïsse aucune nouvelle de cette belle dame, ou, pour le moins, si le jour n'était pas tant avancé, il me semblait bien, tant je trouvais l'attente longue, qu'il fût encore plus tard, et j'en avais une telle impatience qu'il était bien malaisé qu'elle ne fût reconnue, pour peu que l'on eût de connaissance de mon dessein. Après avoir quelque temps supporté cette peine, le désir que j'avais de devancer par la vue le bonheur que j'espérais recevoir ce jour-là me fit monter au plus haut d'une tour, feignant de vouloir découvrir le pays. Il n'y eut petit hameau autour de nous, bois ni colline, de qui je ne demandasse le nom, ni île dans le Rhône, ni rocher, de qui je ne m'enquisse, me semblant de mieux couvrir mon inquiétude. Mais rien ne

me pouvait contenter, quoique cette vertueuse dame fît véritablement tout ce qui lui était possible pour me rendre ce séjour moins ennuyeux.

Enfin, après une longue et très longue attente, et lorsque je commençais de désespérer de mon bien, je vis venir un chariot du côté par où je savais qu'elle devait arriver, et, le montrant à cette honnête dame, elle demeura quelque temps à le considérer. Enfin, s'étant un peu approchée, elle se tourna vers moi : « Si je ne me trompe, me dit-elle, ce chariot vient ici, et si c'est celui que je juge, vous y verrez l'une des plus belles filles de cette contrée. » — « Et qui est-elle ? » lui répondis-je assez froidement. — « Je ne sais, me dit-elle, si vous l'avez jamais vue avec sa mère en la cour du roi Torrismond, mais si cela est, je m'assure que vous vous souviendrez bien de son nom. Car, encore qu'elle soit ma parente, je ne laisserai de dire, avec vérité, qu'il n'y avait rien de plus beau qu'elle, encore qu'elle ne fût en ce temps-là qu'une enfant. C'est, continua-t-elle, la jeune Daphnide. » A ce mot, je fis semblant de ne m'en souvenir que fort peu. Et puis tout à coup : « Si fait, si fait, lui dis-je je m'en souviens : elle avait son père et sa mère, avec laquelle elle demeurait, car elle n'était pas des filles de la reine. » — « Elle n'en était pas, dit-elle, pour un sujet que peut-être vous n'aurez

pas su, car vous étiez trop jeune ; mais en effet [a] c'était une pure jalousie de la reine, qui avait opinion que Torrismond la vît de trop bon œil ; et toutefois je vous assure qu'en ce temps-là ce n'était qu'une enfant, comme vous jugerez bien lorsque vous la verrez, car il n'y a rien de si jeune qu'elle est encore. » — « Comment, lui dis-je, Madame, je vous supplie que je ne la voie point, de peur que je ne sois découvert et que mon entreprise ne soit rompue. Car si cela arrivait, outre la fortune que je courrais, encore ferai-je un fort mauvais service au roi mon maître, qui prétend faire un grand effet sur ses ennemis par ce moyen. » Elle répondit alors que je n'eusse point de crainte de cela, tant parce que Daphnide, à sa prière, le tiendrait secret, que parce que son père, comme je savais, était si affectionné serviteur du roi qu'elle n'avait garde d'y faillir. Moi, qui mourais d'envie de la voir, je feignais toutefois de me laisser emporter à cette persuasion et, enfin, je lui dis : « Je suis tant serviteur de toutes les dames que je ne me puis imaginer qu'il y en ait une seule qui me veuille faire mal. Et puis, étant si belle que vous me dites, je ne croirai jamais qu'il m'en puisse advenir un plus grand que de ne la voir point. » A ce mot, on

(a) *En fait, en réalité.*

vit que le chariot prenait le chemin de la porte, qui (a) nous assura que c'était elle. Et la maîtresse du logis, toute réjouie de si belles hôtesses, me prenant par la main, me dit : « Ne vous plaît-il pas que nous l'allions recevoir ? » — « Allons, lui dis-je en souriant, allons nous remettre entre ses mains. Peut-être que cette soumission nous garantira mieux que la résistance, puisque c'est ainsi que les âmes généreuses sont surmontées (b) plus aisément. »

Avec semblables discours, nous donnâmes presque le loisir à ces belles dames d'entrer dans la basse-cour (c) du château, où la maîtresse du logis les alla recevoir et leur disait à l'oreille l'hôte qu'elle avait chez elle et qu'elles savaient y être aussi bien qu'elle-même. Je dis : elles, parce qu'avec la belle Daphnide il y avait deux de ses sœurs, fort belles, mais non toutefois approchantes à la beauté de cette belle dame. Quant à moi, j'étais retiré dans une salle basse, d'où je faisais semblant de n'oser sortir pour n'être aperçu, mais il fut très à propos, pour ne découvrir ma passion, que je fusse seul à leur arrivée, parce que j'étais de sorte transporté, qu'il eût été bien malaisé qu'on ne s'en fût aperçu, pour

(a) *Ce qui.*
(b) *Vaincues.*
(c) *Cour destinée aux écuries.*

peu qu'on eût voulu remarquer mes actions, et même quand elles commencèrent de sortir du chariot. Car la première qui mit pied à terre me sembla si belle, et il y avait si longtemps que je n'avais vu Daphnide, que j'avoue que je disais en moi-même : « C'est celle-ci » Puis voyant la seconde plus blanche encore et plus belle, je me reprenais, et me semblait que c'était celle-là. Mais je ne demeurai pas longtemps en cette erreur. Car, incontinent après, cette belle dame se fit voir, qui me ravit de telle sorte que je ne sais ce que j'eusse fait si j'eusse été en lieu où il m'eût fallu contraindre. Mais les cérémonies qu'elles firent ensemble à leur rencontre et les baisers qu'elles se donnèrent furent cause que j'eus le loisir de me remettre un peu. Si bien que, quand elles entrèrent dans le logis, je m'étais tellement rassuré, qu'après les avoir saluées, je pus dissimuler mon émotion, et lors, m'adressant à celle qui d'abord avait repris sur mon âme toute l'autorité qu'elle y soulait [a] avoir, et plus grande encore, je lui dis : « Madame, puisque la fortune l'a voulu ainsi, j'avoue que je suis votre prisonnier. » — « Seigneur chevalier, me répondit-elle fort haut, nous ne refusons point cet avantage sur vous. Mais nous aimerions mieux que notre

(a) *Avait coutume de.*

mérite nous l'eût acquis que notre fortune. » — « Votre mérite, répliquai-je, vous en peut donner de beaucoup plus grands, et la fortune vous donne celui-ci, comme étant trop peu de chose pour votre mérite. » — « Si ai-je cru autrefois le contraire, dit-elle d'une voix plus basse, lorsque vous me faisiez ces mêmes assurances, mais avec des paroles qui montraient plus de sincérité que celles dont vous usez maintenant. » — « En ce temps-là, répondis-je, la présomption de la jeunesse me persuadait ce que je vous disais. Mais maintenant que j'ai plus de connaissance de ce que je vois, j'en parle aussi avec plus de vérité. Que si toutefois vous voulez qu'il soit ainsi, il faut dire que justement la fortune vous redonne ce qui était déjà à vous. » — « Cela, ajouta-t-elle en souriant, n'est pas sans difficulté. Cependant, pensez de quelle sorte vous paierez votre rançon pour sortir de nos mains. Car il ne faut point que vous espériez d'avoir liberté par autre moyen. » — « Le prix de ma rançon, répliquai-je, pour excessif qu'il soit, ne me saurait être si difficile à trouver qu'à faire prêter consentement à mon cœur de vouloir sortir de vos mains. » — « Eh quoi ! dit-elle en souriant, vous vous souvenez encore de l'école du roi Torrismond et des propos dont vous souliez entretenir les dames en ce temps-là ? » — « Aussi,

lui dis-je, le dois-je faire avec vous, puisque, vous aussi, vous usez des mêmes yeux et des mêmes beautés dont vous souliez vaincre tous ceux qui vous osaient regarder. » — « Je pensais, répondit-elle, que des personnes toutes de fer et de sang, comme ceux qui suivent le roi Euric, ne parlassent que de meurtre et de carnage. Mais, à ce que je vois, partout où est Alcidon, il est toujours Alcidon : c'est-à-dire la même courtoisie et la même civilité. » A ce mot, elle entra dans la salle avec toute la compagnie.

Les premières cérémonies étant passées, notre courtoise hôtesse nous faisant apporter des sièges, je crois que, par civilité et non pour autre dessein, elle m'en fit donner un auprès de Daphnide, un peu reculé du reste de la compagnie, de sorte que, me voyant en lieu où je pouvais parler plus librement, et l'affection et mon devoir me convièrent d'entrer sur [a] les remerciements pour la faveur que je recevais d'elle en cette entrevue. Mais lorsque je voulus ouvrir la bouche, elle m'interrompit avec un visage sévère, et, me mettant la main sur les miennes, elle me dit : « Vous ne devez pas croire, Alcidon, que vous me soyez obligé de cette visite, car je ne la vous ai accordée que pour vous punir, sachant bien que, pour

---

[a] *En venir aux.*

peu que vous m'ayez aimée en mon enfance, vous mourrez maintenant d'amour, me voyant telle que je suis. C'est véritablement le sujet qui m'a fait prendre la peine de venir ici, je veux dire : pour vous châtier, et non pas pour vous gratifier. Car puisque vous vous êtes rendu tant indigne des faveurs que vous avez reçues de moi, j'ai voulu éprouver si les châtiments vous feraient mieux reconnaître et ce que vous me devez, et ce que vous vous devez à vous-même. Vous semble-t-il, oublieux que vous êtes, que cette beauté que vous voyez devant vous mérite, ayant été aimée par vous, et même ayant eu tant de témoignages de sa bonne volonté, vous semble-t-il, dis-je, qu'elle mérite d'être mise en oubli, et que deux ans se soient écoulés sans que vous en ayez eu mémoire ? Pensez-vous, infidèle, qu'un silence si long puisse être excusé par les incommodités et les misères du temps, et qu'il n'y ait ni rigueur, ni cruauté de guerre qui me puisse persuader que ce ne soit un défaut d'affection, et non pas d'occasion ? Je sais bien que, si je le vous permets, vous ne manquerez pas d'excuse, et qu'il ne tiendra qu'à moi que je ne croie que ce silence est un témoignage de votre affection, parce que je sais bien que c'est l'ordinaire de ceux qui aiment fort peu de dire beaucoup ; mais je vous défends de parler, non pas

que je craigne que vous me persuadiez ce que vous dites (je suis assez résolue à ne vous croire point), mais parce que je ne veux pas même que vous ayez ce contentement de dire devant moi quelque chose qui vous soit si agréable que vous seraient les excuses dont vous useriez en cette occasion. Par là vous connaîtrez que cette vue, de laquelle vous pensez m'être obligé, ressemble au sucre empoisonné, qui, avec sa douceur, ne laisse de donner la mort. » Je voulus répondre, mais je n'ouvris pas sitôt la bouche qu'en m'interrompant elle me dit : « Eh quoi ! Alcidon, vous vous souciez aussi peu de me désobliger en ma présence que vous avez fait en mon absence ? Ce n'est pas le moyen de vaincre Daphnide. » — « Que vous plaît-il donc, lui dis-je, que je fasse ? » — « Souffrez, dit-elle, et taisez-vous. C'est ainsi que, par le silence, se doit expier le péché de votre silence. » A ce mot, je me tus pour lui obéir, montrant toutefois par mon visage combien je souffrais de peine de ne pouvoir parler en ma défense. Elle, au contraire, montrant un œil plus favorable, après s'être tue quelque temps, reprit ainsi la parole :

« Cette Daphnide que vous voyez devant vous, oublieux Alcidon, c'est celle-là même à qui vous fîtes les premiers serments de fidélité, et qui, la première aussi, vous donna la foi, que vous lui

demandâtes, de vous aimer autant qu'elle vivrait. C'est celle-là de qui vous avez si souvent mouillé la main de vos larmes encore innocentes, lorsqu'elle faisait semblant de ne vous croire pas, ou qu'elle était un peu lente à vous répondre avec d'aussi grandes assurances de bonne volonté que celle que vos paroles lui donnaient. Mais elle se peut bien dire aussi, à votre confusion, qu'elle est la seule qui a su conserver sans tache la foi qu'elle vous avait donnée, puisque, encore qu'elle ait eu tant d'occasions de vous laisser, que dis-je, laisser! mais de vous haïr, elle a toutefois toujours continué de vous aimer, et de chérir en son âme les agréables assurances que vous lui aviez données. Et quoiqu'elle ait eu tant de sujet de se désabuser, jamais son cœur n'y a pu consentir, ayant résolu de plutôt quitter la vie, que les gages si chers que vous lui aviez donnés de votre amitié. Ces yeux, qui ont été si souvent idolâtrés par le jeune Alcidon, sont témoins qu'encore qu'ils en aient été privés si longuement, ils n'ont jamais vu tarir la source de leurs larmes, quand je me suis si souvent ressouvenue de notre enfance et de vos jeunes promesses, que je voyais si trompeuses, lorsqu'en tant d'années, ou plutôt de siècles, vous n'avez pas eu mémoire d'une personne à qui vous aviez promis un éternel souvenir. Oyez, Alcidon, oyez

quelle a été ma vie, depuis la mort de ce grand roi à qui vous et moi avions tant d'obligation, et vous jugerez que vous êtes le plus injuste de tous ceux qui vivent, et que votre silence vous aurait rendu indigne de l'amitié de toute sorte de personnes, si mon affection n'était encore plus grande que votre offense. »

Alors elle commença de prendre depuis le commencement de notre séparation jusques à cette entrevue, ne laissant en arrière une seule occasion où elle avait pu savoir de mes nouvelles, pour me reprocher l'oubli dont elle m'accusait. Et, au contraire, pour me témoigner la mémoire qu'elle avait eue de moi, elle me raconta presque tout ce qui m'était arrivé de plus remarquable ; et lorsqu'elle eut longuement continué et que véritablement je demeurais étonné qu'elle en sût tant de particularités : « Vous êtes ébahi, me dit-elle, que je vous raconte de cette sorte votre vie, mais si vous eussiez été tel que vous deviez être, c'eût été par vous que je l'eusse apprise, non pas par quelque autre, et, par ainsi, ce qui est maintenant témoignage du défaut de votre amitié, l'eût été de la durée de votre affection, parce que le soin que vous eussiez fait paraître de savoir de mes nouvelles et de me donner des vôtres, eût été un aussi glorieux témoin de votre amour, que votre silence a été un signe honteux de votre oubli. »

Elle continua de cette sorte en ses reproches, et à me raconter sa vie et la mienne, plus d'une heure durant, sans que jamais elle me permît d'ouvrir la bouche pour ma défense, ni pour lui répondre. Enfin, cette orgueilleuse beauté pensant avoir assez tiré de preuves de la puissance qu'elle avait sur moi, changeant tout à coup de visage et de parole : « Maintenant, me dit-elle, Alcidon, je vous permets de parler, me contentant de vous avoir ôté la parole deux heures durant en me voyant, en échange de deux ans que, volontairement, vous avez été muet pour moi en mon absence. » — « C'est bien, lui dis-je en souriant, user d'une grande bonté que de changer les années en des heures. » — « Je l'avoue, me répliqua-t-elle, mais c'est d'autant que la faute que vous avez commise est telle, qu'aussi bien ne saurait-elle être égalée par quelque grandeur de supplice que l'on vous pût donner, et qu'aussi bien je me veux montrer autant pitoyable envers vous que vous me reconnaissez maintenant puissante à vous punir si je le voulais. » — « Madame, lui dis-je alors, que je baise vos belles mains pour remerciement de tant de faveurs et de grâces que vous me faites ! Si je n'avais peur qu'on ne s'en aperçût, je me jetterais à vos pieds, pour vous témoigner combien je reçois de bon cœur l'honneur que vous me faites. Mais,

ne l'osant pas, vous recevrez la volonté que j'en ai, au lieu de cette soumission. Et pour ne point contredire le jugement que vous en avez fait, j'avoue, ma belle dame, la faute dont vous m'accusez. Mais si vous me permettiez de vous dire, non pas pour ma défense, mais pour la vérité seulement, l'occasion qui m'a rendu muet, peut-être jugeriez-vous que je serais aussitôt digne de louange que de blâme. » — « Maintenant, dit-elle, que je vous ai pardonné et donné permission de parler, vous pourrez dire tout ce qu'il vous plaira, et Dieu veuille que vous ayez de si bonnes raisons, que je puisse être persuadée que vous m'avez toujours aimée comme vous m'aviez promis. » — « Je dirai donc, continuai-je, qu'ayant reçu l'extrême déplaisir que vous pouvez bien penser que je ressentis par la mort de ce maître qui m'avait tant aimé, relevé par ses faveurs presque par-dessus l'envie de ceux de mon âge, je jugeai que j'offenserais grandement sa mémoire, et que cette offense serait avec raison estimée ingratitude, si je souffrais que quelque petite espèce de contentement s'approchât seulement de mon âme. Tant s'en fallait que je dusse ni rechercher, ni recevoir les grands plaisirs ou les grandes joies ! Si vous avez cru quelquefois que le jeune Alcidon ait aimé passionnément la belle Daphnide, vous me ferez bien

l'honneur, Madame, de croire aussi que le contentement de savoir de ses nouvelles devait être l'un des plus grands qu'il pût recevoir en ce temps-là. Mais puisque, en ce temps de deuil, nous ne permettons pas même à notre corps de s'habiller autrement que de noir, pour ne mettre rien autour de nous qui ne témoigne et ne nous représente notre tristesse, à plus forte raison ce triste et désolé Alcidon devait-il pas, pour éloigner toute réjouissance de son âme, se priver de ce contentement et de tout celui qui lui pouvait venir de vous, qui êtes tout son bien et toute sa félicité ? J'élus donc, pour satisfaire à mon devoir et à mon affliction, de m'interdire l'honneur de vos nouvelles, afin de ne voir ni n'ouïr rien qui me pût divertir de ma tristesse. Mais Amour sait, et ce misérable cœur aussi, qui vous aime ou plutôt qui vous adore, si de tous mes plus cuisants ennuis, il y en a eu un seul qui lui ait été plus sensible que celui de se voir éloigné de votre présence et de votre mémoire. Et deux choses principalement vous le doivent témoigner. La première, que si ce n'était la passion que j'ai pour vous, l'âge où je suis ne me permettrait pas de vivre comme j'ai fait, solitaire et sans amour, parmi un si grand nombre de belles dames. Et l'autre, qu'aussitôt que le temps, par ses diverses révolutions, a guéri en quelque sorte

l'extrême regret que la perte que j'avais faite m'avait donné, la continuelle pensée que j'avais de vous ne m'a jamais laissé en repos, que je n'aie eu l'honneur de vous voir, sans que le danger des chemins et sans que l'éloignement du grand Euric, qui ne cède point envers moi à la bonne volonté que Torrismond m'a fait paraître, m'en ait pu empêcher. Me voici donc, Madame, à vos pieds pour vous résigner toutes mes affections et toutes mes pensées, et pour vous supplier de les recevoir, non pas comme un présent nouveau ou une nouvelle acquisition, mais comme une chose qui est vôtre, dès qu' [a] encore enfant, mon destin, mon maître et mon cœur me donnèrent à vous. » — « Je reçois, me dit-elle avec un visage assez riant, je reçois votre excuse, comme on fait d'un mauvais payeur le paiement d'une dette, quoique la monnaie soit un peu légère, et je veux croire ce que vous me dites, à condition que jamais, à l'avenir, vos actions ne me donneront sujet d'en douter. »

Lorsque je voulus lui répondre, je fus interrompu par la maîtresse du logis, qui nous vint avertir qu'il était heure de souper. Nous remîmes donc le reste de notre discours après le repas, qui ne fut pas sitôt fini que, feignant par civilité

---

[a] *Depuis que.*

de vouloir entretenir l'une de ses sœurs, elle s'approcha de nous, et, m'ayant un peu séparé des autres, nous reprîmes les mêmes devis que nous avions laissés, mais avec tant de contentement pour moi, que j'avoue n'en avoir jamais eu auparavant un plus grand. Une partie du soir se passa de cette sorte. Enfin, l'heure du repos nous contraignant de nous séparer, nous avisâmes qu'il n'y avait pas grande apparence, pour une entrevue si courte, d'y avoir fait un si dangereux voyage, outre que nous prévoyions bien qu'il serait malaisé de nous revoir de longtemps. Et toutefois, étant contraints de partir le lendemain pour ne donner soupçon à notre hôtesse, nous fûmes longuement en peine de choisir quelque lieu qui fût commode. Enfin elle me dit, mais avec une parole assez douteuse : « Je ne voudrais pas, Alcidon, vous mettre en danger, mais, puisque vous m'en pressez si fort, je vous dirai bien que j'ai une sœur mariée à cinq ou six lieues d'ici, où notre entrevue se pourrait bien faire, si ce n'était que mon beau-frère est fort ennemi du roi Euric, et toutefois s'il n'y avait encore que cette difficulté, nous y pourrions remédier, mais vous diriez que c'est par malheur qu'il s'y fait une grande assemblée pour le mariage d'une de ses sœurs. Et voyez comme toutes choses nous sont contraires : je

ne pense pas qu'en toute cette province il y ait un seul chevalier qui ne soit ennemi du roi, votre maître. » J'avoue, mon père, que je trouvai ce dessein un peu dangereux. Mais, quand je me représentais qu'il n'y avait que ce moyen d'être auprès de cette belle dame, je ne trouvais point de péril qui ne fût moindre que celui de son éloignement. Cela fut cause que je lui répondis que jamais le danger ne serait ce qui me ferait perdre une heure de sa vue, pourvu qu'elle me le commandât ; que seulement je la suppliais de me faire guider et de donner ordre que, quand je serais dans le logis, je ne fusse vu de personne. Car je m'assurais que, sous son favorable commandement, il n'y aurait rien qui me pût nuire.

Avec cette résolution, nous nous séparâmes, et, le matin, m'ayant laissé un des siens qui lui était très fidèle, elle partit sans que j'eusse l'honneur de la voir, exprès pour ôter tout soupçon à notre hôtesse et pour avoir plus de loisir à pourvoir à ma sûreté. Quant à moi, je partis sur les trois heures du soir avec ma guide [a], après avoir fait les remerciements à mon hôtesse, auxquels sa courtoisie m'avait obligé. Je ne raconterai point ici la fortune que je courus par les

[a] *Guide* est resté féminin jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

diverses rencontres que nous fîmes, parce qu'Amour me garantit de tout mal, montrant assez par là qu'il commande aussi bien au dieu Mars qu'à tous les autres.

Le lieu où je fus conduit était bien l'un des plus solitaires de toute cette contrée, et tel qu'il fallait véritablement pour cacher les entreprises d'un amant. Le long de ce grand fleuve du Rhône, on trouve un grand nombre de belles villes qui semblent prendre plaisir de se mirer dans ses ondes, et de contraindre, en plusieurs endroits, la furie de sa course. Mais l'une des plus belles et des mieux peuplées, c'est Avignon, à cinq ou six lieues de laquelle, du côté d'orient, s'étend une vallée, qui, pour être close de trois côtés par des hautes collines et de grands rochers, fut au commencement appelée Val-Close, et enfin, par corruption du langage, duquel le vulgaire ignorant est toujours le maître, elle fut nommée Vaucluse. Du bout de cette vallée, et sous les pieds de certains grands et épouvantables rochers, sourd une fontaine merveilleuse qui donne commencement à la rivière de Sorgues, qui, fort peu loin de là, se séparant en deux bras, fait comme une petite île où est située la maison où je devais aller, et qui, pour être assise entre ces deux ruisseaux et environnée de leurs claires ondes, a pris le nom de l'Ile. Le lieu d'où cette fontaine sort est, à la

vérité, pour sa solitude, en quelque sorte vénérable, mais un peu horrible, pour les rochers qui y sont tout à l'entour, et pour ce, fort peu fréquenté des personnes. Et ce fut là où ma guide me fit mettre pied à terre et laisser tous ceux qui étaient venus avec moi, qui le firent avec un grand regret et par mon commandement. De cette source jusqu'à l'Ile, il y a un peu plus d'un quart de lieue, traite que je fis avec d'autant plus d'incommodité que je marchais à pied et de nuit, et avec des doutes et des incertitudes si grandes qu'Amour faisait bien paraître en moi que, non seulement il est aveugle, mais qu'encore il ôte la vue à tous ceux qui sont à lui. Enfin nous parvînmes, sur les huit ou neuf heures du soir, à l'entrée du jardin de cette maison, où, quoiqu'on m'eût promis que je trouverais la porte ouverte, elle était toutefois fermée, et encore demeura longtemps à s'ouvrir depuis que nous eûmes fait le signal. Jugez, sage Adamas, quelles pensées, en ce temps-là, me pouvaient passer par l'esprit, et si, quelque temps après que j'ouïs mettre la clef dans la serrure, je n'avais point d'occasion de douter que Mars ne se présentât à cette porte au lieu de Vénus. Toutefois Amour, plus fort encore que toute autre passion, me faisait résoudre à tous les pires événements qui me pouvaient menacer. Enfin, étant en cette

peine, la porte s'ouvre, et d'abord se présente à mes yeux une belle dame vêtue comme on a accoutumé de peindre la déesse Diane : les cheveux épars, le sein et les épaules découvertes, la manche retroussée par-dessus le coude, les brodequins dorés en la jambe, le carquois sous l'aisselle et l'arc d'ivoire en la main gauche. Je fus ravi la voyant si belle, et étonné la trouvant en cet habit. Mais je sus depuis qu'elle s'était ainsi déguisée en Diane, à cause de la conformité de son nom, parce qu'elle se nommait Délie, qui est l'un des noms de Diane, et pour danser ce soir avec ses sœurs et d'autres jeunes dames qui étaient venues pour honorer cette grande assemblée ([1]). D'abord qu'elle me vit : « Entrez, me dit-elle, me prenant par la main, entrez, chevalier, et venez éprouver ([a]) cette périlleuse aventure sous la conduite de Diane. » Je lui répondis : « Sous la faveur d'une telle déesse, il n'y a rien que je n'entreprenne. » — « Les entreprises quelquefois, dit-elle, semblent fort aisées au commencement, qui après se trouvent bien difficiles ; et prenez garde que celle où vous vous mettez ne soit de cette qualité. » — « Si celle-ci n'était grande, répliquai-je, je ne fusse pas venu de si loin pour m'y éprouver. » — « Je

([a]) *Essayer.*

suis bien aise, me dit-elle, de vous voir en cette résolution, et sachez qu'Amour et la fortune aident à une âme courageuse. Et pour vous montrer combien je désire de vous voir venir à bout de ce que vous entreprenez, je vous donne sauf-conduit pour tout ce qui est en cette maison enchantée, sinon pour les yeux de votre maîtresse et de cette Diane qui parle à vous. » — « J'accepte, lui dis-je, cette assurance. » Et en disant ce mot, je mis le pied sur le seuil de la porte, et, lui baisant la main : « J'accepte, lui dis-je, encore un coup, cette assurance limitée, car de penser qu'il y en ait quelqu'une qui me puisse défendre, ou des yeux de ma maîtresse, ou des vôtres, ce serait être trop ignorant de leur pouvoir. Et ce ne serait pas un moindre défaut de courage d'en demander pour ne mourir, en voyant tant de beautés, puisqu'il n'y a point de mort plus glorieuse, ni point de trépas plus désirable. » — « Or bien, dit-elle, avant que vous sortiez de cette aventure, nous verrons quelle sera votre fortune et quel votre courage. Cependant ne laissez d'entrer céans, ô vaillant chevalier, mais aux conditions de ceux qui ont accoutumé d'y entrer. » — « Et quelles sont-elles ? » lui dis-je. — « Vous les saurez, me répondit-elle, quand vous y serez. » — « Eh quoi, lui dis-je, faites-vous difficulté de les déclarer de peur de m'étonner ?

Vous vous trompez, belle Diane, car je la veux éprouver à quelque condition que ce puisse être, pourvu qu'il n'y en ait point qui contrarie à l'affection que j'ai vouée à ma maîtresse. » A ce mot, j'entrai dedans tout seul, et elle referma la porte, et celui qui m'avait conduit retourna dans les rochers de Vaucluse. Me voilà donc tout seul avec Délie dans ce jardin, et faut que j'avoue qu'elle s'était tellement avantagée par ce bizarre habit, qu'elle se pouvait dire fort belle et qu'un cœur qui n'eût point été préoccupé eût trouvé assez de sujets en elle pour bien aimer. Et parce qu'elle vit que je demeurais muet à la considérer, pensant que ce fût d'impatience de n'aller point assez promptement vers la belle Daphnide, elle me dit en souriant : « Eh quoi ! Don chevalier, avez-vous eu tant de hardiesse à l'entrée de ce lieu, pour montrer si peu de courage maintenant à parachever cette aventure ? » — « Et quel défaut, belle Diane, lui dis-je, remarquez-vous en mon courage, pour me le reprocher ? Que faut-il que je fasse et contre qui me faut-il éprouver, pour monter ma valeur ? » — « Comment, répondit-elle, en mettant une main sur le côté, n'avez-vous point devant vous un assez fier et courageux ennemi pour vous faire mettre la main aux armes ? » — « J'avoue, lui dis-je, belle déesse, que vous êtes un fier et

très dangereux ennemi, pour une personne qui aurait un cœur. Mais certes, contre moi, vos armes seront bien vaines, qui m'en suis privé pour le donner à cette Daphnide qui le possède il y a si longtemps. De sorte que s'il ne me revient autre profit de ma perte, j'aurai pour le moins celui-ci, qu'elle me garantira de l'outrage qu'à ce coup je pourrais recevoir de vos yeux. » — « Eh quoi ! me dit-elle, je n'ai donc point d'espérance de pouvoir gagner quelque chose en vous ? » — « Vous pouvez, lui répondis-je, espérer de gagner en moi tout ce qui est à moi. — « Vous voulez dire, reprit-elle, toute autre chose, sinon votre cœur. Eh bien ! Alcidon, vous n'êtes pas encore réduit à la bonne foi[a], mais avant que vous échappiez de mes mains, je vous ferai parler d'un autre langage. J'en ai vu bien d'autres, qui, au commencement, disaient comme vous, et qui toutefois, avant que le combat fût achevé, trouvaient bien un cœur pour payer leur rançon, se donnant volontairement pour vaincus. » — « Ceux-là, répondis-je, ou ne l'avaient que prêté, ou, s'ils l'avaient donné, le dérobaient pour le vous redonner. Mais cela ne peut advenir en moi, qui ne l'ai pas seulement donné, mais la volonté, l'âme et la vie aussi. Et si vous aviez du

(a) *Réduit à vous avouer prisonnier sur parole.*

courage, vous qui me reprochez d'en avoir si peu, vous ne voudriez pas éprouver votre valeur ni votre force contre une personne sans défense, comme je suis ; ou bien si, en toute façon, vous désirez d'essayer la force de mes armes, vous me devriez conduire où est mon cœur, afin qu'alors, sans supercherie, vous fissiez sur moi la preuve de ce que vous valez. Mais certes, maintenant, quel honneur sera le vôtre, de vaincre une personne déjà vaincue ? Il sera, ô belle Diane, tout tel que si vous donniez des coups de lance à celui qui serait déjà mort, qui est proprement blesser d'autres blessures. » — « Je vous entends bien, me dit-elle ; vous voudriez que je vous menasse promptement vers Daphnide ; mais ne croyez point, Alcidon, que notre inimitié soit si cruelle, que je ne l'eusse déjà fait, s'il eût été temps. Voyez-vous, dit-elle alors, cette fenêtre où il y a des balustres qui se jettent un peu en dehors ; c'est celle-là de la chambre de Daphnide. Quand il sera temps que vous y alliez, on y mettra un flambeau pour nous en avertir. Mais assurez-vous que, si vous avez de la peine ici, votre maîtresse n'en a pas moins où elle est, à se démêler de tant d'importuns qui, comme de fâcheuses mouches, lui sont continuellement à l'entour, et même de son beau-frère, qui, pensant lui faire plaisir, ne bouge d'auprès

d'elle. Mais, pour peu que soyez honnête homme, vous ne vous ennuierez point en ma compagnie, car il y en a plusieurs qui m'ont assurée que, quand je voulais, elle n'était point trop désagréable. Et je suis en humeur de traiter avec vous de telle sorte que, ce que vous ne voudrez pas faire de bonne volonté, je le vous ferai faire de force. Je veux dire qu'en dépit que vous en ayez, je vous veux empêcher de vous ennuyer. » — « Il faut confesser encore un coup, lui dis-je, qu'il est impossible d'avoir un cœur et ne vous point aimer. Car, belle Délie, il y a en vous tant de perfection que, de quelque côté qu'on vous regarde, on y rencontre de très grands sujets d'amour. » — « Vous pensez toujours, me dit-elle, échapper de mes mains avec cette excuse ; mais, avant que nous nous séparions, je vous en ferai bien trouver un. Et si cela advient, que direz-vous, Alcidon ? » — « Je dirai, répliquai-je, que vous faites des miracles, ce qui ne doit point être trouvé étrange, puisque, votre beauté égalant la puissance des plus grands dieux, il vous doit être aussi bien permis d'en faire qu'à eux. Mais me permettez-vous de parler librement ? » — « Je vous en supplie, me dit-elle, car vous voyez bien comme je fais. » — « Je dirai donc, continuai-je, belle Diane, qu'il est vrai que la lune est le plus beau flambeau qui reluise maintenant au

ciel (et de fortune alors la lune éclairait), et s'il n'y avait point de soleil, ne faudrait-il pas dire que ce serait le plus bel astre de tous ? » — « Je l'avoue, répondit Délie, mais que voulez-vous entendre par là ? » — « Je veux dire, reprisje, que de même la belle Diane, à qui je parle, serait la plus belle du monde, si elle n'avait point de sœur, et qu'il n'y a que cela qui l'empêche d'emporter ce titre par-dessus toutes les plus belles dames. » — « Si j'avais, dit-elle, une créance aussi facile à vous ajouter foi, que j'ai d'ambition d'être cette belle de qui vous parlez, je vous promets, dit-elle, chevalier, par cet arc et par ces flèches, que si je ne pouvais la tuer de ma main, pour le moins je l'empoisonnerais, cette sœur qui m'empêche ce prix de beauté. Mais j'ai grand peur que, si je m'en étais privée, il ne m'advint puis après comme à la lune quand elle ne peut plus voir son frère, qui devient obscure et laide. Je veux dire qu'aussi ma sœur n'étant plus auprès de moi, je perdrais toute la beauté que j'ai pour vos yeux, qu'à ce que je vois ne me trouvent belle que d'autant que je suis accompagnée de cette sœur. »

Je voulais lui répondre, mais le flambeau tant désiré parut enfin à la fenêtre, et mon affection, qui m'y faisait ordinairement tenir les yeux, ne me permit pas de perdre le temps à lui répondre,

pour ne m'éloigner davantage le contentement d'être auprès de ma belle maîtresse. Montrant donc le signal à Délie, je la suppliai de parachever le bien qu'elle avait commencé de me faire. « Je le veux, me dit-elle, en me prenant par la main ; aussi savez-vous bien que c'est l'ordinaire de la lune, de qui je porte le nom, d'éclairer la nuit et servir de guide à ceux qui sont égarés. » — « Quoi qui m'en puisse advenir, lui dis-je, je vous suis obligé de la vie, encore que je craigne fort que cette obligation ne me soit bien cher vendue, puisque vous m'allez remettre entre les mains de celle de qui la beauté fait mourir tous ceux qui la voient, outre qu'étant si accoutumée de voir languir et mourir, il y a grande apparence qu'elle n'aura pas beaucoup de compassion de ma peine. » — « Ceux, dit-elle, que je prends en ma protection ne sont jamais si mal traités, et soyez certain que, si cela eût dû être, ce n'eût pas été moi qui vous eusse ouvert la porte, car je ne conduirai jamais personne au supplice. Et quant à ce que vous dites de sa beauté, qui fait mourir ceux qui la voient, n'ayez peur, chevalier, de cette fortune. Vos armes sont bonnes et bien éprouvées, car ceux qui doivent perdre la vie pour voir quelque chose de beau, meurent tous quand ils me voient, si bien que vous, n'étant point mort lorsque vous m'avez vue, ne craignez

plus de le faire pour quelque autre beauté que ce soit. »

Nous allions parlant de cette sorte, et d'une voix assez basse, lorsque nous arrivâmes au corps de logis où était la bienheureuse demeure de ma maîtresse, et, trouvant une petite porte ouverte, nous montâmes par un escalier fort étroit jusqu'à la porte de la chambre, avec le moindre bruit qu'il nous fut possible. Et lors Délie, me faisant arrêter, entra seule dedans pour voir qui y était. Mais elle trouva qu'il n'y avait que la belle Daphnide, qui, feignant d'avoir mal à la tête, s'était mise sur un lit pour se démêler [a] de tant de gens, et, pour mieux feindre, n'avait rien laissé d'allumé dans la chambre qu'une petite bougie, faisant semblant de ne pouvoir souffrir la clarté. Elle retourne incontinent me quérir, et, me prenant par la main, me mène dans la ruelle du lit de sa sœur, en lui disant ; « Voyez, Daphnide, ce que Diane a pris en sa dernière chasse. » — « J'avoue, dis-je en souriant, que je serais vôtre, si un cœur pouvait être à deux. Mais étant déjà à ma belle maîtresse, c'est à elle à qui je me viens rendre, avec protestation de ne vouloir jamais sortir d'une si belle prison. » — « C'est en quoi, dit Délie, vous montrez avoir

(a) *Débarrasser.*

peu de jugement, aimant mieux vous rendre à une nymphe, comme est cette Daphnide, qu'à une déesse, telle que je suis, et même à une Diane, qui est la maîtresse de toutes les nymphes. » — « Jupiter, Apollon et presque tous les autres dieux, lui dis-je, ont ordinairement méprisé l'amour des déesses pour suivre celle des nymphes, et si jamais (a) il n'y en eut une si belle que celle-ci, entre les mains de laquelle je remets ma vie et mon âme. » Et à ce mot, me jetant à genoux, je lui pris la main, que je baisai plusieurs fois, sans qu'elle fît semblant de me répondre, tant elle était hors de soi. De quoi s'apercevant Délie : « Est-ce à bon escient, dit-elle, ma sœur, que vous voulez être adorée de ce chevalier, le laissant ainsi à genoux devant vous sans lui rien dire ? » Elle alors, comme revenant d'un profond sommeil, me relevant, me salua et puis répondit à sa sœur : « Il faut, Délie, que ce chevalier me pardonne cette faute, et qu'il ne la prenne pas comme procédant d'incivilité, mais de la crainte dont je suis saisie, pour le danger où je le vois à mon occasion. » — « Je m'étonne, dit Délie, de vous voir si poltronne, étant ma sœur, moi, dis-je, qui suis si hardie que d'aller prendre le plus vaillant chevalier de l'armée du grand Euric.

(a) *Et pourtant jamais.*

Mais quand cela ne serait pas, comment pouvez-vous avoir faute de [a] courage, ayant le cœur du vaillant Alcidon, ainsi qu'il dit ? » — « Ah ! généreuse Délie, lui répondis-je en soupirant, c'est véritablement un mauvais signe pour moi de voir ma maîtresse si peureuse, car cela montre qu'elle n'a pas reçu ce cœur dont vous parlez. Autrement, elle aurait plus de pitié du mal qu'elle me fait, que de crainte du péril où je suis. » — « Si je pouvais, Alcidon, répondit ma belle maîtresse, remédier quand je voudrais aussi bien à l'un comme à l'autre [b], vous auriez quelque raison de faire ce jugement ; mais souvenez-vous que si je n'aimais point ce chevalier, qui se plaint de moi, ni je ne serais maintenant en la crainte où je me trouve, ni lui au péril où je le vois. » — Je lui répondis : « Si ces paroles sont véritables, garantissez-moi, Madame, du mal qui ne peut venir de vous, et ne doutez point que, quand tous les hommes ensemble me voudraient faire mal, j'en pusse recevoir, étant favorisé de l'honneur de vos bonnes grâces. » Délie alors, en souriant : « Je vois bien, dit-elle, que pour peu que vous demeuriez ensemble, la peine de l'un se changera en contentement, et la crainte de l'autre en assurance. Et toutefois, pour empêcher

(a) *Manquer de.*
(b) *Qu'à l'autre.*

que la fortune ne vous interrompe vos desseins, parlez le plus bas que vous pourrez, et je vais m'asseoir sur ce coffre auprès de la bougie, faisant semblant de lire, pour l'éteindre si quelqu'un vient, ou pour l'entretenir, et lui dire de vos nouvelles sans qu'il vous en vienne demander. Mais, chevalier, dit-elle, s'adressant à moi, souvenez-vous que, quand je vous ai ouvert la porte et que je vous ai permis de vous essayer en cette aventure, ç'a été avec promesse que vous m'avez faite d'observer les conditions qui vous seraient proposées quand vous seriez entré. Si vous êtes, comme je vous tiens, digne du nom de chevalier errant, il faut que vous mainteniez votre parole. » — « Vous m'avez, lui dis-je, si bien tenu ce que vous m'avez promis, que je serais bien lâche et recru ([a]) chevalier, si je n'en faisais de même. » — « Vous êtes donc obligé, me dit-elle, suivant es conditions qui sont établies en ce lieu, de n'entreprendre, pour occasion que ce soit, ni pour quelque commodité qui se présente ou qui vous soit donnée, chose quelconque contre l'honneur des dames qui sont ici. Au contraire, vous devez être content des faveurs qu'elles voudront vous faire, sans que vous en puissiez rechercher ni demander de plus grandes. » —

([a]) *Lâche.*

« Plutôt, lui répondis-je, mon épée me soit mise dans le cœur, que je reçoive jamais une pensée contraire à cette ordonnance. Tout chevalier d'honneur y est obligé par le nom seulement qu'il porte [a], et je connais bien maintenant que c'est ici l'aventure de la parfaite amour, puisque ce respect est l'une des principales ordonnances d'Amour. » — « J'ai bien toujours pensé, répondit Délie, que vous ne contreviendriez jamais à cette coutume, connaissant assez la discrétion et l'honnêteté d'Alcidon. Mais je me réjouis grandement que vous l'approuviez, comme vous faites paraître, puisqu'elle n'est établie que pour vous. » — « Comment, dis-je, cette coutume n'est établie que pour moi ? Et faut-il en faire pour retenir ma seule indiscrétion ? A-t-on eu opinion que je sois plus outrecuidé que tous les autres chevaliers errants ? » — « Ce n'est pas cela, me dit-elle ; mais n'est-il pas raisonnable que cette contrainte soit établie pour vous seul, en cette aventure que vous nommez de la parfaite amour, puisqu'il n'est permis qu'à vous seul de l'éprouver ? Mais d'autant que, pour en venir à bout, vous devez avoir à faire avec un plus rude champion que je ne suis pas, afin que vous ne puissiez vous plaindre de supercherie, je vous laisse

(a) *Rien que par le nom qu'il porte.*

seul avec cet ennemi qui est auprès de vous. »

A ce mot, sans attendre ma réponse, elle se recula et s'alla asseoir avec un livre en la main, comme elle nous avait dit, nous laissant seuls, ma belle maîtresse et moi. De quoi me sentant transporté de contentement, après m'être assis sur le lit auprès d'elle, je lui pris la main, et, la baisant plusieurs fois, je lui dis : « Est-il bien possible, Madame, que quelque fois et mon sang et ma vie me puissent acquitter envers vous de cette extrême obligation ? » — « Ne pensez pas, me dit-elle, qu'elle soit petite, et si vous saviez toutes les peines que j'ai eues pour vous rendre ce témoignage de ma bonne volonté, vous l'estimeriez sans doute plus que vous ne faites. Car, encore que ma sœur se montre maintenant si hardie, croyez-moi, Alcidon, qu'elle n'a pas toujours été ainsi, et qu'il n'a pas fallu de faibles persuasions pour l'y faire consentir. Et puis, quel artifice a-t-il fallu pour tromper non seulement mon beau-frère, mais tous ses parents et tous ses amis, ou pour mieux dire toute une province entière, puisque le malheur a voulu que cette assemblée se soit ainsi rencontrée pour nous incommoder ? Mais tout cela encore est fort peu, au prix de ce que je vous vais dire. Considérez, Alcidon, quelle résolution a été la mienne, de mettre mon honneur et votre vie en

un si grand hasard. Car vous permettre de me venir trouver en ce lieu et à ces heures, n'est-ce pas mettre et l'un et l'autre en compromis ? » — « Madame, lui dis-je en lui rebaisant la main, pour répondre en quelque sorte à l'extrême affection que j'ai pour vous, Amour et vous seriez bien injustes, si vous ne me donniez que des preuves ordinaires de votre bonne volonté. J'avoue bien que celle-ci est par-dessus mon mérite, mais confessez aussi qu'encore n'égale-t-elle point mon affection, puisque ce n'est seulement que se fier (a) entre les mains de la fortune. Et mon affection est telle que la mort même, tout assurée, ne me saurait divertir de votre service. » — « Alcidon, me répondit-elle, Dieu veuille que, si la bonne volonté que vous avez pour moi est telle que vous dites, elle puisse continuer autant que ma vie. Mais je crains fort que ce ne soit l'amour d'un jeune cœur, ou, pour mieux dire, que ce ne soit ou la sœur ou le frère de celle que j'ai déjà vue en vous. » — « Madame, lui dis-je, les doutes entrent ordinairement dans les âmes de ceux qui ne sont pas bien affermis en la créance (b) qu'ils ont, et ceux que je vois maintenant en vous me témoignent ce que je crains le plus, qui est une faible amitié de votre côté,

(a) *Se remettre.*
(b) *Foi.*

car l'un des premiers effets d'une vraie amour, c'est d'ôter à l'amant toute sorte de méfiance de la personne aimée ; aussi est-il impossible de pouvoir aimer celui duquel on se défie. » — « C'est en quoi, me répliqua-t-elle, vous devez connaître la grandeur de mon amitié, puisque, ayant tant de justes occasions de douter de vous, toutefois elle est encore plus forte que tous ces empêchements, et me contraint de vous rendre de tels témoignages de ma bonne volonté. » — « S'il vous plaît, lui dis-je, Madame, que je le prenne de ce biais, j'avoue que ce sera à mon avantage. Et toutefois, ne pouvant laisser la perfection de l'amour, qui est en moi, sans défense, permettez-moi de vous dire qu'à tort vous m'accusez de jeunesse, puisque j'ai déjà deux fois dix ans. » — « Ah ! me dit-elle, Alcidon, avant qu'il y ait tant soit peu d'assurance, il en faut avoir deux fois douze. » Je me mis à rire et lui répondis : « Cela, Madame, est bon pour ceux qui n'aiment que des beautés ordinaires, mais pour moi et pour vous, le temps n'y sert de rien, parce que vos liens et vos nœuds sont trop forts et trop serrés, pour pouvoir se défaire en quatre ans. » — « Et quoi donc, me dit-elle, après quatre ans pensez-vous vous en pouvoir défaire ? » — « Pardonnez-moi, Madame, lui répondis-je en souriant, mais je veux dire que ces quatre ans

étant passés, j'aurai les deux fois douze ans, âge où vous dites qu'il se faut assurer et perdre toute méfiance. »

Elle me voulait répondre, lorsque Délie se mit à tousser pour nous avertir qu'elle oyait venir quelqu'un, et, incontinent après, son beau-frère entra, auquel faisant signe du doigt, elle le fit arrêter à la porte où elle l'alla trouver au petit pas (a), et, feignant de ne vouloir point éveiller sa sœur, elle marchait comme si elle eût mis les pieds nus sur des épines. Son beau-frère lui demanda des nouvelles de Daphnide et comme elle se portait. « Elle a plaint (b), lui dit-elle, longuement et elle ne fait que de s'endormir. » — « Et quoi, lui répondit-il, ne viendrez-vous point danser ? Les habits que vous avez mis seront-ils inutiles ? » — « Je ne sais, mon frère, lui dit-elle. Peut-être que la grande douleur de ma sœur passera, si elle peut un peu dormir. Si cela est, j'irai finir notre dessein avec les autres ; mais si son mal continue, il faudra que nous remettions la partie à une autre fois, et si vous venez d'ici à une demi-heure, nous en serons assurés. »

Son beau-frère s'en retourna avec cette résolution, et elle s'en vint nous redire tous leurs

(a) *Lentement, sans hâter le pas.*
(b) *S'est plainte.*

discours. Et lorsque je lui dis qu'elle le devait remettre au lendemain, elle me répondit : « Je vois bien, Alcidon, que vous avez pris, par la fréquentation, le naturel des princes, qui ne pensent jamais qu'à ce qui les touche et n'ont point de souci des intérêts d'autrui. Vous ne vous souciez guère de ce qui nous peut advenir lorsque vous n'y serez plus, pourvu que tant que vous y demeurerez, vous y soyez sans incommodité. » — « Vous avez tort, lui dit la belle Daphnide, d'expliquer si mal ce que ce chevalier a dit, car je m'assure qu'il a plus de soin de nous que vous ne dites. Mais s'il nous aime, comme je le crois, il ne faut pas trouver étrange qu'il se plaise de demeurer auprès de nous, sans compagnie, le plus longtemps qu'il pourra. Et toutefois il me semble fort à propos, quand notre beau-frère reviendra, que vous lui disiez que je me porte mieux, et que, s'ils veulent venir danser céans, j'en serai bien aise, pourvu qu'il y ait le moins de gens qu'il se pourra et le moins d'instruments, et qu'après avoir dansé le bal que vous et vos compagnes avez appris, on s'en aille en quelque autre lieu, car nous ferons mettre Alcidon dans ce petit cabinet qui est dans cette ruelle. Et moi, je ne tiendrai que les rideaux de devant ouverts, et demeurerai sur le lit, afin de leur montrer qu'il n'y a personne céans. »

Ce conseil fut trouvé bon, et, pour me montrer le lieu, elle prit une petite clef, et, sans se bouger de dessus le lit, elle ouvrit la porte, et, faisant apporter la chandelle, me montra le petit cabinet, où il n'y avait place que pour deux petites chaises et une table. Le lieu était tout lambrissé et doré et si proprement accommodé, qu'il montrait bien que c'était la petite retraite où la maîtresse du logis venait seule entretenir ses pensées, et qui en avait remis la clef à Daphnide pour s'y retirer, quand elle se fâchait d'être parmi tant de personnes. « En ce lieu donc, me dit-elle, vous pourrez demeurer en assurance, et même, si vous laissez la porte un peu entr'ouverte, vous pourrez voir quand ma sœur et ses compagnes danseront, et encore que vous soyez accoûtumé à voir la somptuosité et les magnificences de ce grand Euric, si est-ce que je m'assure que ce bal ne vous sera point désagréable, pour la diversité des habits et pour la nouveauté des inventions. » Je lui répondis que toutes choses me seraient toujours très agréables, pourvu qu'elles lui plussent et que je demeurasse auprès d'elle.

Cependant que nous parlions ainsi, le beau-frère revint, et si doucement, de peur qu'il avait de réveiller Daphnide, qu'il ne s'en fallut guère qu'il ne nous surprît. Délie donc, qui l'entr'ouït la première, nous faisant signe, s'y en alla et

emporta la bougie, expressément pour empêcher que je fusse vu. Et d'abord, relevant un peu la voix : « Vous avais-je pas bien dit, mon frère, lui dit-elle, que si nous avions un peu de patience, ma sœur nous verrait danser : la voilà qui est éveillée, et avec un si bon courage qu'elle nous peut voir. N'est-il pas vrai, ma sœur ? » continua-t-elle, adressant sa parole à ma belle maîtresse. — « Il est vrai, ma sœur, répondit-elle. Mais, mon frère, je vous supplie qu'il y ait le moins de gens qu'il se pourra et le moins d'instruments, car j'ai peur que le bruit ne fasse renouveler mon mal de tête. »

Le frère, infiniment aise de ces nouvelles, retourna incontinent pour les dire à cette bonne compagnie, et pour donner ordre à tout ce qui était nécessaire. Cependant j'eus loisir de me mettre dans le petit cabinet, et elle d'accommoder de sorte et les rideaux de son lit et la tapisserie, qu'il était impossible de me voir, encore que la porte fût assez entr'ouverte pour me laisser voir presque tout ce qui se ferait dans la chambre.

A peine avions-nous bien accommodé toutes choses, quand une grande partie des chevaliers assemblés vint dans la chambre avec un grand nombre de belles dames, et entre autres Stiliane et Carlis, qui ont accompagné ici ma belle maîtresse.

Après quelques paroles de civilité (car il faut avouer que les chevaliers de la province des Romains et du Venaissin sont des plus courtois de toute la Gaule), chacun se mit à discourir de ce que bon lui semblait. Mais enfin tous leurs discours vinrent à parler du roi Euric et de la guerre qu'il faisait, de laquelle ressentant tous grandement l'incommodité, il n'y en avait un seul qui ne s'en plaignît, et qui, porté de passion, ne médît de ce grand roi. Le moindre mal qu'ils en disaient, c'était de l'appeler barbare et cruel, la ruine des Gaules et de toute l'Europe, et, après, ils entraient sur les souhaits [a]. L'un le désirait être son prisonnier, l'autre de le voir mort, l'autre d'avoir rompu toute son armée, et les plus avantageux souhaits pour lui étaient qu'il n'eût jamais été. J'écoutais tous ces discours, et jugez quel traitement j'en devais espérer si j'eusse été trouvé.

Je crois qu'ils n'eussent pas de longtemps cessé de parler de ce grand roi, selon leur passion, n'eût été qu'on ouït quelque instrument, qui fit connaître que Délie et ses compagnes étaient prêtes à danser. Chacun se mit en la place plus commode pour bien voir, et peu après ces belles dames entrèrent, mais si bien vêtues, et d'une cadence si nouvelle, et le tout avec une si gentille

---

(a) *En venaient aux souhaits.*

invention, qu'il faut avouer qu'il n'y avait rien de plus beau. Je ne saurais redire maintenant ce que c'était ; aussi ne sert-il de rien pour ce qui nous touche. Seulement je dirai qu'entre les autres représentations, il y avait des filles, vêtues les unes en déesses et les autres en nymphes, qui représentaient toutes les choses qui se forment en l'air. Je me ressouviens des vers de celle qui représentait la foudre ; ils étaient tels :

STANCES

I

Mortels, je ne suis pas ce foudre épouvantable,
Dont s'arme Jupiter et se rend redoutable,
Lorsque tout en colère il tonne dans les cieux ;
Mais ce foudre d'Amour, plein d'éclairs et de flammes,
Qui ne suis élancé que par le clin des yeux,
Dont Amour va brûlant les généreuses âmes.

II

Je ne fais mes efforts sur un rocher sauvage,
Ni dessus un écueil, l'horreur de quelque plage,
Ni sur un corps humain, acte plein de rigueur ;
La butte de mes coups n'est chose si petite ;
Sans point toucher le corps, je sais blesser le cœur,
Et, parmi tous les cœurs, celui qui le mérite.

III

Et voyez, ô mortels ! de combien je devance
Du foudre accoutumé l'ordinaire puissance :
Il ne s'ose approcher des superbes lauriers,
Et moi, tout au rebours, je ne frappe personne
Qui n'ait dessus le front, par ses effets guerriers,
Des lauriers mérité la superbe couronne.

Mais, ô sage Adamas, ce que je vous raconte est hors de propos, et suffit seulement que je vous die qu'encore que ce qui était représenté fût véritablement très beau et très bien dansé, toutefois le temps me durait fort qu'il ne fût fini, parce qu'il me semblait que c'était autant me dérober de temps que je pouvais bien mieux employer. Quand il plut à Dieu, ce bal s'acheva, et quand il fut achevé, il commanda à toute l'assemblée de se retirer. Délie demeura seule dans la chambre avec sa sœur, et lors le prisonnier d'amour sortit de sa prison, et non point sans dire des injures à Délie, de ce que leur représentation avait été si longue.

« Voyez, dit-elle, comme vous êtes de mauvaise compagnie ! De tant de chevaliers qu'il y avait ici, je m'assure que vous étiez le seul qui s'y fâchât. Mais, ma sœur, puisqu'il est si difficile, je vous conseille de le chasser de céans ; car comment pouvez-vous espérer de le contenter vous seule, puisque toutes ensemble, nous ne l'avons pu faire ? »

— « Ma sœur, dit Daphnide froidement, toutes les choses qui sont au monde ne nous sauraient contenter, si ce contentement ne vient pas de nous-mêmes, comme toutes les drogues de tous les mires de l'univers ne sauraient guérir un corps, si le corps, par sa propre vertu, n'en

retire sa guérison. C'est pourquoi il faut qu'Alcidon, s'il veut être content, se veuille contenter soi-même, et non pas espérer que le grand nombre de personnes le puisse faire. »

— « Madame, lui répondis-je, si j'avais en ma puissance la volonté, comme les autres hommes, je pourrais vouloir ce que vous dites. Mais puisque je l'ai remise entre vos mains, c'est de vous de qui mon contentement dépend, et, selon ce que vous dites, pour faire que je sois content, il faut que vous veuillez que je le sois. »

— « Ma sœur, dit Délie en souriant, ne plaignez plus le temps que vous avez tenu ce chevalier en cage au chevet de votre lit, car il me semble qu'il a fort bien appris à parler. »

— « Délie, répliqua Daphnide en se mettant une main sur le visage pour cacher sa rougeur, vous êtes si peu sage que je ne sais, si vous continuez, quelle vous deviendrez. »

Après quelques autres discours, elles furent d'avis de me mettre dans le petit cabinet, jusqu'à ce qu'elles fussent déshabillées et que leurs filles de chambre s'en fussent allées. Mais quand elles m'ouvrirent la porte, je trouvai que Délie s'était mise au lit avec sa sœur, et parce qu'elle prit bien garde que je n'en étais pas trop satisfait :

— « Eh quoi ! chevalier, me dit-elle, il semble que vous me fassiez la mine ? Pourquoi me regar-

dez-vous de si mauvais œil, puisque c'est vous qui êtes cause que je suis ici ? »

— « Je vois bien, lui répondis-je, que j'en suis cause ; aussi n'en puis-je être marri, puisque ma belle maîtresse le veut ainsi. Il est vrai que j'eusse été bien aise de pouvoir parler à elle sans témoins. »

— « Vous avez donc envie, me dit-elle, de tenir secret ce que vous lui direz, et ne savez-vous pas que, pour faire un bon contrat, il y faut toujours des témoins ?

— « Amour, lui répliquai-je, nous servirait de témoin. »

— « Amour, dit-elle, ne peut pas être témoin, car il faut qu'il soit juge, et peut-être encore ne pourra-t-il pas être juge, car il est dangereux qu'il ne soit lui-même complice de votre tromperie. »

— « Si Amour ne peut pas être témoin, reprisje lors, en ce qui est de l'amour, encore moins Diane, qui s'en est toujours déclarée ennemie. »

— « Si je n'en puis être témoin, dit-elle, j'en serai le dénonciateur, pour en faire la punition. »

— « Jugez, répondis-je, si vous êtes en ce dessein, si je n'ai pas occasion de vous désirer hors de là. »

Daphnide, qui n'avait point encore parlé, nous interrompant et s'adressant à moi :

— « C'est moi, dit-elle, Alcidon, qui lui ai ordonné de se mettre où elle est, et le dessein qui me l'a fait faire est tant à votre avantage que, quand vous le saurez, vous en serez peut-être glorieux. Car ce n'est pas pour témoigner contre vous, ni pour vous accuser, comme elle dit. Je suis trop assurée de la discrétion d'Alcidon et de la puissance qu'il m'a donnée sur lui. Mais ayant plus de doute de moi que de vous, j'ai voulu qu'elle fût ici pour m'empêcher, par sa présence, de faire plus que je n'ai résolu. »

— « Si, de fortune, la bonne volonté que je vous porte me voulait faire outrepasser ce que je dois, contre le dessein que j'en ai fait, j'avoue, Madame, lui dis-je froidement, que cette crainte que vous avez est bien glorieuse pour moi, mais le remède que vous y apportez est bien cruel et importun. »

— « Il faut, me répondit-elle, Alcidon, que vous m'aimiez comme je vous aime, et que, comme je fais gloire d'aimer un chevalier sans reproche, de même vous pensiez que celle qui mérite d'être aimée de vous doive être non seulement sans blâme, mais sans le soupçon même du blâme. »

Nos discours furent longs sur ce sujet, et si agréables, que je ne me donnai garde que le jour parût à travers des vitres et des vanteaux.

Nous commençâmes alors à consulter si je devais partir ou demeurer. La belle Daphnide, qui était toujours en peine de me voir en ce danger, au commencement était d'opinion, avec Délie, que je m'en allasse avant qu'il fût plus grand jour. Mais quand je l'eus vue peu rassurée et que je lui eus remontré que de longtemps peut-être ne pourrais-je pas retrouver la commodité de la revoir, elle consentit à mon séjour, quoique Délie y contrariât. Mais enfin l'amour l'emporta par-dessus ses raisons, et fut résolu que je demeurerais encore tout ce jour en ce lieu bienheureux et que, la nuit étant venue, je pourrais partir avec plus de sûreté. Et afin que je ne demeurasse point tout seul en ma petite prison, la belle Daphnide résolut de tenir le lit tout le jour, feignant de se ressentir du mal du jour passé, car le cabinet était si près du chevet de son lit, que nous pouvions parler ensemble sans être ouïs du reste de la chambre. Cette résolution étant prise, Délie se chargea d'avertir de notre dessein celui qui m'avait conduit, afin qu'il donnât ordre à tout ce qui était nécessaire, tant pour empêcher que ces chevaliers, qui étaient venus avec moi, ne fussent aperçus, que pour les faire trouver au lieu et à l'heure que nous avions prise.

Plusieurs fois, oyant discourir nos druides de

l'état et de la vie du grand Tautatès et des âmes immortelles des hommes, qui, après cette vie, pour récompense de leurs vertus, s'en vont dans le ciel auprès de lui, où elles doivent demeurer à jamais, je me suis grandement étonné, et presque ne pouvais comprendre, que ce ne fût une vie bien désagréable et ennuyeuse que la leur, puis, à ce qu'ils disent, qu'ils n'y boivent, n'y mangent, n'y dorment, n'y font aucune autre chose que perpétuellement penser et contempler, me semblant que le temps leur devait être bien long, le passant tout en imagination. Mais j'avoue que, depuis ce temps, j'ai connu le contraire, lorsque je considérais combien promptement et agréablement pour moi se passaient les heures près de cette belle. Car je ne fus de ma vie plus étonné que quand je vis éclairer (a) le jour, ne me semblant pas que la nuit eût duré une heure, tant elle avait passé, ou plutôt s'en était envolée, promptement.

Chacun étant déjà levé dans le logis, Délie fut contrainte d'en faire de même, et il fallut que je me renfermasse dans ma prison. Car elle ne voulut jamais permettre que je la visse habiller, parce qu'il fallait qu'elle fût servie de ses filles. Je lui offris bien, et l'en suppliai, de me permettre que

(a) *Briller.*

je fisse ce matin l'office de ses demoiselles, mais ce fut en vain, quoique sa sœur, en souriant, lui dit que j'étais si accoutumé de donner la chemise au grand Euric, qu'il ne fallait point douter que je ne lui susse bien donner à elle aussi.

— « Vous savez bien, lui répondit-elle, que la chemise des femmes est cousue jusqu'en bas, ce que ne sont point celles des hommes, et je craindrais qu'en me la mettant, il ne la décousît ou la déchirât, et par ainsi il vaut mieux que ce soient mes filles. »

— « Criez, dit Daphnide, s'il vous fait mal. »

— « Il n'est plus temps, répondit Délie, de crier quand le mal est fait ; il faut que ce soit auparavant, afin qu'il ne se fasse. Et pour conclusion, dit-elle en souriant, encore que cet oiseau soit bien privé, il faut qu'il demeure en cage. »

— « Vous voyez, Alcidon, dit Daphnide, comme mes persuasions ont peu de force. »

— « Madame, lui répondis-je, je ne parle point pour ma liberté, puisque je vois que vos paroles sont inutiles, mais je prie Amour que quelque fois il me venge d'elle. »

— « Amour, dit-elle, n'a rien à faire avec Diane. »

— « Et toutefois, lui dis-je, pour baiser un Endymion, cette Diane quitta bien le ciel. Et

peut-être encore ne fut-elle pas si dédaigneuse que, pour une toison, elle ne favorisât le dieu Pan, encore qu'il eût des pieds de bouc et des cornes en la tête. »

— « La Diane, dit-elle, dont vous parlez, répondra quand elle voudra à cette calomnie, mais je vous dirai bien que, si je ne change fort d'humeur, je ne voudrai jamais que celui que je baiserai s'endorme. Et quant aux cornes de Pan, il est certain que s'il advient que j'aime quelqu'un, j'aimerai toujours mieux qu'il les porte que moi. »

— « Et toutefois, lui dis-je, la lune, de qui vous avez le nom, les porte bien. »

— « C'est parce, me répondit-elle, qu'elle n'est point mariée, et ce qu'elle en fait, ce n'est que pour avertir les amants, auxquels elle éclaire la nuit en leurs larcins, que les cornes qu'ils vont faire à autrui leur seront quelquefois rendues par d'autres. Mais, continua-t-elle, tous ces discours sont bons ; vous avez beau prolonger, si faut-il entrer en ce cabinet. »

Et à ce mot, passant le bras par-dessus sa sœur, elle me poussa dedans et ferma la porte sur moi, et puis, appelant ses filles, qui étaient en une garde-robe voisine, elle s'habilla sans faire bruit, feignant que Daphnide se trouvait mal, et puis, laissant les fenêtres fermées, s'en

alla donner ordre à ce que nous avions résolu. Cependant, encore qu'il y eût quelques personnes dans la chambre, nous ne laissâmes de parler ensemble, sans toutefois ouvrir la porte. Et quoique ce fût d'une parole assez basse, si est-ce qu'une fille, passant assez près du lit, entr'ouït, non pas les paroles, mais trop bien le sifflement qu'en parlant bas on fait pour prononcer quelques lettres, et de fortune cela fut en même temps que Délie, soigneuse de nous, s'en revint en la chambre, qui fut cause que cette fille, s'adressant à elle, lui dit qu'elle pensait que sa sœur fût plus malade qu'elle ne disait.

— « Et pourquoi ? » dit Délie.

— « Parce, répondit la fille, qu'elle rêve, car je l'ai ouïe parler toute seule. »

— « Et qu'a-t-elle dit ? » répliqua Délie.

— « Je n'ai pas ouï, ajouta la fille, les paroles bien distinctes, mais assurez-vous qu'elle parle. »

— « Vous êtes bien plaisante, reprit Délie. Ne savez-vous pas que c'est sa coûtume, aussitôt, le matin, qu'elle est éveillée, de faire ses prières et recommandations aux dieux ? Taisez-vous et n'en parlez point. »

Cette fille crut Délie, qui, peu après, s'approcha de nous et nous fit ce conte, nous avertissant de parler un peu plus bas.

— « Je le ferai, lui répondis-je ; mais, belle

Délie, ne vaudrait-il pas mieux faire sortir chacun dehors, afin que cette porte me pût être ouverte ? »

— « Ah ! ah !, dit-elle en se moquant de moi, je suis, à cette heure, belle Délie, et tantôt j'étais une Diane cornue et qui aimais Pan le vilain pour une toison. Je vois bien que vous avez une âme double et qui reçoit fort bien les enseignements qu'on lui donne. Il faut que vous demeuriez encore où vous êtes jusqu'à ce que vous ayez bien appris à parler de Diane, car autrement elle serait en colère et pourrait vous châtier, et nous aussi. »

A ce mot, elle s'en alla faire sortir toutes ses filles et commanda à l'une de faire apporter quelque consommé pour donner à sa sœur, mais, parce qu'elle n'avait guère soupé, elle en apportât plus que de coutume. La fille revint incontinent avec ce qu'elle lui avait commandé, et elle, refermant la porte et entr'ouvrant un peu une fenêtre, s'en vint l'apporter à sa sœur. Et se jouant, comme de coutume :

— « Je veux, dit-elle, que ce chevalier sorte, pour connaître de quelle façon je me sais venger des injures qu'il m'a faites. » Et lors, ouvrant la porte :

— « Venez donc, chevalier, continua-t-elle, et voyez : de peur que j'ai que vous ne mouriez

avant que j'aie eu le loisir de vous faire souffrir les supplices auxquels je vous ai destiné, je vous apporte ici de quoi vous nourrir un peu, car je serais trop marrie que votre trépas devançât mon entière vengeance. »

Elle proférait ces paroles avec tant de grâce, qu'il était impossible de s'empêcher d'en rire. Et après que sa sœur eut un peu repris d'haleine :

— « Mais, dit-elle, Délie, comment avez-vous eu ce que vous lui apportez, et ne s'en sera-t-on point aperçu ? »

— « Oui, répondit-elle, si je n'avais pas plus d'invention que vous. Contentez-vous qu'un de ces jours je vous veux vendre, et que ce sera vous-même qui en ferez le marché, sans que vous en sachiez rien. Et pour ne laisser refroidir ce que je vous apporte, prenez-en un peu. Aussi bien, ai-je dit que c'était pour vous, et le reste sera pour ce chevalier, à qui je veux tant de mal. »

— « Il vaut mieux, dit-elle, lui laisser tout, car je m'assure qu'il en a plus de besoin que moi, pour la longue traite qu'il a faite sans manger. »

— « Voire, dit Délie, pourvu qu'il ne meure pas, encore n'est-il que trop heureux. » Et à ce mot, elle contraignit sa sœur d'en prendre un peu, et puis voulut que j'en fisse de même. Et parce que je m'en excusais :

— « Non, non, dit-elle, recevez-le, car je ne sais si d'aujourd'hui vous mangerez autre chose que des confitures qui sont dans ce petit cabinet, de peur d'être découvert par tant de gens qui sont céans. Et prenez le cas (a) que ce que vous faites tous deux, ce soit boire en nom de (b) mariage. »

Avec semblables discours, nous passâmes tout le matin, et, l'heure du dîner étant venue, il me fallut renfermer, afin de n'être vu par ceux qui lui apportaient la viande (c), et le malheur voulut qu'elle n'avait pas presque fini le repas, que toute la chambre fut pleine de ces chevaliers, dont peut-être y en avait-il plusieurs qui en étaient frappés d'amour. Et, de fortune, le beau-frère, s'asseyant sur le pied du lit, en fit mettre des principaux dans des sièges en la ruelle, et si près de moi que je ne pouvais presque souffler sans être ouï. Considérez, sage Adamas, en quel état j'eusse été, s'il me fût venu volonté de tousser ou d'éternuer.

La plupart de leur discours étaient de la guerre du roi Euric et des préparatifs qui se faisaient en divers lieux pour résister, de quoi je fus bien aise d'être averti pour en donner avis

(a) *Imaginez.*
(b) *En gage de.*
(c) *La nourriture.*

au roi, qui depuis ne lui fut pas inutile. Mais le plus fâcheux fut qu'ils demeurèrent à l'entretenir jusqu'au soir. Je vous laisse à penser leur peu de discrétion, puisque, la voyant malade, ils ne laissèrent de demeurer presque tout le jour autour de son lit. Enfin, se voulant aller promener, ils la laissèrent toute seule, et lors, les portes étant fermées, je sortis du cabinet, que Délie me vint ouvrir.

— « Eh bien ! me dit-elle en l'ouvrant, que vous semble de cette aventure, et comment la nommerez-vous ? Sera-ce du nom de parfaite amour ou d'extrême patience ? »

— « Ce sera, lui dis-je, de celui de la plus agréable que j'eus jamais. »

— « Et toutefois, ajouta Daphnide, que direz-vous du long temps que vous avez été dans cette caverne ? »

— « Je dirai, lui répondis-je, Madame, que cela ne doit pas être trouvé étrange, puisque l'on dit bien qu'en un certain temps, lorsque l'ours voit éclairer le soleil, il se renferme dans sa caverne pour quarante jours. Et pourquoi n'ai-je dû me renfermer dans la mienne pour quelques heures, puisque j'ai vu ce matin vos beaux yeux, qui sont mes soleils, éclairer avec tant de clarté que jamais je ne les vis si beaux ? »

— « Vous en direz, reprit Délie, tant de

miracles que vous voudrez, mais si ne saurais-je croire que la liberté ailleurs ne vous fût bien aussi agréable que cette prison, et même avec une si grande contrainte. »

— « Si Diane, lui répondis-je, savait que c'est [a] que d'aimer, et quel contentement on reçoit d'être auprès de la personne aimée, elle ne serait pas tant incrédule qu'elle est, et, au contraire, elle croirait qu'à ce coup, puisqu'elle nomme le lieu où j'ai été une prison, j'ai trouvé le proverbe faux qui dit : « Nulle belle prison. » Car je n'ai jamais été dans le palais du grand Euric avec plus de plaisir ni de contentement. »

Nous continuâmes quelque temps ce discours, avec tant de félicité pour moi que les heures ne me semblaient que des moments. Et celle du souper étant venue, il me fallut encore refermer, mais ce fut pour peu de temps, car Daphnide ayant, comme je crois, pitié de me laisser seul si longuement, se hâta, de sorte que sa sœur se plaignait qu'elle n'avait pas eu le loisir de manger. Toutefois elle eut mémoire de moi, et je ne sais comment, ni avec quelle excuse, elle me fit garder quelque chose, quoique véritablement ce fût sans que j'en eusse affaire [b]. Seulement, je suppliai la belle Daphnide, puisqu'il fallait que

(a) *Ce que c'est.*
(b) *Besoin.*

je partisse si tôt, de vouloir pour le moins s'exempter ce soir de la visite, pour ne dire importunité, de tous ces chevaliers, afin que le temps qui me restait pût être employé auprès d'elle, ce qu'elle pourrait faire en feignant de se trouver mal, et que la longue demeure qu'ils avaient faite auprès de son lit en était cause. Elle y consentit, avec quelque peine, et soudain Délie leur alla donner à tous le bonsoir de sa part et faire ses excuses de ce qu'elle se retirait de si bonne heure.

Me voilà cependant seul auprès de ma belle maîtresse, car Délie, de peur que personne m'y surprît, nous avait enfermés dedans et avait emporté la clef. L'amour alors et la commodité me donnèrent un grand assaut, car, aimant passionnément cette belle dame, et me voyant seul auprès d'elle, c'était assez pour me convier à la recherche de quelque chose de plus. Mais il y avait encore deux autres très grandes considérations : l'une, les assurances qu'elle me donnait de sa bienveillance, qui ne me devait pas rendre peu hardi, et l'autre, les préceptes, que j'avais du grand Euric, de ne point perdre l'occasion. Et toutefois, jugez, Madame, de quelle qualité est l'affection que j'ai pour vous ! Vous savez bien que je ne vous en fis point d'autre semblant, sinon que, me mettant à genoux au chevet de votre lit et vous prenant une main, je la vous

baisai avec un grand soupir, tant le respect qui accompagne toujours un grand amour eut alors de pouvoir sur moi. Il est vrai, sage Adamas, qu'ayant demeuré de cette sorte quelque temps, je lui dis, presque comme hors de moi :

— « Eh bien, Madame, comment ordonnez-vous que je vive ? »

— « Je ne veux pas, me dit-elle, que ce soit comme vous avez fait par le passé. Car, maintenant que vous avez cette preuve de ma bonne volonté, je ne le vous pardonnerais jamais. »

— « Voilà, lui répondis-je, Madame, une dure ordonnance, et à laquelle je proteste de désobéir. »

— « Comment, Alcidon, dit-elle, se levant sur le lit tout en sursaut, comment ? vous protestez de me désobéir ? Pensez-vous bien à ce que vous dites ? »

Et de fortune, en même temps, Délie mit la clef dans la serrure, et nous ouïmes qu'elle ouvrait la porte. Cela fut cause que, craignant que quelqu'un ne fût avec elle, je me retirai dans le cabinet, sans lui point faire de réponse. Mais quand elle eut refermé la porte et que je la revis seule, je revins en ma place et voulus reprendre la main de ma belle maîtresse. Mais elle, tout en colère, la retira en me disant, si haut que Délie l'entendit :

— « Vous me ferez plaisir, Alcidon, puisque vous êtes en cette volonté, de ne m'importuner pas davantage. »

Délie, oyant ces paroles, eut opinion que j'eusse recherché [a] sa sœur de quelque chose qui lui fût désagréable, et cette opinion lui fit dire en souriant :

— « Voici une grande colère, et je vois bien que les bons ouvriers en peu d'heures font beaucoup de choses, puisque je les vois si changés depuis que je m'en suis allée. Je gage, continua-t-elle, chevalier, que vous avez contrevenu aux coutumes, que je vous ai dites, de cette aventure. »

— « Ah non ! répondit sa sœur, mais peut-être a-t-il bien fait pis, car s'il eût fait ce que vous dites, il n'eût été que parjure amant, au lieu qu'en ce qu'il a fait, il se déclare perfide et traître. »

— « Voilà, dis-je, sage Délie, deux grandes injures ; et toutefois je les endure patiemment jusqu'à ce que, nous ayant ouïs tous deux, vous jugiez et ordonniez quelle réparation elle me doit faire, car je vous veux bien pour mon juge. »

— « Vraiment, dit Daphnide, voilà le che-

(a) *Requis.* Tournure qui n'a subsisté que dans l'expression *rechercher quelqu'un de paix*, pour *entamer des négociations de paix avec quelqu'un.*

valier le plus outrecuidé qui fut jamais : il ose bien demander réparation en ce qu'il ne doit [a] attendre que punition. Mais, Délie, puisqu'il vous veut bien pour son juge, je vous veux bien aussi pour le mien. Oyez ce qu'il a dit, et le condamnez au supplice qu'il mérite, si toutefois il s'en peut un qui puisse égaler son offense. Et afin qu'il ne die pas que je le rapporte trop aigrement, je veux bien que vous l'oyez de sa bouche même. »

Alors, je répondis froidement : « Voyez, mon juge, combien mon affection surmonte la rigueur de Madame : elle requiert que vous me punissiez cruellement, et moi, si j'ai failli, je vous fais, pour son contentement, la même requête. Mais si c'est elle qui a fait, non pas une faute (je ne croirai jamais qu'elle en puisse faire), mais quelque injure à mon amour, je ne requiers pas qu'elle soit punie, car si je lui voyais du mal, je mourrais de peine, mais qu'il lui soit ordonné de ne plus offenser, ni de fait, ni de pensée, l'affection que je lui porte. »

— « Je veux bien, répondit Délie, être votre juge à ces conditions. Faites-moi donc entendre votre différend. »

— « Apprenez-le, je vous supplie, lui dis-je,

(a) *Là où il ne doit.*

de sa propre bouche, car, outre que je sais qu'elle ne peut dire que la vérité, encore est-il raisonnable que vous sachiez par elle, puisqu'elle m'accuse, quelle est la faute dont elle demande que je sois puni. »

— « Il est vrai, dit Délie ; c'est à vous à parler la première. »

— « Je vous l'aurai bientôt fait entendre, reprit-elle, car nous n'avons pas eu long discours. Il m'a dit ces mêmes mots : « Comment, Madame, ordonnez-vous que je vive ? » Je lui ai répondu : « Je ne veux pas que ce soit comme vous avez fait par le passé ; car à cette heure que vous avez quelque preuve de ma bonne volonté, je ne le vous pardonnerais jamais. » Il m'a répondu : « C'est une trop rude ordonnance, et à laquelle je proteste de désobéir. » Et lorsque je lui reprochais cette désobéissance, vous êtes entrée et m'avez empêchée de savoir ce qu'il voulait répondre. Voilà tout ce que nous avons dit. »

Lors Délie, se tournant vers moi : « Daphnide a-t-elle dit la vérité ? »

— « Oui, mon juge, lui répondis-je, et c'est de quoi je vous demande justice, car des injures de perfide et de traître, je n'en dis rien, parce que vous les avez ouïes, et outre cela, ce n'est qu'une suite de la première offense. »

— « Mais, dit Délie, comment entendez-vous

qu'elle vous ait offensé, puisque, selon ce que vous avouez, c'est vous qui avez fait la première faute. Car, chevalier, répondez-moi : ne vous dites-vous pas amant de cette belle dame ? »

— « Oui, lui répondis-je, et avec tant de vérité que, quand je cesserai de l'aimer, je cesserai de vivre. »

— « Or, reprit Délie, ne savez-vous pas qu'une des principales lois d'Amour, c'est que l'amant obéisse aux commandements de la personne aimée ? »

— « Oui, lui répondis-je, pourvu que ses commandements ne soient point contraires à son affection, comme si elle commandait de n'être point aimée, elle ne devrait pas être obéie. »

— « Vous avez raison, reprit Délie, car toute chose naturellement fuit ce qui la détruit. Mais comment pouvez-vous vous excuser de n'avoir failli à ce précepte d'Amour en cette occasion, où vous avez non seulement trouvé dure l'ordonnance qu'elle vous faisait de l'aimer, mais de plus avez protesté de lui désobéir ? »

— « Mon juge, lui répondis-je, je ne l'ai pas seulement protesté, mais je le proteste encore, et avec une telle résolution, que si j'avais à mourir et à remourir autant de fois que j'ai vécu de jours, depuis l'heure de ma naissance,

je l'élirais [a] plutôt que de faire autrement. »

— « Oyez, dit alors Daphnide toute en colère, oyez comment il parle, et le punissez, s'il se peut, comme il mérite. »

— « Mon juge, interrompis-je alors en souriant, que ma belle maîtresse me commande d'entrer pour son service dans des bataillons armés, qu'elle m'ordonne de me jeter dans un feu, voire, s'il lui plaît tout à cette heure, que je me mette ce poignard dans l'estomac, je le ferai devant ses yeux pour lui obéir, et pour lui rendre témoignage du pouvoir qu'elle a sur moi. Et si elle ne croit mes paroles, qu'elle en tire telle preuve qu'elle voudra ; car je suis très assuré qu'elle ne me commandera jamais rien de si hasardeux que mon amour ne me donne assez de force et de courage pour l'exécuter incontinent. Mais ne vous souvenez-vous point que, quand, sous l'habit et sous la faveur de Diane, vous me reçûtes à l'épreuve de cette aventure, je vous promis d'en observer les coutumes, pourvu qu'elles ne m'ordonnassent rien qui fût contraire à mon amour ? »

— « Je m'en souviens », répondit Délie.

— « Vous ne devez donc point, repris-je, ô mon juge, trouver mauvais que j'aie fait cette

---

[a] *Le choisirais.*

même protestation à ma maîtresse, puisque, si j'eusse fait autrement, j'eusse été traître et perfide envers elle et envers Amour. Je lui demande comment il lui plaît que je vive ? « Je ne veux pas, me dit-elle, que ce soit comme vous avez fait par le passé. » « Mais si, par le passé, je l'ai aimée autant qu'un cœur peut aimer, en m'ordonnant que je ne fasse pas comme j'ai fait, n'est-ce pas me commander que je ne l'aime plus ? Et ne serais-je pas déloyal et perfide si j'obéissais à une telle ordonnance ? Non, non, Madame, continuai-je en m'adressant à Daphnide, si vous ne savez point quels sont vos yeux, sous prétexte que vous ne les voyez que dans un miroir, ne pensez pas que nous, qui les voyons en eux-mêmes, n'en ressentions les blessures jusqu'en l'âme, et ne reconnaissions que véritablement ceux qui en ont été blessés n'en peuvent jamais guérir. Je vous ai aimée enfant, j'ai continué homme, et je vous aimerai dans le cercueil, en dépit de la froideur de la mort. Rien ne m'éloignera jamais de cette résolution. Et cette pensée sera toujours dans mon cœur tant que je vivrai, et parmi mes cendres après mon trépas. »

Délie alors, en souriant : « Je vois bien, dit-elle, qu'Amour est un enfant, et que peu de chose le fait pleurer. J'ordonne, pour accorder votre

différend, qu'Alcidon, pour châtiment de la faute qu'il a faite d'oser répondre à Daphnide si absolument qu'il lui désobéirait, encore qu'il en eût raison, sans délai baisera la main de sa maîtresse, et que Daphnide, pour la punir de ce qu'elle lui avait commandé une chose qu'elle n'eût pas voulu voir l'effet, si elle l'eût bien entendue, baisera Alcidon pour témoignage de son repentir. »

Ce jugement fut, de mon côté, exécuté avec beaucoup de contentement, et tout le reste du soir nous nous entretînmes de si agréables discours, que quand j'oyais un horloge (a), qui était sur la table, il me semblait qu'il sonnait les quarts d'heure, et non pas les heures entières.

Je n'aurais jamais fait, si je voulais raconter tous les discours qui furent entre nous, et, de peur d'être trop long, je dirai seulement qu'enfin étant pressé de partir, après avoir reculé mon département tant qu'il m'était possible, je repris la main de ma belle maîtresse, et, mettant un genou sur un carreau, je lui dis :

— « Enfin, Madame, me voici à la fin de mon bonheur. Délie et le temps me pressant de partir, je vois bien que ni l'un ni l'autre ne ressent point

(a) *Horloge* est masculin dans l'ancienne langue. Gascons, Provençaux et Normands lui donnaient encore ce genre au temps de Ménage.

ma passion, mais vous, qui en êtes la cause, serez-vous aussi insensible comme eux ? »

— « Alcidon, me répondit-elle, ne vous plaignez point de moi, et vous souvenez que si je ne vous aimais, je n'eusse pas eu la résolution de vous voir ici, puisque s'il n'y allait que de ma vie, ce serait peu de chose, mais y mettant la vôtre aussi, et mon honneur, vous devez croire que la passion qui m'a bouché les yeux à toutes ces considérations doit être très grande. »

— « Madame, lui dis-je, c'est ce qui me fait étonner, qu'ayant déjà fait tant pour moi, vous fassiez à cette heure si peu. »

Alors, sa sœur s'étant un peu éloignée et faisant quelque chose par la chambre, Daphnide me répondit :

— « Souvenez-vous, chevalier, que cette aventure, de laquelle Délie vous a donné l'entrée, ne se doit point achever par importunités de demandes, mais par persévérance et longueur de temps. »

A ce mot, elle me serra la main, que je lui baisai avec un grand soupir.

— « Tout ce que je puis faire donc, c'est, lui dis-je, de supplier le grand Saturne, qui conduit les heures, le temps et les saisons, de les faire passer si vite que le point de mon bonheur puisse arriver avant mon trépas, si, pour le moins, il

doit advenir quelque fois. Autrement, qu'il fasse si tôt passer celui de ma vie, que l'ennui et la peine n'aient pas le loisir de me donner la mort. »

— « Vivez content, me dit-elle, chevalier, et souvenez-vous que je vous aime. »

Ce furent les dernières paroles qu'elle me dit pour lors, parce que, par malheur, l'horloge sonna minuit, qui était l'heure que je devais partir, et Délie, de peur que celui qui m'attendait à la porte du jardin ne fût aperçu, ne voulant me permettre de demeurer un moment davantage, outre que j'étais si affligé de m'en aller, que presque je ne sus dire adieu. Pour le moins, je n'ai point de mémoire de ce que je lui dis.

Je partis donc de cette sorte, si confus que j'étais au milieu du jardin avant que je disse ni répondisse un mot à Délie. De quoi se mettant à moitié en colère :

— « Eh quoi ! chevalier, me dit-elle, me tirant par le bras, avez-vous laissé la langue avec le cœur au lieu d'où vous venez ? »

— « Je ne sais, lui dis-je, belle Délie, ce que j'y ai laissé, ni ce que j'en ai rapporté, mais bien, que cette aventure où je me suis éprouvé donne les plus grandes espérances, et les moindres effets qu'on puisse imaginer. »

— « Eh quoi ! me dit Délie, ingrat chevalier

que vous êtes, vous étiez-vous imaginé de devoir obtenir davantage de ma sœur ? »

— « Beaucoup moins, lui dis-je, quand je regardais mon mérite, mais beaucoup plus aussi, quand je considérais mon affection. »

— « Si vous aviez, répondit-elle, un jugement bien sain, vous eussiez fait peut-être une proposition en vous-même toute contraire, car votre mérite devait obtenir beaucoup, étant Alcidon tant estimé de tous ceux qui le connaissent, qu'il n'y a rien à quoi son mérite ne le puisse justement faire atteindre. Mais votre amour ne devait prétendre à chose quelconque, pour encore étant si jeune, que je ne sais comment on lui puisse si tôt donner le nom seulement d'amour. Pour le moins, on ne le devrait pas faire, s'il est vrai qu'on ne donne point le nom d'homme à un enfant qui est encore au berceau. »

— « Comment ! répondis-je, belle sœur de ma maîtresse, vous estimez mon amour jeune, qui est né en moi presque aussitôt que la connaissance du bien et du mal, et vous le croyez petit, encore qu'il surpasse en grandeur les plus grands géants qui furent jamais enfantés de la terre ? »

— « Je l'estime jeune, me dit-elle froidement, parce qu'il n'est né que depuis le jour avant que

vous ayez commencé d'entrer en cette aventure. Et je l'estime petit, au prix de ce qu'il sera, et que raisonnablement il doit être. Mais, me dit-elle en me serrant la main, laissons ce discours, et, dites-moi, quand avez-vous opinion de nous revoir et quelle résolution en avez-vous prise avec ma sœur ? »

— « Vous avez ouï, lui répondis-je, tous nos discours, et je suis tant outré de déplaisir de me séparer d'elle, que je n'ai plus de mémoire de chose quelconque. »

— « Puisque cela est, dit-elle en souriant, votre maîtresse a bien fait de ne vous point favoriser davantage, car aussi bien ce déplaisir que vous dites vous l'eût fait oublier. »

— « Ne croyez pas cela, répliquai-je soudain, car tout ainsi que je n'ai pas oublié ce que je n'ai point reçu des contentements espérés, de même jamais je n'eusse perdu le souvenir des faveurs tant désirées. »

— « Ne vous figurez point ce que vous dites, répondit-elle, car la mémoire que vous avez de ce que l'on a fait pour vous, c'est parce qu'on se souvient toujours beaucoup mieux du mal que du bien reçu, et que l'amertume demeure plus longtemps en la bouche que la douceur. Mais puisque vous n'avez point résolu autre chose avec ma sœur, je vous conseille de vous résoudre

en vous-même de la revoir le plus tôt et le plus souvent que vous pourrez. Car souvenez-vous qu'il n'y a rien que les yeux qui fassent naître l'amour, ni rien qui le fasse croître davantage que de s'entrevoir souvent. Voyez-vous, Alcidon, je vous veux témoigner que je vous aime, et puisque vous avez entrepris cette aventure, et que ç'a été moi qui vous en ai ouvert la porte, je vous donnerai des avis tels, que, si vous les suivez, sans doute vous en viendrez à bout. J'ai un peu plus d'âge que ma sœur ; cela est cause que j'ai un peu plus d'expérience qu'elle, et peut-être que vous aussi. Mais n'abusez pas des enseignements que je vous donnerai, si vous ne voulez vous en repentir. Ma sœur vous aime, elle me l'a dit, et véritablement je le crois, et vous le pouvez bien juger par le hasard où elle s'est mise pour vous voir. Mais elle est fort jeune, et, par ainsi, naturellement sujette aux imperfections de la jeunesse. La jeunesse est prompte à recevoir toutes sortes d'impressions, mais aussi prompte à les perdre, et cela d'autant que l'humidité de leur mémoire est comme de la cire bien molle, où l'on imprime aisément tout ce qu'on veut, mais qui, encore plus aisément, perd ses figures imprimées, et même pour peu qu'on y en présente de nouvelles. Il faut donc, pour éviter ce danger, et si vous voulez toujours

être aimé, et bien aimé, que, par votre présence, vous renouveliez souvent ces premières images, et, ne le pouvant par la présence, autant qu'il serait nécessaire, vous le fassiez par lettres et messages. Car lorsque ces entrevues inespérées adviennent, ou ces messages non attendus, ils font un beaucoup plus grand effet, parce qu'en amour les biens et les contentements espérés semblent être dus, et que ce soit une injure s'ils sont retardés ou refusés, au lieu que les autres, qui viennent avant l'espérance, font en l'âme de qui les reçoit comme les coups qui n'ont point été prévus, c'est-à-dire des effets beaucoup plus grands. »

— Si je pouvais, lui dis-je, belle Délie, me désobliger, au péril de ma vie, des faveurs que je reçois de vous, je m'estimerais infiniment redevable à la fortune. Mais n'osant espérer tant de bonheur, je vous supplierai seulement de croire que, pour témoignages de l'estime que je fais de votre jugement et de vos bons avis, je les observerai religieusement, et conserverai la mémoire des obligations que je vous ai jusqu'à la fin de ma vie, et, pour me dégager en quelque sorte de ce que je vous dois, n'ayant point de cœur pour le pouvoir faire dignement, je m'oblige à vous en remettre un entre les mains, que vous estimerez beaucoup plus que celui qui soulait

être [a] à moi, et qui est maintenant à Daphnide. »

— « Alcidon, me dit-elle en souriant, je vois bien, par vos discours, qu'il est vrai que toute chose tourne à son commencement, puisque, quand vous entrâtes en ce jardin, vous me tîntes les mêmes propos de la perte de votre cœur, que vous faites maintenant que vous en sortez. Je prie Dieu que celle qui l'a le possède longtemps, et cependant je verrai quels seront les effets de vos promesses, tant en l'observation de mes avis, qu'en la remise de ce cœur que vous me promettez. »

A ce mot, étant arrivés à la porte du jardin, je pris congé d'elle, et ayant trouvé celui qui m'attendait pour me guider, nous nous mîmes au petit pas pour retourner à nos rochers. Mais comme si le ciel eût voulu plaindre notre séparation, tout à coup il se troubla et couvrit de tant de nues, que non seulement nous perdîmes la clarté de la lune, mais fûmes de sorte mouillés de la pluie, que nous fûmes contraints de nous retirer sous un arbre, attendant que cette grande furie fût passée. Celui qui me conduisait perdit de sorte la connaissance du chemin, que, quand nous voulûmes aller où étaient ceux qui m'atten-

---

(a) *Avait coutume d'être.*

daient, il s'égara et me mena jusqu'à la source de la fontaine qui donne et le nom et le commencement à la rivière de Sorgues. Cette fontaine est toute entourée de si grands rochers, à l'extrémité de cette vallée, qu'elle semble être enclose par eux, comme si c'étaient de hautes murailles, sinon du côté d'où nous venions. Quand cette source est en son repos, elle semble un grand puits, qui laisse écouler ses eaux pour être trop rempli. « Mais, me disait celui qui me servait de guide, quelquefois cette fontaine est la plus épouvantable qui se puisse dire. Car voyez-vous la hauteur de ce rocher qui est à main gauche ? Je vous assure que bien souvent elle fait sauter ses eaux jusque-là, et que ses bouillons s'élèvent avec une telle furie et avec un si grand bruit qu'il n'y a tempête de mer qui l'égale. »

— « Et n'en sait-on point la cause », lui dis-je ?

— « Non, me répondit-il, car quelquefois elle entre en cette furie lorsque le temps est le plus beau. Et, en effet, vous voyez qu'à cette heure qu'il pleut, elle est aussi calme que les autres sources. »

— « Il faut, répliquai-je, que cela vienne de quelques vents enfermés, qui font cet effort pour sortir. »

Cependant que nous parlions ainsi, la pluie

se renforça, et parce que je rencontrai la concavité d'un rocher sous lequel on pouvait être à couvert, je lui dis que j'étais d'avis qu'il allât chercher ceux qui m'attendaient, car je ne pouvais plus aller à pied, et que, cependant que je me reposerais, la pluie peut-être passerait, et qu'après, la lune venant à éclairer, elle nous aiderait à trouver le chemin.

Or, mon père, je vous raconte ceci, non pas pour servir à notre discours, mais seulement pour vous dire une aventure étrange, et que peut-être la jugerez-vous telle quand vous l'aurez ouïe. Lorsque celui qui me guidait fut parti pour faire ce que je lui avais commandé, et que je me vis seul sous ce rocher sauvage, Amour, qui eut pitié de moi, ne voulut pas que longuement je fusse sans lui. Aussi n'y avait-il pas apparence que depuis si peu de temps j'eusse quitté le lieu où il était en sa gloire, et que je n'eusse point de souvenir. Je fus donc incontinent accompagné des douces pensées de Daphnide, et après les avoir quelque temps entretenues, enfin je me mis à chanter tels vers, considérant combien l'absence était l'ennemie de l'amour :

SONNET.

DES CONTENTEMENTS D'AMOUR PEU ASSURÉS.

Quand on y songe bien, que l'amour est pénible !
Que d'une grande peine on tire peu de fruit,
Et qu'aux effets d'amour celui n'est guère instruit,
Qui pense qu'un bonheur y puisse être paisible !

Dès le commencement, un désir invincible
Ne nous laisse en repos ni le jour ni la nuit ;
Incontinent, l'espoir, qui pas à pas le suit,
Après un vain travail, se trouve être impossible.

Toutefois, cet espoir, pour un plus grand tourment,
N'abandonne jamais ni n'éloigne l'amant
Qui s'aide à se tromper, et qui s'y fortifie.

Que si, par un hasard, ce bien nous atteignons,
Par une absence, hélas ! soudain nous l'éloignons.
Or, aime, pauvre amant, et sur l'amour te fie !

A peine avais-je fini ces dernières paroles, qu'il me sembla que le temps s'était éclairci, et que la lune, ayant percé les nuages plus épais, éclaira plus belle que je ne l'avais jamais vue. Cela me fit sortir de dessous cette concavité du rocher, où je m'étais mis pour éviter la pluie, et cependant que je regardais du côté d'où je pensais que ceux qui m'accompagnaient dussent venir, j'ouïs la source de la fontaine qui me semblait bouillonner. Je m'en courus incontinent sur le bord, pensant qu'elle s'élèverait ainsi que j'avais ouï dire, et voulant voir cette merveille, je me tins

quelque temps un peu reculé du bord. Je vis chose à la vérité étrange à ouïr et difficile à croire : je vis, dis-je, l'eau s'élever par-dessus ses bords, comme si ce n'eût été qu'un seul bouillon, et, étant venue à la hauteur de trois ou quatre pieds, elle se creva tout à coup, et, à même temps, s'apparut un vieillard de la ceinture en haut [a], et avec la barbe jusqu'à l'estomac, et les cheveux longs flottant sur ses épaules et le long de son visage, qui, tout mouillés, semblaient autant de sources, qui toutes s'assemblaient avec celle qui sortait d'une grande urne qu'il tenait sous le bras gauche. Ce vieillard était couronné d'algue et de joncs, et pour sceptre tenait en la main droite un grand roseau. Cependant que je demeurais étonné de cette vue, je vis que, tout à l'entour de lui, l'onde commençait de se soulever en divers bouillons, et qu'étant presque à la même hauteur, soudain qu'il les eut touchés, ils se crevèrent comme avait fait le premier, et en même temps se virent autant de naïades autour de lui qu'il y avait eu de bouillons en la fontaine. Toutes, comme lui portant honneur, s'inclinèrent devant lui, et, sans que je les pusse entendre, devisèrent ensemble quelque temps. Et puis, s'étant relevé par-dessus elles, comme

[a] *De la ceinture à la tête.*

en un trône que l'eau même lui faisait, elles vinrent, comme par hommage, lui baiser la main et lui faire un présent. L'une lui présentait un siège couvert de mousse et de limon ; l'autre, une guirlande de joncs et de roseaux ; une autre, une ceinture d'algue ; une autre, un panier de châtaignes cornues ; l'une lui offrait un bouquet de fleurs de joncs ; l'autre, un filet plein de divers poissons. Bref, il n'y eut une seule qui, pour lui donner quelque preuve de sa bonne volonté, ne lui présentât ce qu'elle avait pu recouvrer le long de ces bords. Après qu'il eut reçu tous ces présents, et que, pour témoigner combien il les avait agréables, il les eut remerciées par divers signes, j'ouïs que, d'une voix haute et un peu aigre, il dit :

« Divines naïades, à qui les destinées ont ordonné de vivre dans mes eaux, et qui vous plaignez d'être confinées dans ma petite source, au lieu que vous voyez vos sœurs nager à bras étendus dans le large sein du Rhône et de la Durance, cessez vos plaintes, et, avec moi, vous réjouissez de l'avantageuse élection qu'elles ont faite pour nous, puisque, encore que l'étendue de notre domination ne soit pas égale en grandeur aux autres, elle les surpasse aussi en tant d'autres privilèges, que nous n'avons point d'occasion d'envier aucun de nos voisins. Car notre vie est

douce et reposée ; nul ne vient interrompre notre sommeil ni à nos agréables passe-temps ; nos rives ne sont jamais ensanglantées d'homicides ; jamais nos eaux ne sont troublées par les chutes ni précipices des sales torrents, et jamais nous ne les voyons empunaisies par la puante poix dont reluisent les vaisseaux. Mais ce qui nous doit le plus contenter, voire ce qui nous doit rendre glorieux par-dessus tous les plus grands fleuves de l'Europe, c'est, ô mes divines sœurs, l'infaillible promesse que nous avons du Destin, et que, depuis peu encore, il m'a reconfirmée avec ces paroles : « Heureux démon de Sorgues, écoute, me dit-il, ce que je te promets : vingt et neuf siècles gaulois ne seront point plutôt écoulés, que sur tes rives viendra le cygne florentin, qui, sous ombre d'un laurier, chantera si doucement que, ravissant les hommes et les dieux, il rendra à jamais ton nom célèbre par tout le monde et te fera surpasser en honneur tous les fleuves qui, comme toi, se dégorgent dans la mer. »

Il voulait continuer, lorsqu'oyant quelque bruit, et, comme je crois, apercevant venir ceux qui me cherchaient, je fus tout étonné que lui et toute la troupe, frappant des mains tout à coup dans l'eau, ils la firent rejaillir si haut, que je les perdis de vue, et je demeurai comme endormi, ainsi que me dirent ceux qui me trou-

vèrent, non pas si près de la fontaine que je pensais être, mais au même lieu où m'avait laissé celui qui les était allé quérir.

— « Voilà, dit Adamas, véritablement une merveilleuse vision, que je penserais, quant à moi, être un songe, mais non pas de ceux qui viennent ordinairement, car celui-ci sans doute signifie que quelque grand et remarquable personnage habitera ces solitaires rochers et rendra ces rives glorieuses par la grande renommée qu'il acquerra, qui se doit juger devoir être très grande, puisque les promesses en sont faites par les destinées avec des paroles si avantageuses. »

— « Je ne sais, répondit Alcidon, si ce fut un songe ; mais il est bien certain qu'il me semblait de veiller. » Et puis, il continua de cette sorte :

« Je montai à cheval, et, pour abréger, je ne m'arrêterai point à vous déduire les particularités de mon retour. Tant y a qu'après plusieurs et divers périls, j'arrivai où j'avais laissé le roi Euric, qui me reçut avec beaucoup de caresses, et parce qu'outre l'honneur qu'il me faisait de m'aimer, encore se plaisait-il infiniment de savoir les bonnes ou mauvaises fortunes qu'on avait en amour. Me prenant par la main, il me conduisit dans une chambre retirée, où, ne pouvant

être ouï de personne, « Eh bien ! me dit-il, soldat d'Amour, votre entreprise a-t-elle été heureuse ou malheureuse ? »

— « Seigneur, lui dis-je, quand il vous plaira que je vous en fasse le récit, vous en pourrez mieux juger que moi. »

— « Je veux, me dit-il, que ce soit à cette heure même, car je meurs d'envie de savoir si vous êtes aussi heureux en amour que je l'ai été en guerre. »

Alors, pour lui obéir, je lui racontai tout ce que je viens de vous dire. Mais je me repentis bien depuis de lui avoir parlé si avantageusement et de la beauté et de l'esprit de Daphnide, car je m'aperçus qu'il eut un grand contentement de savoir que je n'avais eu que des paroles et des baisers, et, lorsque je voulus remédier à la faute que j'avais faite, il ne fut plus temps. Toutefois, pour lui donner le change, je me mis à parler tant à l'avantage de Délie, que je crus au commencement de l'y pouvoir embarquer. Et le roi, qui était trop fin pour ne s'en apercevoir pas, afin de me mettre en soupçon, en fit si bien le semblant, que peut-être tout autre y eût été trompé aussi bien que moi. Oh ! que c'est une grande imprudence à un amant de donner connaissance de son affection à son maître ! Car il éveille en lui quelquefois des pensées qu'il n'eût

jamais eues, et qui enfin, par l'espérance, le rendent, sinon possesseur de son bien, pour le moins prétendant et recherchant une même chose. Et Dieu sait quelle est la force de l'ambition sur l'esprit des femmes, et même des femmes qui ont une âme généreuse! Cependant que nous parlions de cette affaire, on vint avertir le roi que ceux de la ville d'Arles avaient résolu de se remettre en ses mains aux conditions qu'il leur avait fait proposer, à savoir : de la conservation de leurs franchises et privilèges, sans laquelle ils n'eussent jamais consenti à le reconnaître, tant les peuples et habitants de cette ville sont courageux et hardis.

— « C'est, me dit alors le roi, me tirant un peu à part, pourquoi je vous ai demandé si vous aviez été aussi heureux en amour que moi en guerre. Car cette ville est le chef de cette province ; se donnant à moi comme elle fait, il faut croire que toutes les autres en feront bientôt de même à son exemple. »

— « Seigneur, lui répondis-je, c'est un fort bon présage pour moi, et si je viens à bout de mon dessein, je ne voudrais pas avoir changé ma prise à la vôtre. »

Le roi m'embrassa en souriant, et puis me dit tout haut :

— « Nous saurons une autre fois le reste de

vos nouvelles. Cependant, je vais mettre ordre à contenter ceux de cette ville, pour convier les autres à faire comme elle. »

— « C'est, lui dis-je, seigneur, le meilleur conseil que vous puissiez suivre ; car un grand roi, comme vous êtes, doit s'efforcer de se soumettre les peuples plus par la douceur que par la force. »

Cependant que le roi travaillait de son côté, j'en faisais de même du mien, car, en même temps, je dépêchai Alizan, qui était le nom de celui que Daphnide m'avait donné pour me guider. Et parce qu'elle se fiait grandement en lui, et que déjà sa fidélité et son affection m'étaient connues, je le priai de faire en sorte que je pusse, par sa prudence, revoir encore cette belle dame, que je n'oublierais jamais l'obligation que je lui avais, de laquelle je m'acquitterais en toutes les sortes qu'il voudrait. Il partit avec un mot de lettre et me promit de veiller à mon contentement, et qu'il ne laisserait perdre une seule occasion sans m'en donner avis, et sans me témoigner le désir qu'il avait de me faire service.

Il me laissa de cette sorte, mais avec tant d'amour que je n'avais autre pensée que celle de Daphnide. J'éprouvai bien alors que les amants ne mesurent pas le temps comme les autres hommes, mais selon l'impatience de la

passion qui les possède. Car les jours me semblaient des lunes, tant je les trouvais longs, n'ayant point de nouvelle de cette belle dame. Alors, mon plus doux entretien, quand je me pouvais distraire des hommes, c'était ma pensée qui continuellement me représentait tout ce qui s'était passé en ce voyage. Mais parce que c'était d'autant plus augmenter mes désirs, je me souvins qu'un jour je soupirai tels vers sur ce sujet :

STANCES.

SUR UNE ABSENCE.

I

Hé ! pourquoi, ma mémoire,
Maintenant de ma gloire
Te veux-tu souvenir,
Puisque par cette absence
J'ai perdu l'espérance
D'y pouvoir revenir ?

II

Dis-tu pas que ma dame
Conserve dans son âme
L'espoir de mon retour,
Et qu'il faut que, de même,
J'espère, si je l'aime,
De la revoir un jour ?

III

Que, comme la pensée
D'une peine passée
Plaît quand elle revient,

Une gloire obtenue,
De même, continue
Quand on s'en ressouvient ?

IV

Tais-toi, tais-toi, flatteuse ;
En ma fortune heureuse,
Autrefois je me plus ;
Mais ores (a) l'ayant eue,
Le souvenir me tue
Du bien que je n'ai plus.

V

Et que l'espoir encore
De voir ce que j'adore
M'apporte guérison,
C'est une flatterie
Pleine de tromperie,
Mais vide de raison.

VI

Hélas ! que l'espérance
Sert de peu d'allégeance (b)
Contre le mal présent,
Et que le mal excède
De beaucoup le remède
Qu'elle va produisant !

VII

Cesse donc, ô mémoire,
De rappeler la gloire
Que je regrette ici ;
Tu reblesses mes plaies,
Alors que tu t'essaies
De les guérir ainsi.

(a) *Maintenant.*
(b) *Soulagement.*

Le grand Euric n'ayant plus rien à faire autour de cette ville, qui, après un si long siège, s'était rendue à lui, voulut pour quelques jours rafraîchir son armée, qui avait été grandement travaillée en cette occasion, et, la séparant en divers lieux, ne retint près de sa personne que ce qui était nécessaire pour sa sûreté. Et parce que c'était sa coutume que, quand il faisait trève avec Mars, il recommençait la guerre avec l'Amour et avec la chasse, il s'adonna à tous les deux, incontinent qu'il [a] en eut le loisir, n'y ayant rien que son courage généreux haït davantage que l'oisiveté. Aussi soulait-il dire que, de vivre sans rien faire, c'était s'enterrer avant que d'être mort. La charge que j'avais m'appelait ordinairement auprès de sa personne, mais l'affection que je lui portais m'y retenait encore davantage. C'est pourquoi j'étais toujours à ses côtés. Il est vrai que cette nouvelle amour, ou plutôt ce renouvellement de mon ancienne affection envers Daphnide, me rendait tellement pensif, qu'à peine pouvais-je parler à personne. De quoi le roi s'apercevant, un jour qu'il était à la chasse, fût qu'il voulût se moquer de ma passion, ou que déjà il se plût d'ouïr parler de celle qui me liait et la langue et le cœur, il m'appela, et, en souriant, me dit :

(a) *Aussitôt qu'il.*

— « C'est trop mépriser les personnes présentes pour les absentes, que de demeurer continuellement sans parler pour ne point interrompre vos pensées. »

— « Seigneur, lui dis-je, la nécessité doit servir d'excuse à qui lui obéit. »

— « A ce que je vois, Alcidon, répliqua-t-il, il n'y a que moi qui aie perdu en cette aventure. »

— « Et comment cela, seigneur ? » lui dis-je.

— « Parce, continua-t-il, que Daphnide, d'un demi-serviteur qu'elle avait en vous — c'est ainsi qu'on pouvait parler de votre affection envers elle — elle en a gagné un tout entier. Et vous, au lieu que vous n'aviez qu'un maître, vous avez à cette heure et un maître et une maîtresse. Mais moi, j'y ai perdu ; car au lieu que tout seul je vous possédais, maintenant j'ai un compagnon qui y a part, et Dieu veuille encore que ce ne soit la plus grande ! »

— « Si je pensais, repris-je incontinent, que cette affection me pût divertir (a), en quelque sorte, du service que je vous dois, c'est sans doute, seigneur, qu'au lieu de l'amour, j'élirais plutôt la mort, me jugeant trop indigne de vivre si,

(a) *Détourner.*

jusqu'à mon dernier soupir, je ne continuais en ce dessein. Mais si, sans manquer à votre service, je puis parvenir au bonheur qu'Amour me promet, et que mon cœur avec tant de passion souhaite, je ne pense pas qu'il y ait de la perte pour vous, puisqu'un bon maître, tel que vous êtes, désire toujours de voir que ceux qui sont à lui aient du contentement. »

— « J'avoue (a), me dit-il en riant, cette affection, pourvu qu'elle ne vous fasse point plus de mal qu'elle ne m'en fait. Mais je crains fort que, comme une maladie ne peut pas demeurer longuement sans augmenter ou diminuer, si la vôtre ne diminue bientôt, elle ne s'augmente de sorte que nous ne vous perdions. Et pour ce, il faudrait, ou vous en divertir, ou y mettre quelque remède. »

— « Seigneur, lui dis-je, le soin qu'il vous plaît avoir de moi me garantit de toute sorte de péril ; mais de guérir ou diminuer mon affection, c'est entreprendre une chose impossible, et à laquelle je ne consentirai jamais. »

— « Voilà, me dit le roi, une forte et grande passion ! »

— « Seigneur, répondis-je, si vous en voyiez le sujet, je m'assure que vous diriez

(a) *J'approuve.*

qu'elle est encore trop petite pour l'égaler. »

— « Mais, ajouta-t-il, est-il croyable qu'elle soit aussi belle que vous la dites ? »

— « Seigneur, lui répondis-je, si je ne craignais d'être moi-même la cause de ma ruine, je vous en dirais, et avec vérité, encore davantage, mais j'ai grand peur que je n'aiguise, par ce moyen, le fer qui m'ôtera la vie. »

— « Et comment l'entendez-vous ? » me dit-il.

Et parce que je ne répondais point : « Parlez, Alcidon, continua-t-il, dites-moi librement quelle est votre crainte. »

Et me l'étant fait commander deux ou trois fois, enfin j'y continuai :

— « J'ai peur, et non point, seigneur, sans raison, que Daphnide, étant si belle, ne gagne autant sur votre âme que sur la mienne. Que si ce malheur m'arrivait, il est bien certain que la mort serait mon recours, mais une mort si désespérée que mes plus grands ennemis en auraient pitié. »

— « J'ai reconnu, me dit-il alors, il y a quelques jours, par les propos que vous m'avez tenus, que vous étiez en ce doute, et j'ai voulu parler à vous expressément pour vous en ôter. Je ne voudrais pas faire ce tort à qui que ce fût des miens, sachant assez combien l'on peut ressentir une

telle injure. A plus forte raison à vous, à qui j'ai donné assez de témoignage d'une particulière bienveillance. Vivez content et assuré de ce côté-là, car je vous jure, par la couronne que je porte, qu'il n'y a beauté humaine qui me puisse porter à une telle faute. »

— « Seigneur, lui dis-je, si je pouvais, je me jetterais à vos genoux pour vous remercier de cette grâce, que je n'estime pas moins qu'une nouvelle vie, vous pouvant jurer, avec vérité, que la peine où j'en étais m'eût mis dans le cercueil, si elle eût continué. »

Nos discours n'eussent pas si tôt cessé, si la chasse, venant vers nous, ne nous y eût contraints. Quant à moi, je demeurai le plus content homme du monde, m'assurant en la parole qu'il m'avait donnée. Et cela fut cause que, depuis, toutes les fois qu'il m'en parlait, je lui en disais franchement tout ce que ma passion m'en faisait juger.

Quelques jours s'écoulèrent, qui ne m'étaient pas une petite peine ; mais, en même temps, les affaires du roi le convièrent (pour recevoir quelque place qui se voulait mettre en ses mains) de s'acheminer avec partie de son armée du côté où Daphnide demeurait. Ayant su cette résolution par le roi, je lui dis, transporté de joie : « A ce coup, seigneur, je recevrai la faveur que vous me voulûtes faire, quand j'allai voir ma

maîtresse, car vous passerez à la porte de sa maison. »

— « Je m'en réjouis, me répondit-il, car nous verrons si elle est si belle que vous la figurez, et si je parle à elle, je reconnaîtrai bientôt si vous en devez espérer quelque chose. »

Voilà donc le roi en chemin. Et, pour ne particulariser ce qui ne touche point au discours que j'ai à vous faire, je laisserai, sage Adamas, à ceux qui écriront les faits, ample sujet des plus belles histoires, de raconter les exploits de guerre qu'il fit en ce voyage, et dirai seulement qu'étant à une lieue de la maison de Daphnide, le roi me dit qu'il voulait la voir, et que, par honneur, il n'oserait passer si près d'elle et de sa mère, sans cette démonstration de bienveillance envers le père, qui l'avait servi et le servait encore si dignement.

Je lui répondis : « J'ai grand peur, seigneur, qu'à cette fois l'amour ne se mêle avec l'honneur. »

— « Vous voici, me dit-il en souriant, en votre première folie. Ne croyez-vous pas ce que je vous ai juré, avant vous l'avoir promis ? Si je l'eusse fait, c'eût été tromperie ; mais à cette heure, ce serait perfidie. Perdez cette opinion, si vous ne me voulez offenser ; et, au contraire, soyez certain que je vous y rendrai tous les bons

offices que vous pouvez attendre du meilleur de vos amis. »

Je dépêchai incontinent vers Daphnide pour l'avertir de la venue du roi, et, quand nous fûmes à la vue de la maison, je me voulus mettre devant, mais il me commanda de demeurer près de lui. « Parce, me dit-il à l'oreille en souriant, que je sais bien que ma vue sera plus agréable si je vous y mène que si j'y allais tout seul. »

— « J'estime, lui dis-je, que cette dame a trop de jugement pour ne reconnaître, comme elle doit, l'honneur que vous lui faites. Mais prenez garde, seigneur, que vous n'alliez en lieu où vous ne perdiez le nom d'invincible que vous vous êtes acquis jusqu'ici. Car je vous assure que ce lieu se peut appeler la maison des Grâces, Daphnide étant accompagnée de deux sœurs qui ne cèdent point à autre qu'à elle, et si je n'eusse été déjà engagé, il y en a une, qui s'appelle Délie, qui sans doute m'eût acquis entièrement. »

— « N'est-ce pas, me répondit le roi, celle de qui vous m'avez parlé ? »

— « C'est, lui dis-je, seigneur, celle-là même, qui est bien la plus accomplie dame que je vis jamais, si, comme je lui ai dit, elle n'avait point de sœur. »

— « C'est à elle, répliqua le roi en souriant, à qui il faut que je m'adresse. »

Et, à ce mot, nous arrivâmes si près du château que, les dames étant sur le pont, le roi mit pied à terre pour les saluer, et puis, prenant la bonne mère par la main, entra dans la salle, où il l'entretint quelque temps, lui demandant des nouvelles de sa santé et de celle de son mari, et si elle n'avait point peur de la guerre. Cependant, je parlais à la belle Daphnide qui, encore que toujours très belle, ce jour-là toutefois il se peut dire qu'elle se surpassait soi-même, ayant ajouté à sa beauté naturelle tant de grâces par l'agencement de son habit et de sa coiffure, que je ne vis jamais rien qui méritât tant d'être aimé. Délie était auprès d'elle, et parce que, ravi en la contemplation de ce que mes yeux regardaient, je demeurai quelque temps avant que de parler :

— « Vous vous en allâtes, me dit-elle assez bas, sans cœur, et, à ce que je vois, vous revenez sans langue. Si vous en perdez autant à chaque voyage, pour peu que vous en fassiez, celle à qui vous êtes ne sera guère bien servie de vous. »

— « Vous pensez vous moquer, lui dis-je, belle Délie, mais il est bien certain que si celle qui vous empêche d'être la plus belle du monde continue, je ne sais ce que je deviendrai. »

— « Et de qui parlez-vous ? » dit Daphnide.

— « De vous, Madame, lui répondis-je, qui

vous plaisez à faire mourir tout le monde d'amour, ajoutant tant de beauté à celle que la nature vous a donnée, qu'il ne faut point que personne espère de vous voir sans donner sa liberté pour rançon. »

— « Je veux croire, répondit-elle, pour favoriser Alcidon, que cela serait, si chacun me voyait avec les yeux d'Alcidon. Mais laissons ce discours, et nous dites quel est votre chemin ? »

— « Je sais bien, lui répondis-je, que celui qui m'a conduit ici est celui de ma félicité, et que, quand je partirai, ce sera celui de mon enfer. »

— « Vous êtes gracieux, répondit Daphnide en souriant ; je vous demande où va le roi et où s'adresse votre armée. »

Je voulais lui répondre, mais le roi, qui m'appela, me contraignit de m'en aller vers lui. « Alcidon, me dit-il, venez-moi servir de témoin. N'est-il pas vrai que la forte et puissante ville d'Arles s'est remise en nos mains ? »

— « Il est certain, seigneur, lui répondis-je, et que bientôt, si vous voulez continuer d'exercer vos armes, il faudra chercher d'autres royaumes, et enfin d'autres mondes, tant elles sont heureuses à vaincre et surmonter. »

— « On ne me veut pas croire, reprit le roi ; c'est pourquoi je vous prie de raconter à cette dame incrédule, de quelle sorte non seulement

Arles, mais presque toute cette province, qui se disait des Romains, est maintenant à nous. »

— « Ce n'est pas, seigneur, répondit la bonne vieille, que je ne croie tout ce que vous me dites. Mais c'est que, véritablement, nous avons jusqu'ici tenu cette ville imprenable. »

— « Non, non, répliqua le roi ; je veux qu'il le vous fasse entendre par le menu, afin qu'une autre fois vous ne doutiez point de ce que je vous dirai. »

Et, à ce mot, me donnant le change (a), il me mit en sa place et prit la mienne. Je le reconnus bien, mais, parce qu'il avait accoutumé de faire ainsi bien souvent, je ne m'en étonnai point, ni pour lors je n'entrai point en soupçon. Au contraire, je fus bien aise de le voir près de Daphnide, parce que, Délie s'étant voulue reculer, il la retint et parla quelque temps à toutes deux. Il me fut impossible d'en ouïr les discours, tant parce qu'il était un peu éloigné, que d'autant que je parlais continuellement à cette bonne vieille. Mais il faut avouer que, quand peu après, je vis que le roi prenait Daphnide par la main et la retirait seule vers une fenêtre, je commençai d'entrer en doute, et la parole me mourait bien

(a) Sens propre : *me substituant à lui*. Se dit, en termes de vénerie, de la bête lancée qui en fait lever une autre à sa place.

souvent dans la bouche. Ou si je parlais, c'était comme une personne qui rêve. Je ne pouvais, de là où j'étais, sinon remarquer leurs visages et leurs actions, et tout ce que j'en voyais me faisait soupçonner ce que je redoutais le plus. De sorte que j'eusse bien voulu qu'il fût venu quelque forte alarme pour faire partir le roi d'où il était. Je ne sais s'il y demeura longtemps, car il me dura si fort que j'eusse juré le jour être deux fois passé, si je n'eusse bien vu que la nuit n'était point encore venue. Enfin, le roi prit congé, et, remontant à cheval, continua son voyage.

Daphnide, me voyant partir et le suivre, me fit signe qu'elle voulait parler à moi, qui fut cause que je commandai à l'un des miens qu'il fît cacher mon cheval, afin que j'eusse sujet de demeurer un peu après la troupe, et il le fit si à propos que, quand j'eus mis le roi à cheval, le mien ne se trouva point, de sorte qu'encore qu'il m'appelât deux ou trois fois, si fallut-il que je demeurasse, feignant toutefois de me courroucer à ceux (a) qui étaient à moi du peu de soin qu'ils avaient. Le roi, et presque toute la troupe, partit, et, faisant semblant de rentrer dans le logis seulement pour ne laisser ces belles dames au soleil, je tirai à part Daphnide.

(a) *Contre ceux.*

— « Eh bien ! Madame, lui dis-je, que vous semble du grand Euric ? »

— « Mais vous, me dit-elle, que pensez-vous des discours qu'il m'a tenus ? »

— « Je sais, lui répondis-je, qu'il n'y a rien de plus accompli que ce grand roi. »

— « Or, me répliqua-t-elle, je vous veux dire mot à mot les propos que nous avons eus, et par là vous jugerez qui des deux vous aime le mieux. Lorsqu'il m'a retiré vers la fenêtre, comme vous avez vu, afin que Délie ne le pût ouïr, quoique par civilité il l'eût arrêtée avec moi au commencement, il m'a dit : « Je ne m'étonne plus si Alcidon s'est mis au hasard où il a été pour vous voir, car il est certain qu'il n'y a rien au monde de si beau que vous êtes belle, et que tout ce que j'ai vu jusqu'ici ne peut être estimé tel quand on vous a vue. » Il m'a fait un peu rougir en me tenant d'abord ces discours, et même, lui oyant parler de vous, et de choses que je ne pensais pas qu'il sût ; toutefois, faisant semblant de ne savoir ce qu'il voulait dire, je lui ai repondu :

— « Je ne sais, seigneur, à quel propos vous me parlez d'Alcidon, ni quel est le hasard qu'il a couru, mais si sais bien qu'il n'y a rien en moi qui mérite, ni d'y arrêter vos yeux, ni d'employer les belles paroles d'un si grand roi. »

— « Eh quoi ! m'a-t-il dit, belle dame, pensez-vous qu'Alcidon soit parti de mon armée sans mon congé, et sans me dire où il allait ? Les ordonnances de la guerre sont trop rigoureuses contre ceux qui font autrement, et, de plus, assurez-vous qu'il est trop jeune pour avoir une si bonne fortune et la pouvoir taire. »

— « Je suis si peu guerrière, lui ai-je répondu, et l'âge d'Alcidon m'importe si peu, que je ne me suis jamais enquise jusqu'ici, ni quelles sont les ordonnances de la guerre, ni le silence de celui de qui vous parlez. »

— « Eh quoi ! m'a-t-il répliqué, vous pensez donc que je ne sache pas qu'il vous a vue par deux fois : au commencement, chez un chevalier qui a charge des machines de guerre en mon armée, et puis chez votre sœur, où vous l'avez tenu dans un cabinet autant qu'il a voulu demeurer ? Non, non, ma belle dame, il n'y a rien qu'il ne m'ait raconté, et si particulièrement que vous ne m'en sauriez rien dire davantage. »

— « Il faut, lui ai-je répondu, qu'Alcidon se fie beaucoup en vous, car je ne crois pas, seigneur, que cela soit des ordonnances de la guerre. »

Et, en disant ces paroles, j'ai été contrainte de me mettre la main sur le front, feignant de me frotter les sourcils, de honte que j'avais de penser que le roi sût toutes ces particularités. »

Mais lui, en souriant : « Ce ne sont pas, m'a-t-il dit, des ordonnances de la guerre, mais oui bien de celles de la vanité des jeunes personnes, qui ne peuvent rien taire que ce qu'ils ne savent pas, afin que, si ce sont des affaires d'État, on pense qu'ils y soient des plus avancés, et si ce sont de celles de l'amour, on les croie plus aimables, en se disant plus aimés qu'ils ne sont. »

Et lors, me retirant la main du visage : « Mais, a-t-il continué, ne soyez point fâchée que je le sache, puisque, vous aimant et honorant comme je fais, je n'ai garde d'en faire jamais semblant. Et seulement, si vous m'en croyez et si vous voulez ne vous point ruiner de réputation, retirez-vous de cette jeunesse et rompez toutes recherches. Car soyez certaine que, tout ainsi qu'il m'en a parlé à cette fois, il en fera de même, si l'humeur lui en vient, à quelque autre qui ne sera pas si discret que je suis. Et toutefois, vous ne lui en devez pas savoir mauvais gré, car encore a-t-il été fort retenu, et puis son âge ne lui permet de n'en parler qu'à moi seul. »

— « Jugez, me dit-elle, Alcidon, en quel état vous m'avez mise, de lui déclarer ces choses que surtout vous deviez taire. Je ne sais comme je n'en suis beaucoup plus en colère contre vous, quand je considère le tort que vous m'avez fait. »

— « Madame, lui dis-je, j'avoue que j'ai fait

une très grande faute, mais je m'assure que vous l'excuserez, s'il vous plaît de vous souvenir de quelle sorte nous avons vécu durant la vie de son prédécesseur, je veux dire le roi Torrismond. Car celui-là ayant été, par son commandement, la cause de notre première amour, j'ai pensé que celui-ci, ne me faisant pas paraître moins de bonne volonté, en favoriserait l'accomplissement. Mais, à ce que je vois, leurs desseins en ce qui me touche sont bien différents, puisque celui-là n'avait autre volonté que de me rendre bienheureux, me donnant ce qu'il eût bien voulu pour lui-même, et celui-ci, au contraire, de me rendre le plus malheureux homme qui vive, me ravissant ce qu'il pense être à moi, et sans quoi il sait bien que je ne veux pas même la vie. Car je prévois, par la connaissance que j'ai de son humeur, qu'il vous veut aimer, et que la façon dont il vous a parlé de moi n'a pas été pour haine qu'il me porte, ni pour le croire comme il le dit, mais seulement qu'ayant dessein d'acquérir vos bonnes grâces, et croyant que vous me faites l'honneur de m'aimer, il me veut mettre mal avec vous, afin que, votre esprit n'étant point engagé ailleurs, il puisse plus aisément vous gagner et venir à bout de ses desseins. Mais, Madame, si vous pensez qu'il puisse parvenir à ce qu'il désire, et qu'un jour j'aie à voir ce

changement en vous, je vous adjure, par la mémoire du grand Torrismond, qui nous a tant aimés, de ne souffrir point que je vive, mais de me le dire de bonne heure, afin que, par ma mort, je prévienne un si malheureux accident. »

Daphnide alors, en souriant : « Je suis bien aise, me répondit-elle, de vous voir en la peine où vous êtes, tant pour vous empêcher une autre fois de retomber en la même faute que vous avez faite de parler si librement de ce que vous devez taire, que pour reconnaître, par la crainte que vous avez du roi et de sa bonne volonté envers moi, que véritablement vous m'aimez. Mais, Alcidon, je vous aime trop aussi pour vous y laisser plus longuement. Vivez donc en assurance de ce côté-là, et soyez certain que, tant qu'Alcidon m'aimera, jamais autre ne sera aimé de Daphnide, et qu'il n'y a ni grandeur, ni autorité du roi qui me fasse jamais changer cette résolution. »

Nous eussions bien discouru plus longuement, n'eût été que le roi, qui m'avait envoyé quérir par deux fois, y renvoya pour la troisième, en peine, comme je crois, de ce que j'étais près de Daphnide, sachant bien qu'elle me dirait, si elle avait le loisir, quelque chose de ce qui me touchait. Je partis donc, après avoir baisé la main à ma belle maîtresse, et après avoir pris assurance

d'elle que, si le roi continuait, elle ne laisserait rien passer sans me le dire. Et je m'en vins au galop après le roi, que je trouvai assez près de là, qui s'était arrêté à faire voler (a), exprès, comme je pouvais juger, pour avoir excuse de m'attendre, afin que, si je ne fusse pas si tôt venu, il eût pu me renvoyer quérir.

Quand je fus auprès de lui : « Je vous ai envoyé quérir, me dit-il, parce qu'il est fort dangereux de venir après une armée avec peu de gens, d'autant que, si l'ennemi a envie de faire quelque effet (b), c'est toujours en semblable occasion, et même que j'ai eu avis par mes espies (c) que l'ennemi n'est pas loin. » Je le remerciai du soin qu'il avait eu de moi, et, quoique je n'en fisse pas semblant, si connus-je bien que, quand il disait que l'ennemi n'était pas loin, il ne mentait pas, puisqu'il était si près de moi, et je n'en avais point pour lors un plus dangereux ni un plus cruel que lui. Et voyez, sage Adamas, quelle est la folie d'amour ! Je me ressentais de sorte de l'offense qu'il me faisait, que, si ce n'eût été de peur d'encourir le blâme de chevalier peu fidèle, je ne sais ce que je n'eusse point fait contre lui. Et toutefois, encore que, par plusieurs fois, j'eusse

(a) *Chasser au faucon.*
(b) *D'engager quelque action.*
(c) *Espions.*

résolu de me plaindre, au moins à lui, du tort qu'il m'avait fait, si est-ce qu'ayant un peu considéré ce qui en pouvait advenir, je fis dessein de dissimuler et faire semblant de n'en savoir rien, sachant bien qu'en toutes personnes, les désirs qui sont contrariés se rendent plus violents, et qu'en ceux qui ont la puissance, il n'y a rien qui ait plus de pouvoir de les retenir ou empêcher d'user de violence, que quand ils pensent que leur dessein n'est pas entièrement reconnu.

Mais la grande contrainte en laquelle je vivais me travailla (a) de sorte que je tombai malade. Et voyez, mon père, quelle était mon affection, puisqu'elle eut le pouvoir de me réduire en l'état où je fus depuis. Le roi ne pensait pas, au commencement, que mon mal fût si grand que je le ressentais ; mais, augmentant de jour à autre, et ses affaires le contraignant de ne se guère arrêter en un lieu, il fut enfin contraint de me laisser dans la ville d'Avignon, au rapport de ses médecins, qui lui dirent la grandeur de mon mal (1).

Je demeurai donc en cette ville, si mal que, sans le contentement que je recevais des lettres de Daphnide par le moyen d'Alizan, je ne sais ce que je fusse devenu, tant pour la tristesse qui

(a) *Tourmenta.*

m'avait saisi, que pour le déplaisir de ne suivre le roi en ses conquêtes, ne pouvant assez dire combien je regrettais la perte de ces belles occasions. Et toutefois, au commencement, je demeurai plus de huit jours dans le lit avant que j'eusse des nouvelles de Daphnide, parce qu'elle, n'étant point avertie de mon mal et me croyant à l'armée, elle y avait envoyé Alizan. Cependant moi, qui pensais qu'elle sût ma maladie, je me consommais [a] d'ennui et de déplaisir, ayant opinion que son silence procédait de faute de bonne volonté. Et lors je blâmais et l'inconstance et l'ambition des femmes, pensant que l'affection que le roi avait fait paraître en fût assurément la cause. Enfin, ma patience ne pouvant plus souffrir que je véquisse [b] en cette incertitude, je lui envoyai celui des miens qui, la première fois, lui avait porté de mes lettres, et, en l'extrémité de mon mal, je lui écrivis ce peu de mots :

Lettre d'Alcidon a Daphnide.

« J'ai bien, à ce coup, occasion de me plaindre de ma fortune, me voyant délaissé en même temps de mon maître et de ma maîtresse. (Je

(a) *Consumais.*
(b) *Vécusse.*

ne sais, Madame, s'il m'est encore permis de vous nommer ainsi.) Mais aussi me dois-je bien louer d'elle, qui, jugeant que c'est à tort que l'un et l'autre me traitent de cette sorte, ne me veut laisser plus longtemps en vie, pour me faire souffrir cet injuste supplice plus longuement. »

Or, voyez, sage Adamas, comme Amour se plaît quelquefois de blesser et de guérir ceux qui sont à lui presque en même temps! Alizan, ayant été envoyé en l'armée pour savoir de mes nouvelles et ayant appris que j'étais demeuré malade en Avignon, retourna en diligence vers sa maîtresse, qui me le dépêcha tout aussitôt, et, de fortune, le même jour que je lui avais écrit. De sorte qu'à la même heure presque que celui que je lui envoyais arriva vers elle, Alizan me vint trouver, qui m'apporta les siennes ; elles étaient telles :

Lettre de Daphnide a Alcidon.

« Ce porteur, qui vous est allé chercher bien loin, vous trouvera plus près, à mon grand regret. Que je sache l'état de votre santé, et si la mienne vous est chère. »

Quand je reçus ce message, et qu'après je sus de bouche que le sujet pourquoi elle ne m'écrivait que si peu de mots n'était seulement que pour la croyance qu'elle avait qu'étant si malade, comme on lui avait dit, je n'en pusse pas lire davantage, vous saurais-je représenter, sage Adamas, quel fut mon contentement? J'étais, à la vérité, fort mal; les médecins, qui ne savent que les remèdes du corps, avaient travaillé en vain pour ma guérison, puisqu'elle ne dépendait que de l'âme. Il est vrai que, dès l'heure que le fidèle Alizan fut arrivé, je repris un peu de force, et pour ne manquer au commandement que je recevais de Daphnide, je le renvoyai le lendemain au matin avec une telle réponse :

Réponse d'Alcidon a Daphnide.

« C'est à vous, Madame, à qui il faut demander des nouvelles de la santé d'Alcidon, puisqu'elle sera toujours toute telle qu'il vous plaira. Si vous lui continuez l'honneur de vos bonnes grâces, il se porte bien; autrement, il n'est pas seulement mort, mais il ne veut pas même avoir vécu. »

D'autre côté, Daphnide, voyant l'opinion, ou plutôt la jalousie, où j'étais, fut bien aise qu'Alizan

m'en pût ôter, parce qu'elle savait fort bien que j'avais une grande créance en lui. Et, pour faire encore plus paraître sa bonne volonté, elle me renvoya celui qui l'était allé trouver de ma part, avec tant de bonnes paroles et tant d'assurance de ne point changer de volonté, que je fus contraint de la croire. Sa réponse fut telle :

Réponse de Daphnide a Alcidon.

« S'il est vrai qu'on juge autrui par soi-même, j'ai grande occasion de douter de la foi que vous m'avez promise, puisque vous faites un si mauvais jugement de la mienne. N'est-ce point que, si vous étiez en ma place, l'ambition l'emporterait par-dessus l'amour ? Ah ! non, je ne veux point même avoir cette opinion de vous. Car j'avoue, Alcidon, que si je l'avais, je ne vous aimerais point tant que je fais. Ne me faites non plus ce tort, si vous ne voulez que je croie que, de votre côté, vous commencez de diminuer l'affection que vous m'avez jurée. »

Nous continuâmes plusieurs jours à nous écrire de cette sorte, avec tant de contentement, de mon côté, que le mal fut contraint de me quitter, et lorsque je commençais de reprendre

mes forces, et que j'espérais de jour en jour de pouvoir monter à cheval, Alizan me vint trouver pour m'apporter deux lettres que le roi lui avait écrites de l'armée. Et, pour me rendre plus de témoignage de la franchise dont elle y usait, elles étaient encore cachetées, et accompagnées de ce mot de lettre :

Lettre de Daphnide a Alcidon.

« Nous commençons de faire la guerre. J'envoie deux coureurs en vos prisons. Personne n'a encore parlé à eux. Ils sont prisonniers à discrétion. Traitez-les comme il vous plaira : je les vous donne comme je ferai tous les autres qui me tomberont entre les mains. »

Je reçus en même temps un grand plaisir et un grand déplaisir. Je ne saurais représenter combien j'eus de contentement de voir que Daphnide me tînt si bien ce qu'elle m'avait promis, mais je reçus un coup bien cuisant, quand je vis que le roi l'entreprenait, contre ce qu'il m'avait juré. Car, de me retirer de Daphnide, je le jugeais impossible, et je savais fort bien que, si l'esprit de cette belle dame se trouvait assez fort pour lui résister, Euric, transporté de

passion, s'en prendrait à moi et m'éloignerait de la cour. Que si aussi elle fléchissait et qu'elle se laissât vaincre, il n'y avait point d'espérance de salut pour moi. En cette doute [a], je demeurai longuement incertain. Enfin, l'amour étant toujours, en mon cœur, le plus fort, je me résolus de lui conseiller de ne plus recevoir, s'il lui était possible, de semblables messages. Et toutefois la curiosité me fit désirer de voir ce que le roi lui écrivait, ayant opinion que, si je faisais autrement, aussi ne laisserait-elle pas de les lire, sans que je le susse. Ayant donc, dès longtemps, appris que c'est prudemment fait de donner ce qu'on ne peut vendre, je lui fis une telle réponse :

Réponse d'Alcidon a Daphnide.

« Ces deux prisonniers ne sont pas de qualité de demeurer longuement en mes prisons ; je les vous renvoie tous deux. Mais prenez garde que, si vous en écoutez d'autres, on ne die que forteresse qui parlemente se veut rendre. »

Je serais trop ennuyeux à vous raconter toutes les lettres qu'en ce temps-là nous nous écrivîmes.

(a) *Doute*, toujours féminin dans l'ancienne langue, l'est encore dans Malherbe et dans Rotrou.

Car, n'étant qu'à six ou sept lieues l'un de l'autre, nous avions presque tous les jours de nos nouvelles. Tant y a que le roi, ayant résolu de vaincre aussi bien en amour qu'en guerre, s'opiniâtra de sorte en la recherche de cette belle dame, que, quelque excuse qu'elle puisse trouver, il faut qu'elle avoue que, si ce ne fut Amour, ce fut pour le moins l'ambition qui la convia de l'écouter et de recevoir cette recherche. O Dieux ! quelle est la folie de celui qui pense y avoir quelque chose de certain dessous la lune, je veux dire qui ne soit sujette au changement! Cependant que nous continuons de nous écrire, le roi continue, de son côté, son entreprise, et moi, qui croyais avoir occasion de me rire de lui, je me trouvai enfin être, non pas le moqueur, mais le moqué. Pardon, ma belle maîtresse, si cette vérité vous offense ; elle me contraint de sorte que je ne puis lui nier (a) les paroles que vous oyez.

— « Et bien, bien, Alcidon, interrompit Daphnide, ce n'est pas ici le lieu où je vous veux répondre ; continuez votre discours comme il vous plaira. »

Alors Alcidon reprit ainsi la parole : « Le roi, ayant achevé ce qu'il avait entrepris contre ses

(a) *Refuser.*

ennemis, s'en revint par le même chemin qu'il avait fait en allant, exprès pour voir sa nouvelle maîtresse. Et toutefois, afin que je n'en susse rien, il passa le soir avant que son armée [a], étant presque seul, et logea dans sa maison. Il avait tellement choisi ceux desquels il s'était fait accompagner, que je n'en sus rien de longtemps après, et encore par une rencontre telle que je dirai bientôt.

Cependant le roi vint en Avignon, où il me fit l'honneur de s'enquérir de moi. Et parce que je recevais un extrême déplaisir de la poursuite que je voyais qu'il faisait de cette belle dame, je ne me pouvais remettre de la maladie que j'avais eue. Mais, ni bien malade, ni bien guéri, j'allais traînant ma vie avec tant de mélancolie, que je n'étais pas connaissable. Le roi, qui en fut averti, m'envoya visiter plusieurs fois, et lui-même prit la peine de me voir, et toutefois sans jamais me parler de Daphnide, ni me faire semblant de l'avoir vue ou d'en avoir mémoire. Je n'avais garde, de mon côté, de lui en ouvrir la bouche. Mais je dirai bien que j'avais un si grand regret de me voir si mal traité de ce maître à qui j'avais fait tant de service, et même contre sa parole, que sa vue rengrégeait [b] de sorte

(a) *Avant que son armée passât*, forme elliptique.
(b) *Augmentait*, en parlant de maux.

mon déplaisir, que jamais il ne sortait de ma chambre que mon mal ne s'augmentât.

Depuis cette dernière fois que le roi fût chez Daphnide, elle ne m'écrivit plus que par acquit, et seulement pour m'ôter la connaissance de ce qu'il fallait enfin que je susse : car les amours des grands princes ne peuvent guère demeurer sans être découvertes. Quant aux lettres qu'elle recevait, elle ne m'en envoyait plus comme elle soulait, si ce n'était de celles où il n'y avait point d'apparence de grande intelligence entre eux, et encore fort rarement. J'allais ainsi vivotant avec tant de déplaisir, que, quand je m'en ressouviens, je m'étonne comme cent fois il (a) ne me mit dans le cercueil. Quelquefois, sur le soir, quand le temps était beau, que le soleil avait perdu sa grande force, je m'allais promener sur les rives du Rhône, du côté de la maison de cette belle, et là, presque seul, j'allais entretenant mes pensées jusqu'à ce que le jour se cachait sous la terre. Et lors, revenant au logis, je continuais presque le reste de la nuit en ces mêmes imaginations. Combien de fois, tenant presque pour certaines les conjectures que j'avais de mon malheur, ai-je voulu sortir de cette vie qui ne me restait plus, à ce que je jugeais, que pour me

(a) *Cela.*

donner du temps à ressentir mieux mes ennuis et ses trahisons ! Combien de fois, avec dédain, ai-je reconnu le tort que j'avais d'aimer une beauté si volage ! Et, en même temps, combien de fois ai-je fait résolution de rompre les perfides liens de mon servage ! Perfides les pouvais-je bien dire, puisque ses serments et ses promesses, qui, avec sa beauté, m'attachaient à son service, avaient été si vains et si trompeurs. Mais, hélas ! combien de fois aussi ai-je reconnu que, n'étant plus à moi-même, je ne pouvais rien faire ni résoudre, que selon la volonté de celle à qui j'étais. Or, jusqu'ici, sage Adamas, mon mal m'était encore incertain, et je pouvais dire que je le devançais par le soupçon. Mais voici comme enfin la vérité me fut découverte.

Je m'allais promenant, comme je vous ai dit, quelquefois sur les rives du Rhône, non pas pour me divertir, mais pour mieux entretenir mes mortelles pensées. Un soir que j'étais prêt à m'en retourner à mon logis (ô Dieux ! pourquoi ne le fis-je un peu plus tôt ? j'eusse pour le moins d'autant éloigné le cuisant déplaisir que je reçus alors, et qui faillit de me conduire au tombeau), ne voilà pas [a] un jeune chevalier de la cour, qui était fort de mes amis, le père duquel servait

(a) *Ne voilà-t-il pas.*

le roi en la recherche qu'il faisait de cette belle dame, qui passa tout contre moi à cheval, sans me reconnaître, ne jugeant pas que celui qu'il voyait ainsi seul à ces heures pût être Alcidon, qu'il savait ne marcher jamais si peu accompagné. Mais, passant un peu plus outre, et reconnaissant un jeune écuyer qui me servait, il lui demanda ce qu'il faisait en ce lieu, et lui ayant répondu qu'il attendait que je me retirasse, il me montra du doigt. Soudain, ce chevalier, rebroussant chemin, mit pied à terre, et, m'ayant salué, me supplia de lui pardonner la faute qu'il avait faite, de passer si près de moi sans me reconnaître. Après quelques propos communs que nous eûmes ensemble sur ce sujet, je lui demandai d'où il venait et où il allait. Lui, qui était infiniment ignorant de l'amour que je portais à cette belle dame, et qui n'avait connaissance que de celle du roi, par le moyen de son père, me répondit assez franchement : « Je viens d'un lieu où l'on a eu mémoire de vous, car je vous en apporte une lettre pour témoignage. » Et lors, mettant la main dans la poche, il la prit ; mais ensemble une autre [a], que je vis toute semblable à la mienne, n'y ayant qu'un chiffre sur le pli. Je reconnus incontinent l'écriture, et mon soupçon

(a) *Avec une autre.*

me persuada aisément que celle qui n'avait qu'un chiffre s'adressait au roi. Et toutefois, pour en être plus assuré, voyant la franchise dont ce jeune chevalier parlait à moi, en prenant celle qu'il me présentait, je lui demandai pour qui était l'autre. « Pour qui peut-elle être, me répondit-il, que pour le roi ? Mon père, qui est tombé malade, me l'a donnée pour la lui porter. » Il m'en parlait de cette sorte, croyant que je susse aussi bien cette nouvelle amour du roi, que je n'avais pas ignoré presque toutes les autres qui avaient devancé celle-ci. Et voyant qu'il y allait si bonnement, quoique le coup me fît une profonde blessure, si ne laissai-je de sourire, non pas de ce qu'il disait, mais de sa naïveté. Et en même temps je lui dis : « Je crois, mon cher ami, que vous, ni votre père, n'êtes pas sans peine. »

— « Comment, seigneur, me répondit-il, sans peine ! Je vous jure que jamais tous les voyages de guerre que le roi nous a fait faire, ne nous en ont tant donné que ce traître et maudit amour, et même depuis que le roi, en s'en revenant, alla voir cette belle dame. Et jugez-le par la maladie que mon père a prise. »

— « Mon cher ami, répliquai-je en l'embrassant, ceux desquels les grands princes se servent en semblables occasions ne sont pas ceux qu'ils aiment le moins. C'est pourquoi vous n'êtes pas

peu obligé à cette belle dame, qui sera cause, outre votre mérite, que le roi vous chérira et aimera beaucoup plus que de coutume. »

— « Seigneur, me dit-il, je ne sais ce qui en pourra arriver, mais j'ai grand peur que cette dame, de qui vous parlez, le possèdera tellement tout, qu'elle n'en fera point de part à personne. »

Le déplaisir que ces paroles me rapportèrent me contraignit de lui donner congé beaucoup plus tôt que je n'eusse pas fait, perdant et le courage et la curiosité d'en savoir davantage, et, pour le faire en aller, je lui dis que le roi l'attendait avec impatience, et qu'il ne lui éloignât point davantage ce contentement.

Je demeurai de cette sorte tout seul, sinon accompagné de tant de fâcheuses et mortelles pensées, que plus d'une heure se passa avant que je me pusse résoudre à me laisser voir à personne. Enfin, la nuit me contraignit de me retirer dans la ville, d'où je faisais dessein de partir le lendemain tout seul et m'éloigner de sorte de tous les hommes, qu'il n'y en eût plus qui me pussent tromper. Et, pour commencer, j'entrai dans mon logis par un escalier dérobé, et n'ayant que cet écuyer avec moi. Je me jetai dans le lit sans être vu de personne des miens, lui commandant de dire à tous ces chevaliers qui m'attendaient, que je m'étais trouvé mal et

que je leur donnais le bonsoir. De toute la nuit, je ne pus clore l'œil, mais, incessamment rêvassant, l'aurore me trouva sans que la volonté seulement de dormir me fût venue. Et lorsque je me voulais préparer à la résolution que j'avais faite, la fièvre me reprit si violente que je fus contraint de la remettre à une autre fois.

Je n'avais point encore lu la lettre que Daphnide m'écrivait, n'ayant ni assez de courage pour la voir, ni assez de haine pour la jeter dans le feu. Mais, ne sachant auquel des deux me résoudre, je la tenais entre les mains, et, sans la lâcher, pour quoi qu'il m'en fallût faire, je la gardai deux jours de cette sorte, sans bouger du lit. Enfin, la colère me transportant, le soir que je me vis seul : « Il faut, dis-je en moi-même, il faut voir les trahisons de cette perfide, et puis l'arracher si bien de notre mémoire, qu'il n'y en demeure plus qu'un éternel mépris. » A ce mot, me relevant sur le lit, je l'ouvris, et, à l'aide d'une bougie qui était en la ruelle de mon lit, je lus ce qu'elle m'écrivait.

Mais à quoi servirait-il, sage Adamas, de redire ici ses paroles, qui n'avaient été écrites qu'en intention de m'abuser encore plus longuement ? Mais pourquoi aussi ne les redire pas, puisqu'il est nécessaire que le médecin reconnaisse la plaie, s'il lui veut donner les remèdes

nécessaires ? Je les dirai donc, non pas pour ma consolation, mais pour vous faire entendre comme je fus traité.

Lettre de Daphnide a Alcidon.

« N'aurai-je jamais autre nouvelle, sinon qu'Alcidon se porte mal ? Ne le reverrai-je jamais tel qu'il était quand il entra dans l'aventure de la parfaite amour ? Et mes vœux ne seront-ils jamais exaucés, ou si les Dieux veulent éternellement demeurer sourds aux supplications que je leur fais pour sa santé ? O Dieu ! s'il doit être ainsi, abrégez mes jours pour abréger ma peine, ou changez-moi le cœur, afin qu'il ne soit pas si sensible pour lui. Et vous, Alcidon, ou résolvez-vous à vous guérir, ou à me faire mourir de douleur. »

Voilà pas [a], ô mon père, la plus cruelle lettre que je pusse recevoir, après avoir découvert la trahison dont elle usait envers moi ? Tout transporté de colère, je lui fis cette réponse :

(a) *Voilà-t-il pas.*

Réponse d'Alcidon a Daphnide.

« La guérison d'Alcidon ne dépend plus que de la mort. Aussi, n'ayant trouvé fidélité ni en son maître, ni en sa maîtresse, à quoi voudrait-il vivre plus longuement parmi les perfidies ? Et ne vous plaignez plus que les Dieux soient sourds : ils ont enfin exaucé vos supplications, puisque, ne voulant redonner la santé à celui de qui la vie ne vous pouvait plus servir que de regret d'avoir manqué à tant de serments inutiles, ils vous ont changé le cœur comme vous désirez, le rendant insensible pour moi, mais trop sensible pour un autre, qui peut-être fera un jour la vengeance de tant de perfidie et de trahison. Et tenez cet augure pour véritable, car les Dieux sont trop justes pour ne me venger et vous punir. »

Je donnai cette lettre à celui des miens qui lui avait porté la première que je lui avais écrite, et lui commandai de s'en revenir sans apporter aucune réponse. Ce déplaisir me fut si cuisant que mon mal s'augmenta beaucoup, de quoi le grand Euric étant averti, et ne pouvant me savoir si malade sans me venir voir, encore qu'il eût un peu de honte de m'avoir enlevé cette belle

dame, contre les promesses qu'il m'avait faites, une après-dînée, il me fit l'honneur de me venir visiter. J'étais à la vérité fort malade, et toutefois ma plus grande douleur était le souvenir du larcin qui m'avait été fait, de sorte que, quand on me dit que le roi venait en mon logis, je tressaillis, comme si un nouvel accès me saisissait. Et quand je le vis, il ne me demeura point de sang au visage. Peut-être s'en fût-on pris garde, si ce n'eût été que le lieu où j'étais n'avait guère de clarté, et la pâleur est un effet de la maladie. Il s'assit au chevet de mon lit, et, après m'avoir demandé des nouvelles de mon mal et que je lui eus répondu comme la civilité et l'honneur que je recevais me le commandaient, il approcha sa chaire (a), et, tournant le dos à toute la troupe, commença de parler plus bas. Et voyant que je ne disais presque pas une parole, il pensa me réveiller en me parlant de Daphnide, n'étant encore averti que je susse ce qui se passait entre eux. Il me demanda donc comme se portait cette belle dame, et s'il y avait longtemps que je n'avais eu de ses nouvelles. Je lui répondis froidement que je croyais qu'elle fût en bonne santé, que je n'avais point eu de ses nouvelles depuis le jour qu'elle lui avait écrit par un tel, et lors je lui dis

(a) *Chaise.*

le nom de celui qui m'avait donné cette dernière lettre. Le roi rougit, et, au commencement, voulut nier d'en avoir reçu ; mais je lui dis qu'il me pardonnât et qu'il s'en ressouvînt bien, parce qu'elle me le mandait ainsi. « Comment ? me dit-il alors, elle le vous a donc mandé ? »

— « Oui, lui répondis-je, seigneur, et, de plus, le contentement et l'honneur qu'elle a reçus de vous voir à votre retour chez elle. »

Il demeura, à ce mot, un peu confus, voyant que je savais si bien ce qu'il pensait que j'ignorasse le plus, et, après s'être tû quelque temps:

« Il faut, Alcidon, me dit-il, que j'avoue la dette ([a]), encore qu'à ma confusion. Il est vrai que j'ai vu cette belle dame dont vous parlez, et que j'en ai eu des lettres. Et, de plus, que je l'aime autant que ma vie. Je ne puis nier qu'en cette action, je ne sois le plus mauvais maître et le moins fidèle ami qui se trouve, vous ayant traité de cette sorte, après vous avoir promis tant de fois le contraire. Mais, avouant que je vous ai fait cette trahison, que puis-je dire autre chose pour ma défense, sinon que je me suis trahi moi-même avant que vous trahir ? Je m'étais persuadé que, comme il n'y a homme vivant qui jusqu'ici m'ait pu surmonter, de

---

([a]) *Que je renonce à dissimuler.*

même il n'y avait point d'apparence qu'une femme le pût faire, et, en cette opinion, je vous ai promis, avec tant d'assurance et de serments, ce que depuis je ne vous ai pu tenir. La connaissance que j'avais eue de ma force contre les hommes m'a poussé en cette erreur de mépriser celle des dames. Et mon regret est d'autant plus grand que c'est Alcidon qui en reçoit le mal, Alcidon que j'ai toujours tant aimé, qu'il faut bien croire que, puisque j'ai fait contre lui cette perfidie, il m'a été impossible de faire autrement. Voilà, mon cher ami, la confession que librement je vous fais de l'outrage (a) qu'en dépit de moi je vous ai faite, avec protestation que, si je puis me démêler des liens dont je suis à cette heure si étroitement serré, je le ferai d'aussi bon cœur que je reçus jamais les plus grands contentements dont le Ciel m'ait jusqu'ici voulu favoriser. »

Le roi me dit ces paroles assez mal arrangées, et avec un visage qui témoignait qu'elles partaient du cœur, et, parce que je vis qu'il se taisait, je lui répondis :

— « Seigneur, tout ce qui est au monde y doit être pour servir à votre grandeur et à votre

(a) D'Urfé fait *outrage* féminin sous l'influence de la terminaison en *e* muet, et peut-être par analogie avec *ouvrage*, féminin dans l'ancienne langue.

contentement. A plus forte raison Alcidon, qui n'y demeure que pour vous faire service, et le Ciel, qui l'a bien reconnu, prévoyant qu'il m'était impossible de vivre et d'être privé de Daphnide, afin de la vous donner plus absolument, me veut ôter la vie, de laquelle je ne verrai jamais sitôt la fin que je la désire, puisque mon désastre veut qu'elle soit si nécessaire à votre contentement. »

Je ne pus, à ce mot, retenir les larmes, et le roi, ému, à ce que je crois, de ma douleur, après avoir quelque temps demeuré sans parler, me dit :

— « Vous ne sauriez, Alcidon, me vouloir tant de mal que le tort que je vous fais le mérite. Je le reconnais, et voudrais, avec mon sang, y pouvoir remédier. Peut-être le ferai-je avec le temps, mais, pour cette heure, il n'y faut point penser. Et toutefois, pour votre satisfaction, je suis résolu à tout ce que vous voudrez. Guérissez-vous seulement, et croyez que je ne ferai, pour votre contentement, que ce que je ne pourrai pas faire. »

Et, à ces dernières paroles, le roi se retira en son logis, me laissant avec tant de déplaisir, qu'il n'est pas croyable qu'un autre que moi pût vivre avec tant de douleurs, d'ennuis et de désespoirs (1). »

Alcidon, pressé du cruel souvenir de ses peines passées et de l'outrage qu'il lui semblait avoir reçu en cette occasion, et de son maître, et de sa maîtresse, perdit la parole, de sorte que quand, après s'être tu quelque temps, il la voulut reprendre, la voix ne lui permit pas, et fallut que par force il demeurât un assez long espace de temps sans parler. Enfin, s'efforçant, il dit à toute peine (a) :

« Vous voyez, Madame, comme, pour vous obéir, je suis allé renouvelant mes plaies, avec tant de déplaisir que, si celui-ci n'égale par sa grandeur celui que je reçus quand ce désastre m'advint, il le surpasse pour le moins par sa longueur, puisqu'il ne sera jour de ma vie que je ne plaigne la cruelle et désastreuse fortune que j'eus en ce temps-là. Car, vu la cruauté dont vous usez envers moi, je n'espère plus en pouvoir perdre le souvenir que par la perte de ma vie. Ce m'est toutefois quelque espèce de contentement, parmi la douleur que ce souvenir m'a rapportée, quand je pense que je la reçois par votre commandement, et pour avoir obéi à ce que vous m'avez ordonné. Mais si votre rigueur n'est plus grande encore que ma patience, et si vous pouvez être émue de quelque compassion,

(a) *Très difficilement.*

soulagez-moi, je vous supplie, Madame, d'une partie de ce fardeau que vous m'avez imposé, je veux dire de continuer ce discours de mes malheurs, et desquels vous pourrez parler avec plus d'assurance, puisque le personnage que je fais, en tout ce qui me reste à dire, c'est seulement de souffrir ce qu'il vous a plu de me faire endurer. Et si vous avez eu quelque raison de vouloir que le sage Adamas apprît de ma bouche la vérité des choses que j'ai faites, il me semble que je ne vous fais pas une requête déraisonnable quand je vous supplie que, par vos paroles aussi, il puisse entendre ce qui est procédé de vous entièrement. »

Adamas, sans attendre la réponse de Daphnide, se tournant vers elle :

— « Il me semble, Madame, lui dit-il, que ce chevalier a raison, et que, par l'ordonnance même que vous lui avez faite, vous y êtes obligée. »

— « Mon père, répondit-elle, la loi n'est pas égale entre lui et moi. Toutefois, puisque vous le trouvez bon, je ferai tout ce qu'il vous plaira. Aussi bien, ai-je reconnu, qu'encore qu'il die la vérité, si est-ce que, comme les bons orateurs, il ne laisse de lâcher toujours quelque parole à l'avantage de sa cause. »

Et lors, après être demeurée muette quelque temps, elle reprit ainsi le discours :

« C'est avec beaucoup de raison qu'on a toujours dit que ceux qui sont intéressés ou préoccupés de quelque passion, ne peuvent être juges bien équitables, d'autant que, le jugement étant offensé, il ne peut faire ses fonctions parfaites, non plus qu'un bras ou une jambe qui est blessée de quelque grand coup. Alcidon en rend un bon témoignage par les conséquences qu'il a tirées si souvent à mon désavantage, plus porté de la passion que de la raison, qu'il s'en figure. Et parce que mon discours serait trop long si je voulais reprendre tous les points où il s'est laissé transporter, je ne m'y arrêterai pas, mais seulement dirai-je avec vérité ce qui reste de notre fortune, et laisserai à votre jugement de discerner sa passion d'avec la vérité.

Et pour reprendre ce propos où il l'a laissé, je vous dirai, mon père, qu'ayant reçu la lettre qu'il m'avait envoyée, et à laquelle je ne pus faire réponse, parce que celui qui me l'avait apportée s'en était retourné, par son commandement, sans me dire adieu, je demeurai la personne du monde la plus désolée, me voyant blâmer, avec quelque apparence de raison, d'une chose à laquelle je ne pouvais guère remédier. J'appris incontinent après, par des lettres du roi, tous les discours qu'ils avaient eus ensemble, et puis, par Alizan, que j'y avais envoyé exprès (sans toutefois lui

écrire quel était son mal et combien on le jugeait dangereux). Je demeurai longuement à discourir en moi-même sur ce que j'avais à faire. Car, d'un côté, l'affection que je lui portais me conviait d'aller où il était, pour lui faire entendre combien il était abusé, et, de l'autre, je n'osais l'entreprendre de peur d'être blâmée. Je fus longuement irrésolue avant que de pencher entièrement d'un côté, et, enfin, le second voyage qu'Alizan y fit me contraignit, par son retour, de m'y en aller, parce qu'il me rapporta de si mauvaises nouvelles de la maladie, que, mettant à part toute autre considération, je me résolus de l'aller voir, et, en cette délibération, je commençai de chercher quelque excuse à mon voyage. Elle se présenta assez bonne bientôt après, parce que, la paix étant faite, mon beau-frère fut contraint d'aller en Avignon pour ravoir l'un de ses parents, qui avait été fait prisonnier dans une ville qui s'était rendue au grand Euric. Et parce qu'il avait voulu contredire à cette résolution générale, ceux du lieu s'en étaient saisis, et, encore que la paix fût depuis publiée, si est-ce qu'ils ne le voulaient point remettre en liberté, de peur que, si la guerre recommençait, il ne fît quelque entreprise sur eux. Et prévoyant qu'il y aurait de la difficulté à son élargissement, parce qu'il jugeait bien que le roi aimerait mieux favoriser ceux qui avaient

pris volontairement son parti, et que l'affaire, par conséquent, pourrait prendre un long trait de temps, il voulut y mener sa femme, et elle le pria de faire en sorte que je l'y voulusse accompagner, tant pour faciliter son entreprise, que pour être accompagnée, quand elle serait contrainte de parler au roi. Soudain que le mari m'en ouvrit la bouche, ayant opinion que c'était le plus honorable prétexte que je pourrais prendre, je lui promis de faire tout ce qu'il voudrait, et qu'il fallait seulement avoir le congé de ma mère. La bonne femme le lui accorda sans difficulté aussitôt qu'il lui en fit entendre le sujet, de sorte que, deux jours après, nous partîmes, et, de fortune, notre logis se rencontra vis-à-vis de celui d'Alcidon. Le bruit de son mal était fort grand, et le roi l'allait voir souvent, parce que véritablement il l'aimait. Mais quand il fut averti de mon arrivée, pour avoir la commodité de me voir, il se montra encore plus désireux de sa santé. Car, au lieu qu'il ne le voyait qu'une ou deux fois la semaine, depuis, il y alla tous les jours, et, en allant ou venant, il passait d'ordinaire en mon logis. Quant à moi, le lendemain que je fus arrivée, j'envoyai vers Alcidon et lui mandai par Alizan que, s'il l'avait agréable, je le verrais volontiers, et soudain que j'eus sa réponse, je m'y en allai.

Je le trouvai fort mal, et pour lors sa chambre

était pleine de mires et de médecins, de sorte que, pour cette fois, nos discours ne furent que de sa maladie. A quoi il répondit fort peu, et toujours en soupirant. Il est vrai que son mal couvrait cela, parce qu'on pensait que c'était l'ardeur de la fièvre. Le jour d'après, je pris le temps si à propos, que je le trouvai presque seul, et lors, m'approchant de lui, après lui avoir demandé en quel état il se trouvait, il me répondit avec les larmes aux yeux et d'une voix assez faible et languissante :

— « Et comment, Madame, me demandez-vous l'état du mal que vous m'avez fait ? Vous le devez mieux savoir que moi, ni que tous mes médecins. »

— « Alcidon, lui répondis-je froidement, il est certain que je sais une partie du mal de votre esprit, mais je suis fort ignorante de celui du corps, et c'est celui-là qui me met en peine. Car, pour l'autre, quand vous voudrez m'écouter, je m'assure que vous en serez bientôt guéri. »

— « Ah ! Daphnide, me dit-il avec un grand soupir, je vois bien que, s'il est ainsi, vous avez plus de souci de ce qui le mérite le moins. Car s'il y a quelque chose en moi qui puisse être recommandable, c'est cette âme avec laquelle je ne vous ai pas seulement aimée, mais adorée d'une si pure et entière affection, que je ne crois

pas qu'autre que vous la puisse jamais mépriser. »

— « Cette réponse, repris-je, est un témoignage de votre mal. Mais ayez seulement le souci que vous devez avoir de la guérison du corps, et vous verrez que, pour l'âme, le mal n'en est pas mortel, si pour le moins il vous est encore resté quelque peu de raison. »

— « Je sais, me répondit-il, que le mal n'en est pas mortel, car, s'il l'était, il y aurait quelque espérance de le voir finir un jour ; et je suis très assuré qu'il durera autant que mon âme (que nos druides m'ont enseigné être immortelle), mais si est bien celui du corps [a], puisque, s'il ne s'augmente comme je désire, j'avancerai de mes propres mains le terme de ma vie, afin de n'avoir plus des yeux d'amour pour voir une personne qui en a si peu dans l'âme. »

— « Je vois bien, répliquai-je, que vous êtes blessé, et que votre plus grand mal gît en l'opinion. Vous croyez que la recherche du grand Euric a eu tant de pouvoir sur moi qu'elle m'a fait effacer l'affection que je vous ai promise. N'est-ce pas là votre mal, Alcidon, vous semblant d'avoir une très juste occasion de vous douloir [b] de moi et de votre fortune, qui vous a fait aimer une personne volage et inconstante ? »

(a) *Mais celui du corps est bien mortel.*
(b) *Désoler.*

Il me répondit alors très froidement :

« Si vous savez aussi bien guérir que reconnaître mon mal, j'avouerai que vous êtes un très bon médecin. »

— « Il m'est plus aisé, lui répondis-je, de le guérir, qu'il ne m'a été de le reconnaître, parce que l'âme est difficilement découverte quand elle veut, et ç'a été par hasard que j'ai tiré cette connaissance de vos paroles, au lieu qu'à votre guérison la raison et la vérité m'aideront. Et pour commencer, dites-moi, Alcidon, à quoi avez-vous reconnu que je ne vous aimais plus ? N'est-ce point aux réponses que j'ai faites au roi, et que [a] j'ai souffert d'être vue et recherchée de lui ? Mais, dépouillez-vous un peu de passion, et, sans avoir aucun intérêt en ceci, considérez qui est le roi Euric, qui je suis, et en quelle saison nous sommes. Vous verrez qu'Euric est un prince qui peut tout ce qu'il veut, et à qui les cités, ni les provinces, voire ni les royaumes entiers, n'ont pu faire jusqu'ici résistance, quand son ambition lui a fait tourner ses armes contre eux. Et croyez-vous qu'amour soit une moins forte passion, ou que j'aie plus de pouvoir de résister à sa force que tant de milliers de personnes ? Vous savez que je suis sa sujette, que

(a) *Au fait que.*

je suis et demeure dans le pays de sa conquête, et en une saison où il semble que toutes choses soient permises. Me croiriez-vous bien avisée de la dédaigner et de la rejeter ? Penseriez-vous vous-même de vivre et de demeurer près de lui, ou dans ses états, avec assurance, s'il voyait que je le traitasse de cette sorte, sachant par votre bouche l'amour que je vous porte, laquelle il accuserait de tous les mauvais traitements qu'il recevrait de moi. Est-il possible que votre passion vous ait de sorte aveuglé, que vous n'ayez pu voir que ce seul remède était celui qui me pouvait donner le moyen de vous voir ? En quoi ne se change point une amour dédaignée ! Le nom de haine est trop peu de chose, et qui voudrait (a) bien représenter ce qui s'en produit, il faudrait inventer une parole qui signifiât : haine, colère, rage, désir de vengeance, et plus encore, puisque la tyrannie et la cruauté s'y mêlent. Or, considérez, Alcidon, en quels termes je vous mettais, et moi aussi, si j'eusse suivi ce conseil. La moindre chose eût été un commandement qu'il vous eût fait de ne vous trouver jamais dans ses états, et, à moi, mille outrages et mille médisances que vous ni moi n'eussions jamais pu supporter sans mourir ou sans vengeance. Voyez à quelles extrémités

(a) *Et si on voulait.*

nous étions, et quels contentements nous eussions dû espérer en vivant de cette sorte ! Et avouez que mon conseil a été le meilleur, puisqu'il nous met hors de tous ces dangers, et nous donne le moyen de vivre ensemble avec plus de commodité que nous n'eussions jamais eu. »

— « Hélas ! Madame, me répondit-il, qu'il est aisé de connaître que toutes ces raisons ne sont que des excuses ! Car, si vous eussiez eu le dessein que vous dites, pourquoi vous fussiez-vous cachée de moi ? Et pourquoi, dès ma première plainte, ne me les eussiez-vous découvertes, et non pas user d'une telle tromperie, qui se peut dire trahison, et laquelle je n'eusse jamais sue, si la fortune, pour me faire savoir que j'étais véritablement malheureux, n'eût voulu me la découvrir ? »

— « Je vous avouerai en ceci la vérité, lui répondis-je. Je vous reconnus si éloigné de cet avis, que je pensai n'être pas à propos de le vous dire, et devoir user envers vous comme l'on fait avec les petits enfants qui sont malades, auxquels on oint de quelque douceur les bords du vase où est la médecine, afin que, trompés, ils l'avalent plus aisément, et que, par cette tromperie, ils se conservent la vie, m'assurant que vous ne le trouveriez point mauvais quand vous sauriez mon intention, et que vous en ressentiriez le profit et le remède. »

— « Hélas ! me dit-il avec un grand soupir, plus amer et plus difficile à prendre que ne saurait être le mal que vous voulez guérir ! »

— « Tous les malades, lui répondis-je, quand on leur présente les médecines, en disent autant que vous ; mais, quand ils en ressentent les bons effets et que la santé leur revient, alors ils en louent les médecines et les médecins, et avec salaire et remerciement. J'espère que bientôt vous en ferez de même. »

Il me voulait répondre, mais il en fut empêché par une grande troupe de chevaliers qui le venaient visiter, et, peu après, je le laissai avec eux, non pas entièrement guéri du mal d'esprit, mais tellement disposé que mes raisons commencèrent d'y trouver place. Et parce que je désirais sur toute chose sa santé, je fus soigneuse de le revoir deux ou trois jours suivants, durant lesquels je lui représentai tellement le juste dessein qui me faisait vivre avec Euric de cette sorte, qu'enfin lui-même y consentit, voyant, comme je crois, que les affaires étaient en un tel état qu'aussi bien n'y pouvait-il plus remédier. Et, sur ce discours, je lui promis que, comme notre affection avait été la première que j'avais eue, qu'elle serait aussi la dernière, avec laquelle je lui promettais de m'enfermer dans le tombeau, que celle que je porterais à Euric s'appellerait

raison d'État, et celle que je continuerais avec lui, amour du cœur.

Voilà, mon père, les remèdes desquels j'usai pour guérir ce malade, qui furent si bons qu'il commença à se ravoir, et, peu après, à sortir du lit. Et enfin, avant que je partisse d'Avignon, il fut guéri entièrement, et tellement résolu à me voir favoriser le roi, que, bien souvent, lui-même l'accompagnait en mon logis quand il me venait visiter. Il est vrai qu'il me fallut user d'un très grand artifice pour persuader au roi que je m'étais du tout éloignée d'Alcidon, et Alcidon même n'eut pas peu de peine à lui faire paraître que, pour son respect, il n'avait plus aucun dessein sur moi, parce que, ayant su la bonne volonté qui avait été entre nous, et lui m'aimant bien fort, et par ainsi me jugeant fort agréable, il ne pouvait penser que le respect eût eu tant de pouvoir sur Alcidon que d'éteindre l'affection qu'il m'avait portée. Et puis, considérant Alcidon jeune et beau, et lui déjà fort avancé en son âge, chenu et ridé, accidents qui ne sont pas souvent cause de faire naître l'amour, et même dans un jeune cœur comme le mien, et qu'il avait trouvé empêché [a] ailleurs à son abord, il ne se pouvait figurer que j'eusse du tout quitté Alcidon pour

---

[a] *Occupé.*

lui. Et par ainsi, il véquit [a] longuement en ce soupçon d'être trompé. Mais la discrétion d'Alcidon et la froideur dont j'usais avec lui lui firent enfin perdre cette opinion, et cela fut cause que, se croyant seul possesseur de ma bonne volonté, il ne fit point de difficulté de montrer tout ouvertement l'affection qu'il me portait, de sorte qu'après avoir fait, à ma supplication, ce que mon beau-frère désirait, il manda à mon père et à ma mère qu'ils le vinssent trouver, afin d'en avoir occasion de me retenir auprès de lui avec quelque bonne excuse. Encore que l'un et l'autre fût fort vieux, si est-ce que l'ambition, qui toujours jette ses racines plus avant dans l'âme des vieilles personnes que dans les jeunes cœurs, les fit résoudre de laisser les commodités de leur maison pour lui obéir, en espérance de devenir plus grands par ses faveurs.

Nous voilà donc à la suite de la cour, où le roi ne trompa point leurs espérances, car il les combla de biens et d'honneurs, desquels toutefois ils ne jouirent guère longuement, fût que leur âge était parvenu au terme que nul ne peut outrepasser, ou que les incommodités de la cour, qu'il est impossible à tout autre qu'au roi d'éviter, eussent abrégé leur vie. Tant y a que, peu de

(a) *Vécut.*

temps après, ils moururent tous deux, et semblait qu'ils ne fussent venus à la suite du roi que pour m'y laisser presque en possession. Car, autrement, je n'y eusse osé venir, au lieu que, m'y trouvant toute portée, je m'y arrêtai au commencement sous l'excuse de vouloir donner ordre à quelques affaires domestiques qu'ils m'avaient laissées, et puis pour la poursuite de quelques procès imaginés, et enfin, quand l'affection du roi envers moi fut du tout découverte, sous l'espérance d'être sa femme, ainsi que lui-même en faisait courre [a] le bruit. Durant tout ce temps, il se passa peu de jours sans que je ne donnasse la commodité à Alcidon de me voir en particulier, et que je n'employasse, pour le moins, deux heures auprès de lui, qui me semblaient toujours trop courtes quand il fallait nous séparer. Il sait bien que je ne mens pas, et que, plusieurs fois, pour lui donner ce témoignage de ma bonne volonté, je l'ai mis, et moi aussi, en de très grands hasards, et de la vie, et de l'honneur. Il est vrai, certes, que j'ai un très grand sujet de me louer de lui et de sa discrétion, pouvant dire que, quelque commodité que je lui aie donnée, ou quelque familiarité que je lui aie fait paraître, il n'a jamais montré de vouloir outrepasser avec moi les bornes

(a) *Courir.*

de l'honnêteté. Et encore que je croie bien qu'il pensait que je ne le souffrirais pas, toutefois je ne laisse de lui être grandement obligée de ne m'avoir point donné sujet de me douloir de lui.

Vivant de cette sorte avec beaucoup de contentement, encore que je fusse en continuelle inquiétude que le roi ne reconnût la continuation de cette bonne volonté, et que cela ne lui donnât occasion de changer, comme il avait déjà fait au désavantage de quelques autres, je m'aperçus qu'il y avait quantité de dames principales qui toutes aspiraient de posséder ce grand prince, fût pour la gloire de commander à celui à qui tant de milliers d'hommes vaincus obéissaient, fût pour l'espérance de venir à la couronne, si l'amour le conviait de les épouser. Et, entre celles qui tenaient le premier rang, j'en remarquai deux : l'une qui se nommait Clarinte, et l'autre Adelonde. Quant à Clarinte ([1]), j'avoue n'avoir jamais rien vu qui méritât mieux d'être aimé et servi, ayant toutes les conditions qui se peuvent désirer pour être aimable. En premier lieu, l'envie n'eût su trouver à redire en son visage. Et puis, elle avait la main la plus belle qui se pût avoir, la taille si droite et déliée, et la façon et la majesté telle, qu'elle semblait être vraiment née pour porter la couronne sur la tête, aussi

bien que plusieurs de ses aïeules avaient fait autrefois. Et ce qui rendait ses coups encore plus inévitables, c'était qu'à la beauté de ce corps était joint un des plus beaux esprits de l'univers, de qui les rayons paraissaient en toutes ses actions, mais particulièrement en sa parole, qui était si charmante que pour n'en point être épris, il n'y avait autre remède que de ne la point écouter. Bref, j'avoue que si j'eusse été homme, je l'eusse servie, quelque traitement que j'en eusse pu recevoir. Et, de fait, toute fille que j'étais, je ne me pouvais soûler de la voir et de demeurer auprès d'elle, quoique tant de perfections et de mérites me donnassent assez de sujet de la haïr, à cause du dessein que j'avais et de la prétention que je reconnaissais en elle.

Quant à Adelonde, c'était véritablement une belle dame, mais n'approchant en rien à la beauté de Clarinte, ni à ses mérites, et de plus qui, étant mariée, ne pouvait avoir les hautes prétentions de celle-ci, de sorte qu'encore qu'il m'ennuyât fort de voir Euric la caresser, toutefois elle ne me donnait pas les grands soupçons que j'avais de l'autre, et cela fut cause que je me résolus de divertir [a] l'esprit de ce prince premièrement de celle-ci, et puis, avec plus de

---

[a] *Détourner.*

loisir, d'Adelonde, et même que je voyais déjà qu'il s'y laissait presque aller, et qu'encore qu'au commencement il feignit de la visiter, non point par amour, mais par honneur seulement, depuis quelques jours il y allait plus souvent que de coutume et se cachait de moi le plus qu'il pouvait. Je m'en aperçus assez tôt, outre que les espies (a) que je tenais secrètement auprès de ce prince m'en avertirent incontinent. Et connaissant qu'il y fallait remédier, et sans perdre temps, après avoir cherché en moi-même ce que j'y pourrais faire, enfin je jetai l'œil sur Alcidon, me semblant que, s'il me voulait seconder en ceci, mon dessein pourrait heureusement réussir. Et parce qu'il était nécessaire de l'effectuer promptement, à la première occasion que je pus parler seule avec lui, je lui tins un tel langage :

« J'ai demeuré quelque temps irrésolue si je vous devais faire entendre une chose qui me travaille (b) plus que je ne saurais vous représenter, craignant que l'affection que vous me portez ne vous fasse recevoir mes paroles autrement que je ne désire. Et toutefois, si vous considérez de quelle sorte j'ai vécu avec vous par le passé, et quel témoignage je vous ai donné de ma bonne volonté, je m'assure que vous jugerez

(a) *Espions.*
(b) *Tourmente.*

avec moi que la seule nécessité de nos affaires me contraint de vous faire la prière que j'ai dilayée [a] jusqu'ici. Vous savez qu'en la fortune où je suis, je n'ai pour envieuses de mon bien que toutes celles qui me voient, de sorte que j'ai à me garder de toutes, comme de personnes qui voudraient bien être en ma place. L'affection que vous m'avez promise et celle que je vous porte vous convient d'avoir soin de moi, mais plus encore votre propre conservation. Car, encore qu'on ne sache pas l'étroite amitié qui est entre nous, si est-ce qu'il y a peu de personnes qui n'aient remarqué que vous avez toujours porté mes affaires avec passion. Or, les maximes d'État veulent que la même fortune du chef soit commune à tous les membres, si bien que votre ruine est toute évidente, si la mienne advient. Je vous ai voulu remettre ceci devant les yeux, afin que vous ne trouviez point étrange ce que je suis contrainte de vous proposer pour notre conservation. Vous voyez que Clarinte, soit qu'elle s'appuie sur la grandeur de ses parents, soit qu'elle fasse ce dessein sur la force de sa propre beauté, s'étudie de gagner la bonne volonté d'Euric, et, qui pis est, qu'elle n'y travaille pas du tout en vain, me semblant que ce prince

(a) *Différée.*

commence de la trouver plus agréable que je ne désirerais. Vous connaissez l'humeur assez changeante de celui avec qui nous avons affaire, et que, jusqu'ici, il ne s'est trouvé personne qui l'ait pu arrêter. Si Clarinte vient au bout de ses desseins, jugez de quelle sorte elle nous éloignera de la cour, afin de ne tomber en la même confusion où elle nous aurait mis. C'est pourquoi, maintenant que les choses ne sont point tant avancées que nous n'y puissions remédier, il faut que nous recherchions tous les artifices que nous pourrons imaginer pour nous mettre à couvert de cet orage. De penser que nous puissions user de violence et y faire consentir l'esprit blessé de ce prince, c'est être bien ignorant des effets qu'Amour a accoutumé de produire à son commencement, puisqu'il n'y a rien qui le rende plus grand que les contrariétés qu'il y rencontre, semblable en cela au brasier, que le vent rend plus grand et plus allumé. De croire aussi qu'en dissimulant ou ne faisant pas semblant de le connaître, le temps puisse nous y apporter quelque bon remède, c'est un fort mauvais et fort dangereux conseil, parce qu'encore que l'amour qui n'est point contrarié peu à peu de soi-même se détruise, et enfin devienne presque moins que rien, si est-ce qu'en cette occasion, l'attente est aussi périlleuse que le danger en

est du tout inévitable, puisque jamais l'amour ne diminue qu'après la possession. La possession de Clarinte ne sera jamais sans mariage ; le mariage étant, encore qu'Euric vînt à changer d'amour, elle ne laissera pas d'être reine des Visigoths, et nous, par conséquent, sujets à toutes ses volontés et violences. De sorte qu'après y avoir longuement pensé, je n'ai pu trouver autre remède au péril qui nous menace que celui que je vous vais dire, lequel je vous conjure encore une fois de vouloir prendre en bonne part, et non point d'un autre sens que je le vous propose. Vous n'êtes point ignorant de combien de grâces le Ciel et la nature vous ont relevé par-dessus le reste des hommes. La preuve que vous en avez faite partout où il vous a plu vous en rend assez certain. Je ne fais point de doute que, pour peu que vous veuilliez employer vos yeux à regarder Clarinte, elle en ressentira incontinent les charmes ordinaires, et quoiqu'elle n'ait point en l'estomac un cœur de chair, mais de rocher, elle n'en saurait éviter les coups. Si vous mettez en effet (a) ma prière, il adviendra sans doute, ou qu'elle vous aimera, et soudain, méprisant Euric et toute son ambition, elle se donnera toute à vous, ou qu'Euric, voyant que vous la recherchez et qu'elle le

(a) *Effectuez, réalisez.*

souffre, la dédaignera et s'en retirera. Et ainsi nous éviterons ce malheur qui nous menace si fort. Si vous y savez quelque meilleur moyen, je vous supplie de le proposer, afin que nous voyions auquel nous avons à nous prendre. J'ai différé longuement de vous faire cette ouverture, craignant que vous n'eussiez opinion que je vous proposais ce parti pour vous éloigner de moi, car tant s'en faut ; tout ce que je vous en dis n'est seulement que pour pouvoir, à l'avenir, demeurer ensemble, et avec plus de contentement et de sûreté (1). »

Voilà les paroles dont j'usai avec Alcidon, lui montrant si à nu mon intention, qu'il me semblait bien ne lui donner nulle occasion de le mécontenter, ou de soupçonner que j'eusse autre dessein que celui que je lui disais. Et toutefois, quelque assurance que je lui donnasse du contraire, ni quelque raison qu'il reconnût lui-même, il ne put se persuader que ce ne fût pour l'éloigner entièrement de moi, et, avec cet éloignement, m'obliger (a) d'autant plus le grand Euric. Parce qu'après s'être tu quelque temps et avoir tenu assez longuement les yeux en terre, il les releva, et, avec un souris qui montrait bien son mécontentement, il me répondit :

(a) *Attacher.*

— « Dieu veuille, Madame, qu'en ceci je vous puisse aussi bien servir que vous le désirez. Car, quant à moi, sans qu'il soit nécessaire de me rapporter tant de considérations, comme vous avez pris la peine de faire, il suffit de me dire que votre volonté est telle. Mais le cœur me dit qu'un très grand malheur pour moi doit prendre origine de ce commandement. Je lui obéirai toutefois, non pas pour créance que j'ai des faveurs dont vous dites que le Ciel m'a été si libéral, car la preuve me montre assez le contraire, n'ayant jamais rien aimé que vous, qui vous êtes ravie de moi [a], mais pour vous faire seulement connaître que, jusqu'à la mort, je vous veux obéir. O Dieu ! est-il possible que le roi, étant aimé de vous, ne soit point encore content, s'il ne me rend entièrement misérable ? O Alcidon ! as-tu bien le cœur de supporter ces outrages de la fortune ? Mais pourquoi ne les souffriras-tu pas, puisque c'est la belle Daphnide qui te l'ordonne ainsi ? » Et lors, se tournant vers moi avec une grande révérence : « Oui, Madame, me dit-il, je ferai ce que vous me commandez, et me dût-il aussi bien coûter la vie que toute sorte de contentement. »

A ce mot, il s'en voulut aller, mais je le retins

(a) *Qui vous êtes enlevée à moi.*

par le bras, et, après lui avoir représenté de nouveau tout ce que je viens de dire, et ajouté encore toutes les meilleures considérations que je pus, je le priai, quoiqu'il vît notre perte assurée, toutefois, si c'était chose qui lui fâchât si fort, de ne faire pas ce que je lui avais dit, parce que toutes autres infortunes me seraient plus aisées à supporter que son déplaisir. Mais que, s'il voulait un peu donner de lieu à la raison, il verrait bien que c'était à tort qu'il entrait en ces opinions, et qu'il m'offensait grandement en les recevant.

« Madame, me dit-il, si je vous offense en cela, j'en ferai bientôt la pénitence en ce que vous me commandez, et telle que je m'assure que vous en aurez pitié, et Dieu veuille que ce ne soit point trop tard ! Toutefois, je me suis de sorte soumis entièrement à votre volonté, que je vous proteste d'obéir à ce que vous m'avez commandé ; et ne croyez point que j'y faille, sinon en tant que la puissance me manquera. Et quoique vous voyiez le trouble où vous m'avez mis par ce commandement, ne pensez pas, je vous supplie, qu'il procède d'ailleurs que de ma trop grande affection, qui ne me peut permettre de m'éloigner de vous ou d'en servir une autre (encore que ce soit par feinte) sans une très grande peine. »

— « Alcidon, lui dis-je alors, lui jetant un bras au col, ce n'est pas de cette heure que j'ai commencé de reconnaître les effets de votre bonne volonté, ni combien, outre vos mérites, elle m'oblige à vous aimer. Mais croyez aussi que, si la mort ne me surprend bientôt, je sortirai quelque jour de ces dettes, et me désobligerai [a] de ce que je sais bien que je vous dois, par d'aussi grands témoignages de mon amitié envers vous que vous m'en avez rendus et que j'en reçois maintenant. Et, afin que vous puissiez prévoir quel est mon dessein, je vous promets, Alcidon, et vous jure devant Dieu, qui punit les faux serments, que toute la peine que vous emploierez à la recherche de Clarinte sera mise par moi sur mon compte, et que ce sera moi qui vous en paierai. »

Il me semble que, si Alcidon m'aimait, ces paroles le devaient contenter, et toutefois je vis bien qu'il se mettait en cette entreprise à contre-cœur, et seulement pour ne vouloir pas me désobéir. Si est-ce que, pour observer ce qu'il m'avait promis, il s'y résolut, et, selon sa discrétion naturelle, il commença cette recherche, en laquelle, certes, il y trouva plus de difficulté que nous n'avions pensé, et y en eût bien eu encore

(a) *Je m'acquitterai.*

davantage, si la fortune, qui s'est tant plue à le favoriser en tout ce qu'il a voulu aimer, ne lui eût elle-même ôté les plus grands empêchements par la rencontre que je vous vais dire.

Il est aisé de juger que Clarinte, étant belle et telle que je la vous ai dite, et nourrie dans une cour remplie de chevaliers jeunes et généreux, n'était pas demeurée si longtemps sans être servie, et peut-être encore sans aimer. Entre tous, il y en avait deux, qui, sous prétexte de parentage qu'ils avaient avec elle, s'étaient plus avancés en ses bonnes grâces. L'un s'appelait Amintor et l'autre Alcyre (1), tous deux, certes, très vaillants et très aimables chevaliers, et qui, si je ne me trompe, embarquèrent au commencement cette belle dame en cette affection sous le nom de l'amitié, ruse assez ordinaire, et de laquelle Amour se sert bien souvent pour surprendre celles qui semblent être plus difficiles à le recevoir dans leurs âmes. Outre le parentage qui était entre ces deux chevaliers et qui les devait lier ensemble d'une étroite amitié, encore la longue nourriture (a) qu'ils avaient eue ensemble, la conformité des exercices auxquels ils s'adonnaient et leur même âge les avaient conviés d'être frères

(a) *Education.*

d'armes, et de se jurer l'amitié et l'assistance auxquelles ce nom oblige ceux qui en font profession. Mais Amour, qui ne veut point souffrir de compagnon, défit bientôt cette société de la sorte que je vous dirai. Le feu est difficilement tenu caché sans que la fumée ne s'en aperçoive, mais je crois qu'il est encore plus malaisé de couvrir longuement une grande affection, et même à ceux qui peuvent y avoir quelque intérêt. Cette raison fut cause, outre celle de l'ordinaire pratique, que ces deux chevaliers s'aperçurent bientôt de l'amour l'un de l'autre. Et d'autant qu'Alcyre reconnut qu'Amintor l'emportait pardessus lui, après avoir recherché tous les justes moyens qu'il se peut imaginer pour le devancer, et qu'il eut éprouvé que tous ses efforts lui étaient inutiles, il se résolut à recourir à la finesse et à l'artifice, lui semblant que, pour vaincre, il n'y avait point de ruse qui fût blâmable.

C'est presque une chose ordinaire que toutes les personnes de condition relevée choisissent, entre ceux qui les servent, quelqu'un qui leur est plus agréable et auquel ils se confient plus qu'à tout autre. Clarinte en avait fait de même entre les filles qui la servaient, car il y en avait une qu'elle aimait et en laquelle elle se fiait entièrement. Alcyre, qui savait combien ces personnes ont de puissance et de crédit auprès de

celles qu'elles servent, avait de longue main recherché la bienveillance de cette fille. Et comme il était fort accompli chevalier et fort libéral, il se l'était tellement acquise, que, pour peu qu'il voulût s'y peiner [a] davantage pour le nouveau dessein qu'il faisait, il lui fut aisé d'en donner connaissance, telle qu'il lui plut, à Amintor. Ayant donc acquis cette fille de cette sorte, toutes les fois que son compagnon le rencontrait auprès de la belle Clarinte, il lui laissait la place et s'en allait entretenir cette fille, qu'il éloignait des autres, et s'il s'apercevait qu'Amintor le regardait, il souriait avec elle et avait toujours quelque secret à lui dire à l'oreille, faisant tout ce qu'il pouvait pour le faire entrer en quelque soupçon. Amintor, qui prit garde incontinent à cette nouveauté, suivant le naturel de ceux qui aiment, soupçonna bientôt ce qu'Alcyre désirait de lui persuader, à savoir, que cette familiarité procédait de quelque autre plus grande, mais plus cachée, qu'il avait avec sa maîtresse. Et d'autant qu'il était homme plein de franchise et qui ne pouvait rien porter dessus le cœur contre personne, un jour qu'il le trouva à propos, il lui dit :

— « Est-il possible, Alcyre, que vous ayez

(a) *Se donner de la peine à cela.*

autant d'affaires avec cette fille de Clarinte que vous en faites de semblant ? »

Alcyre, qui vit réussir si bien son dessein, ne lui répondit au commencement qu'avec un petit souris, et après :

— « Que voulez-vous, continua-t-il, que je vous die ? Vous possédez tellement la maîtresse qu'il faut, quand vous y êtes, si je ne veux demeurer seul, que je parle à celle que vous me laissez. »

— « Il me semble, ajouta Amintor, qu'autrefois vous ne souliez point faire ainsi, et que je ne suis point plus possesseur de la maîtresse que je le soulais être. Qu'y a-t-il donc de nouveau ? »

Alcyre demeura quelque temps sans répondre, et, le regardant, souriait comme faisant le fin, dont Amintor se troubla encore davantage, et, voyant qu'il ne disait mot :

— « Que veut dire, reprit-il, que vous ne me répondez point ? Y ai-je quelque intérêt, ou n'est-ce point à mes dépens que vous vous entretenez ensemble ? S'il est ainsi, pour le moins, que je le sache, afin que j'aie ma part au passe-temps. »

Alors, Alcyre, avec un visage plus sérieux : — « Amintor, lui dit-il, quand nous ne serions pas si proches parents que nous sommes, vous me devez croire assez votre ami, pour ne vous point

traiter de la sorte que vous dites. Mais il est certain qu'il y a longtemps que je vous eusse averti de ce que vous désirez de savoir à cette heure, si je n'eusse eu peur de vous faire déplaisir ; et cette même considération m'en empêchera encore, si vous ne m'assurez du contraire. »

— « Je ne vous assurerai pas, dit-il, de n'avoir point de déplaisir de ce que vous me pourriez dire, et même étant à mon désavantage ; mais trop bien que je vous aurai une très grande obligation, si vous me dites ce que c'est, afin d'y remédier, ainsi que je jugerai être à propos. »

— « Si vous me promettez, dit Alcyre, d'en user avec discrétion, et vous servir de l'avertissement que je vous donnerai seulement pour sortir de la tromperie où l'on vous retient, je suis tout prêt à le vous dire, comme votre parent et votre ami ; mais, autrement, je ne le ferai pas, puisque, sans vous profiter en rien, il me pourrait beaucoup nuire. »

Et Amintor le lui ayant promis avec toute sorte d'assurance, Alcyre reprit ainsi la parole :

— « Sachez, Amintor, qu'après avoir longuement servi la belle Clarinte, ma bonne fortune a été telle qu'elle s'est entièrement donnée à moi et que je la possède. »

— « Ah Dieu ! s'écria le chevalier, qu'est-ce que vous me dites ? Vous possédez Clarinte ! »

— « Je la possède véritablement, reprit froidement Alcyre, et en mettez votre esprit en repos. Car elle est mienne de telle sorte qu'il se passe fort peu de nuits que je ne sois auprès d'elle, et c'est pourquoi vous voyez que je me retire de sa compagnie le plus que je puis, afin d'en ôter la connaissance aux plus curieux, ainsi qu'elle m'en a prié. »

— « O Dieux ! dit Amintor, en levant les mains jointes en haut, ô Dieux ! ne la punirez-vous point, la trompeuse et perfide qu'elle est ! »

— « Je vous assure, ajouta Alcyre, que plusieurs fois j'ai voulu vous en avertir, étant marri de vous voir trompé comme vous étiez ; mais (ainsi que je vous ai dit), j'ai eu peur que vous n'en eussiez trop de déplaisir. »

Amintor alors, pliant les bras sur son estomac et ayant demeuré quelque temps sans parler, reprit enfin de cette sorte :

— « J'aurais une grande occasion de me douloir de vous, Alcyre, en ce que vous m'avez ravi Clarinte, si je ne savais bien que la poursuite que vous et moi en avons faite, n'a point été au déçu l'un de l'autre (a), mais que, comme ceux qui courent au prix, plusieurs entrent dans la

(a) *En nous trompant l'un l'autre.*

course et un seul le gagne. De même, je n'ai point d'occasion de me douloir de vous, si vous l'avez emportée, cette Clarinte, plutôt que moi. Au contraire, j'ai beaucoup de sujet de me louer de vous pour la déclaration que vous me faites, afin que je ne demeure plus longuement déçu. Il ne reste, pour le comble de cette obligation, qu'une chose, de laquelle je vous veux conjurer, qui est de me faire savoir aussi bien par mes propres yeux ce que vous me dites, que je viens de l'apprendre de vous par les oreilles. »

— « J'y ferai (a), répondit Alcyre, pour votre contentement, tout ce que je pourrai ; mais je crains fort que ce ne sera que rengréger votre déplaisir. »

— « Mon déplaisir, répondit Amintor, ne s'en augmentera point, et quand il adviendrait autrement, il ne serait que bien à propos, afin que j'aie tant plus de courage de faire la résolution que je dois. »

Alcyre fit semblant de demeurer un peu empêché sur cette demande, encore qu'il l'eût déjà prévenue et qu'il s'y fût préparé dès le commencement.

Et enfin il lui répondit : « Je ne sais, Amintor, comme je pourrai satisfaire à votre curiosité.

(a) *Je ferai en cela.*

Car, encore que je le désire bien fort pour votre contentement, je vois une grande difficulté de vous pouvoir mettre dans sa chambre, parce que ce n'est pas tous les soirs que j'y vais, mais seulement lorsque la commodité le lui permet, laquelle elle ne me fait savoir que lorsque chacun est déjà presque couché, heure tant incommode que je ne crois pas que vous y puissiez entrer sans être vu. »

— « Non, non, dit Amintor, ce n'est pas ce que je demande ; je suis bien en la même considération ; il me suffira d'être auprès de vous quand vous y entrerez. »

— « S'il ne tient qu'à cela, dit-il incontinent, vous serez bientôt satisfait, et peut-être dès ce soir même, si vous demeurez en votre logis. »

Et Amintor lui ayant promis de l'y attendre, ils se séparèrent sur cette résolution.

Jugez, sage Adamas, à quelle imposture nous sommes sujettes, par l'exemple de cette sage dame, qui, encore qu'innocente, est toutefois, par la finesse d'Alcyre, estimée et blâmée par Amintor comme très coupable. Il s'alla renfermer dès l'heure même dans sa chambre, attendant avec impatience que le rusé Alcyre le vînt avertir. Lui, cependant, désireux d'achever aussi bien son entreprise qu'il lui semblait d'y avoir donné un bon commencement, et ayant déjà de longue

main résolu ce qu'il avait à faire, l'heure étant venue que chacun était prêt de se mettre au lit, il se démêla de tous ceux qui étaient d'ordinaire avec lui et vint trouver Amintor, pour le conduire où il lui avait promis.

Le roi Euric, qui se plaisait grandement parmi les dames, afin d'avoir plus de commodité de nous voir, nous avaient logées, Clarinte, Adelonde et moi, dans son palais, feignant que c'était pour nous faire plus d'honneur. Le quartier de Clarinte était presque à plein pied de la cour, et ne fallait que monter trois ou quatre marches pour y aller ; et étant sur ce petit perron, on entrait dans sa chambre par deux divers endroits. Par l'un, on trouvait une grande salle et une antichambre avant que d'y entrer ; par l'autre, on passait par une petite galerie fort obscure, qui conduisait en son cabinet par une porte dérobée ; et c'était où Clarinte couchait ordinairement. Et quand on voulait passer plus outre, sans entrer dans son cabinet, il ne fallait qu'ouvrir une porte tout auprès, par laquelle on entrait dans une très grande salle qui conduisait hors du palais par une porte fort peu fréquentée.

Alcyre, ayant de longtemps fort bien remarqué tout ce que je viens de dire, conduisit Amintor dans cette petite galerie, où, étant sans point de lumière, lorsque déjà chacun était retiré, il lui

dit : « Vous verrez, Amintor, qu'aussitôt que je heurterai à la porte du cabinet, on me viendra ouvrir. Mais, je vous supplie, suivant ce que vous m'avez promis, de vous en retourner sans faire bruit, aussitôt que vous m'aurez vu entrer dedans. »

Et puis, le laissant à quatre ou cinq pas de la porte, il fit semblant d'aller gratter contre celle du cabinet de Clarinte, et il alla à l'autre, par laquelle on entrait dans la grande salle, et qui, pour être toute proche, ne pouvait être discernée par Amintor. Et après y avoir demeuré quelque temps, il revint vers lui et lui dit doucement à l'oreille :

« Nous avons un peu trop tardé ; elles étaient déjà à moitié endormies, mais j'ai ouï qu'elles se lèvent. Je vous supplie encore un coup, quand je serai entré, de vous en aller le plus doucement que vous pourrez, et cependant de vous reculer encore un peu plus, de peur que, si les flambeaux étaient encore allumés, vous ne fussiez vu quand la porte s'ouvrira. »

Amintor le fit, ne pensant point à la finesse, qui ne tendait à autre fin qu'à l'éloigner davantage de la porte du cabinet, de peur qu'il ne pût s'apercevoir de sa ruse. S'étant donc approché le plus doucement qu'il put de cette porte, il ouvrit lui-même celle qui allait dans la grande

salle, et, y entrant, la referma incontinent après, parce que le ressort était fait de telle façon qu'en la poussant elle se fermait d'elle-même ; et Alcyre, qui l'avait remarqué, y était venu un peu auparavant et l'avait laissée entr'ouverte. Amintor, qui l'ouït ouvrir et fermer incontinent, eut opinion que véritablement c'était celle du cabinet de Clarinte, et il est bien croyable que tout autre y eût été aussi bien trompé que lui, étant si proches l'une de l'autre, et le lieu si obscur. Toutefois, pour en être plus assuré, il vint prêter l'oreille à la porte pour ouïr s'ils parlaient ou faisaient quelque bruit. Mais, ou fut que véritablement, au bruit qu'Alcyre avait fait, quelqu'un s'éveilla dans la chambre de Clarinte, ou que l'appréhension le lui fit sembler ainsi, tant y a qu'il eut opinion d'ouïr quelque bruit, ce qui le transporta de sorte, qu'il fut prêt plusieurs fois d'enfoncer la porte à coups de pied. Enfin, se souvenant de la parole qu'il avait donnée, et de la proximité qui était entre eux, et en quelle confusion il mettrait toute la maison, il eut assez de pouvoir sur soi pour s'en empêcher et s'ôter de là, mais avec tant de regret que, de toute la nuit, il ne put reposer. D'autre côté, Alcyre, ayant si bien joué son personnage, et craignant qu'Amintor ne le vînt chercher en son logis, ne voulut point y retourner, ni en lieu

où, le lendemain, quelqu'un pût dire de l'avoir vu, et à cette occasion passa toute la nuit dans quelque grotte d'un jardin, dont il s'était fait donner la clef. Jugez en quel état il avait mis Amintor, et combien un amant doit avoir de prudence, pour éviter les artifices d'un rival. Le déplaisir du chevalier fut tel que, ne le pouvant déclarer à personne, il fut enfin contraint de se mettre dans le lit et alla quelque temps disputant contre le mal, avant que d'y vouloir donner remède. De quoi Clarinte étant avertie par le bruit qui en courait, poussée de l'amitié qu'elle lui portait et ignorant le sujet de sa maladie, se résolut de l'aller visiter. Mais elle le trouva si triste qu'à peine la pût-il regarder, ce qu'elle attribuait à la grandeur de son mal. Mais, l'allant une autre fois visiter, et le trouvant encore plus mélancolique et plus froid que la première fois, elle ne se put empêcher de lui dire :

— « Il est certain, Amintor, que votre mal doit être fort grand, puisqu'il ne vous change pas seulement le visage, mais vous rend d'une humeur si différente à celle dont vous souliez être, que véritablement vous n'êtes plus reconnaissable. »

— « Ah ! Clarinte, lui répondit-il en soupirant, combien eût-il été à propos que ce changement fût arrivé il y a longtemps ! »

Elle demeura étonnée d'ouïr cette réponse, et, lorsqu'elle voulait continuer pour en apprendre davantage, les médecins s'approchèrent de lui, de sorte que, craignant que quelqu'un ne s'en aperçût, elle n'osa répliquer. Au contraire, s'étant arrêtée fort peu de temps auprès de lui, elle se retira la plus mal satisfaite personne du monde.

Cependant, Alcyre pour ne point perdre temps, après avoir vu un si bon commencement et un progrès si favorable à ses desseins, pour se prévaloir encore mieux des occasions qui se pourraient présenter, se rendit beaucoup plus familier d'Amintor qu'il ne soulait être, et demeurait si assiduellement (a) auprès de lui, qu'il était impossible qu'il parlât à personne sans qu'il l'ouït. Car, connaissant bien que son mal procédait principalement du déplaisir qu'il recevait de Clarinte, il ne voulait point qu'elle l'en pût désabuser, ni que quelqu'un lui fît reconnaître la vérité. Mais parce qu'il n'avait pas encore entièrement accompli son chef-d'œuvre, et qu'il était nécessaire que, comme il avait trompé Amintor, il abusât aussi Clarinte, afin que, comme il la fuyait, elle s'éloignât aussi de lui, un jour qu'il

(a) *Assidûment* : le XVIe siècle disait d'ordinaire *assiduel*, et non *assidu*.

se trouva seul dans la chambre de son compagnon, et qu'il reconnût que le mal le pressait moins que de coutume, il fit semblant de vouloir écrire quelque chose qui lui était d'importance. Mais, comme s'il n'eût pu venir à bout de ce qu'il avait à faire, il effaçait tantôt une parole et tantôt rayait une ligne toute entière, et enfin, feignant de se dépiter contre soi-même, rompait le papier et la plume contre la table, frappant de colère des mains dessus. De quoi Amintor souriant, et ne sachant d'où procédait cette façon de faire, lui demanda à quelle occasion il le faisait.

— « Je vous assure, lui dit-il, que je pense n'avoir pas aujourd'hui l'esprit bien fait. Ce matin, le roi m'a commandé de faire pour lui une lettre de remerciement à une dame pour quelques étroites faveurs qu'elle lui a faites, et faut que je la lui porte tout à cette heure, afin qu'il ait le loisir de la récrire. Mais je ne sais où aujourd'hui mon esprit s'en est allé : je ne puis lier deux paroles bien à propos. »

Et parce qu'Amintor aimait Alcyre, et qu'il savait bien qu'Euric avait accoutumé de donner bien souvent de semblables commissions à ceux qu'il aimait le plus et qu'il jugeait personnes d'esprit, il voulut essayer si son mal lui permettrait de faire cette lettre pour son ami, et, pour ce, lui ôtant

le brouillard [a] des mains afin d'en comprendre mieux le sujet, après y avoir un peu songé, il écrivit telles paroles :

Lettre d'Amintor au nom du Roi Euric.

« C'est à la grandeur de mon affection, et non plus de mon mérite, que vous avez voulu mesurer la faveur que j'ai reçue de vous. Mais à quoi faut-il que j'égale le remerciement que je vous en dois ? Sera-ce point, pour ne vous être redevable, à cette même grandeur de mon affection ? Mais, étant infinie, avec quoi se pourrait-elle égaler ? Avec ce qui est, comme elle, infini, et telle est la volonté que j'ai de vous faire service, laquelle je vous supplie de recevoir, comme celle de la personne du monde qui vous aime le plus et qui y est aussi la plus obligée. »

Ce qu'Alçyre désirait sur toutes choses, c'était qu'Amintor écrivît cette lettre sur ce sujet, non pas pour la donner au roi, ainsi qu'il en faisait le semblant, mais pour un autre effet, qu'il avait dessein en lui-même. Il loue donc grandement la vivacité de son esprit et la facilité qu'il avait

(a) *Brouillon.*

de mettre ses conceptions par écrit, le remercie de ce qu'il a fait pour lui, l'ayant ôté d'une peine qui n'était pas petite, et, la mettant dans sa poche, s'en va, feignant de la vouloir récrire dans un petit cabinet, où il soulait se retirer pour semblable affaire. De fortune, le brouillard qu'il avait fait demeura sur la table, que le pauvre malade serra dans une layette (a), où il avait accoutumé de mettre de semblables papiers, sans autre dessein que de ne vouloir pas qu'il fût vu. Alcyre, cependant, prend de la soie, et, étant hors de la présence d'Amintor, cachète cette lettre et y met un chiffre dessus, et puis s'en va trouver Clarinte, prenant l'heure qu'il pensa la pouvoir trouver plus seule. Deux jours étaient déjà passés depuis la dernière fois qu'elle avait visité Amintor et qu'elle en était revenue si mal satisfaite. Toutefois, encore qu'elle désirât beaucoup de savoir pourquoi Amintor lui avait parlé de cette sorte, si est-ce qu'elle n'avait osé y retourner si promptement, de peur de donner sujet aux médisants de mal parler d'elle. Et maintenant, voyant Alcyre, et sachant la familiarité qui était entre eux, encore qu'elle ne fût pas ignorante qu'il l'aimait aussi bien qu'Amintor, si ne put-elle s'empêcher de lui demander comme

(a) *Un tiroir.*

se portait son malade. Alcyre, faisant semblant de ne savoir point que son compagnon la servît, lui répondit si froidement :

— « Je crois, Madame, qu'il se portera bien, étant depuis peu devenu si joyeux qu'il n'y a pas apparence qu'il tienne longuement la chambre, puisque les médecins disent que son mal ne procède que d'une grandeur de tristesse. »

— « Je crois, répondit Clarinte, que les médecins ont fort bien jugé, et faut, s'il est si joyeux que vous le dites, qu'il soit changé depuis que je ne l'ai vu. Car, la dernière fois que je fus chez lui, à peine pouvait-il ouvrir la bouche pour parler à moi. »

— « Je ne sais, répondit Alcyre, quel il était lorsque vous le vîtes, mais je sais bien que jamais homme ne montra un visage plus content qu'il fait depuis hier au matin. Aussi n'est-ce pas sans raison, si c'est avec raison que celui se contente, qui a obtenu ce qu'il désire. »

— « Et je vous supplie, Alcyre, dit-elle incontinent, faites-moi savoir ce contentement, afin que, comme sa parente et sa bonne amie, je participe au plaisir qu'il en a. »

— « Je le ferais, répliqua-t-il, pour obéir à ce que vous me commandez ; mais, je sais, Madame, que la plupart des femmes ne savent rien taire, et peut-être, s'il venait à le savoir,

je perdrais son amitié, que je tiens si chère. »

— « J'avoue, répondit-elle, que je suis femme, mais non pas de celles-là que vous dites ne savoir rien taire, ayant toute ma vie fait particulière profession de ne parler jamais de ce que je promets tenir caché, comme à cette fois je le vous proteste et le vous jure. »

— « Sur cette parole, dit-il, je le vous dirai, mais à condition que vous n'userez point de la puissance que vous avez sur moi pour m'en faire déclarer davantage que je ne voudrai. »

— « Ce serait trop de discourtoisie, dit-elle, encore que je le pusse faire, de vous y vouloir contraindre. C'est pourquoi je vous assure de ne vouloir jamais rien savoir de vous, que ce que vous-même m'en voudrez dire. »

— « Sachez donc, reprit finement Alcyre, que le pauvre Amintor est secrètement devenu amoureux d'une des principales et des plus belles dames de la cour, et que, l'aimant passionnément et s'étant figuré qu'elle devait rendre à son affection quelque sorte de témoignage de bonne volonté, il y a quelques jours qu'il en voulut retirer quelque preuve. Mais, s'étant trouvé beaucoup moins heureux qu'il n'avait eu opinion, il en ressentit un si grand déplaisir qu'il en devint malade, se donnant de telle sorte du tout à la mélancolie qu'il y avait peu de personnes

qui ne le [a] jugeassent être la seule cause de son mal. De quoi cette belle dame étant avertie, émue à quelque compassion, le vint visiter, et depuis, ayant reconnu la grandeur de son affection, lui a donné autant de sujet de se contenter d'elle, que peu auparavant elle lui en avait donné de mécontentement. De vous dire quel il est, il n'y a point d'apparence, puis, Madame, que vous le pouvez juger par l'effet que je vous en dis. Tant y a que ce matin il a mis la main à la plume pour lui écrire, et, ne se fiant de personne que de moi, m'a prié de lui porter sa lettre. »

Clarinte, oyant ces nouvelles, ne put s'empêcher de rougir, infiniment surprise de la nouvelle de cet amour, et parce qu'elle ne voulait pas qu'Alcyre s'en aperçut, elle fit semblant de se moucher, et, en même temps, lui demanda qui était cette courtoise dame, sans même ôter le mouchoir du visage, pour empêcher que le changement de sa voix ne fût reconnu.

— « C'est, dit Alcyre, ce que vous m'avez promis de ne me commander pas de vous dire. Mais, pour vous donner plus d'assurance de mes paroles, et que vous puissiez mieux juger ce que je vous dis, encore que sa lettre soit cachetée, je ne laisserai pas de la vous montrer, parce que

(a) *Cela.*

je reprendrai bien son cachet sans qu'il le voie. »

Et lors, ouvrant la lettre, il la lui présenta. Elle, qui connaissait fort bien l'écriture d'Amintor, soudain qu'elle y jeta les yeux dessus, vit bien que véritablement il l'avait écrite, et cela lui faisant ajouter foi à tout ce qu'Alcyre venait de lui dire, elle lut avec une grande émotion tout ce qui était écrit, qui lui donna encore plus de désir de savoir à qui ce remerciement s'adressait.

— « Et ne me direz-vous point, Alcyre, lui dit-elle, à qui ces belles paroles sont écrites ? »

— « Madame, dit-il, je la vous eusse nommée dès le commencement, si je n'eusse promis le contraire avec de si grands serments, que j'aurais horreur de les rompre. Mais qu'il vous suffise que c'est l'une des plus belles dames de la cour. »

— « Je le crois, dit Clarinte, puisque vous le dites. Mais, continua-t-elle, quelque beauté qui soit en elle, si l'estimerais-je encore beaucoup moindre que sa courtoisie. Et puisque vous ne voulez dire son nom, ne me pouvant venger en autre chose, je ne veux pas qu'elle ait le contentement de lire cette lettre. »

Et en même temps, pressée de dépit, la rompit en diverses pièces.

Alcyre feignit d'en être bien marri et de l'en vouloir empêcher, encore que ce fût son moindre

souci. Enfin, voyant qu'il n'y avait plus de remède, il fit semblant de se consoler.

— « Je dirai, continua-t-il, qu'en tirant mon mouchoir, elle est tombée dans le feu, où elle a été plus tôt brûlée que je n'y ai pris garde, et, s'il veut, il en refera une autre. »

Se pouvait-il user avec plus de finesse pour rompre une amitié des deux côtés, qu'Alcyre en cette occasion en inventa ? Aussi fit-il un si grand coup en l'un et en l'autre, que Clarinte, abusée de cette lettre, et Amintor, déçu de ce qu'il pensait avoir bien vu, étaient si mal satisfaits l'un de l'autre, qu'ils n'attendaient plus que l'occasion de se voir pour venir aux extrêmes reproches ; qui fut cause que Clarinte n'alla plus voir Amintor, et qu'Amintor laissa écouler plusieurs jours, contre sa coutume, sans l'envoyer visiter, ce qui ne faisait que les affermir davantage en l'opinion qu'Alcyre leur avait fait concevoir.

Or, voyez, mon père, combien la fortune, quand elle veut, prépare le chemin aisément à celui qu'il lui plaît qui parvienne à la fin de ses desseins. J'ai été contrainte de vous dire un peu au long les finesses d'Alcyre et les mécontentements de Clarinte, afin de vous faire mieux entendre comme Alcidon, pour effectuer la prière que je lui avais faite, parvint aux bonnes

grâces de Clarinte, parce que c'est une chose très assurée que, sans cette dissension, il eût pu malaisément venir à bout de son dessein. Mais comme il a toujours été très heureux en tout ce qu'il a entrepris, il ne le fut pas moins à ce coup, de rencontrer ce hasard si à propos.

Alcidon a voulu couvrir tant qu'il a pu son infidélité par les discours qu'il a faits. Et quoique je me sois tue quand il en a parlé, et que, quand il me vint retrouver la première fois, je n'en fisse point de semblant, si savais-je très bien que le long temps qu'il était demeuré sans me faire savoir de ses nouvelles avait vu naître d'autres affections en lui que celles qu'il avait eues pour moi. Car, sans en chercher de plus éloignées, je savais fort assurément que, Torrismond étant mort, lorsque Thierry, son frère, prit la couronne, il vit, dans l'une des villes d'Aquitaine, Clarinte, et qu'il l'aima. Et si je voulais, peut-être lui pourrais-je bien dire et le temps et le lieu ; mais il suffit qu'en son âme il sait bien que je dis vrai. »

Et parce qu'Alcidon faisait semblant de ne vouloir point avouer ce qu'elle disait :

— « Non, non, dit-elle, Alcidon, ne niez point la vérité ; vous savez que je dis vrai, et que, peu de temps après l'accident de Damon et de Madonthe, Torrismond venant à mourir et Thierry lui succédant, vous le suivîtes en ses

voyages, et qu'au siège d'une ville, vous vîtes cette belle dame, de laquelle vous eussiez davantage continué le service, si Thierry même ne fût mort presque aussitôt qu'il fut roi. Et depuis vous en fûtes distrait par le grand Euric, qui vous occupa de telle sorte en ses diverses entreprises, que vous oubliâtes aussi bien Clarinte, qu'auparavant vous aviez eu peu de mémoire pour moi. Et vous contentez, Alcidon, que, si je voulais, je vous raconterais non seulement le commencement et le progrès de cette affection, mais peut-être encore tant de particularités de votre vie, que vous vous en étonneriez.

Je dis ceci, sage Adamas, non pour lui reprocher son inconstance, car je sais bien que son âge ne lui permettait pas alors d'être plus constant, et que je ne l'avais point obligé d'avoir plus de fidélité pour moi ; mais je le dis seulement pour vous faire entendre qu'il eut beaucoup moins de peine à faire connaître sa bonne volonté à cette belle dame. »

— « Je ne nierai pas, interrompit Alcidon, que, du temps que vous dites, je n'aie vu Clarinte, et que sa beauté ne m'ait ravi par une rencontre fort inespérée. Car, au siège d'une ville, quelque intermission (a) ayant été faite des armes, je

(a) *Suspension.*

m'approchai de la muraille, où le roi m'envoyait pour faire retirer ses soldats qui s'en approchaient trop. Je vis cette belle dame sur les créneaux, où elle était venue pour parler à quelqu'un de notre armée qu'elle connaissait. J'avoue qu'aussitôt que je la vis, je l'admirai, et qu'elle faillit dès lors de me coûter la vie, parce que, la trêve se rompant cependant que je la considérais, je ne me donnai garde que je fus tout couvert de traits et de flèches, que ceux de la muraille me tiraient, et que, comme elle portait en ses habits le signe de la mort, car elle faisait le deuil de son père, sa vue me fut presque mortelle de cette sorte. Mais je ne confesserai jamais que cela m'ait fait manquer à ce que je vous dois, et que vous me faites une extrême injure quand vous en parlez autrement (1). »

— « Nous en croirons, dit Daphnide, ce qu'il vous plaira. Tant y a, Alcidon, que cette fois que, par mon commandement, vous lui parlâtes d'amour n'avait pas été la première, et qu'à cette occasion l'accès vous en fut plus aisé.

Au commencement, toutefois, sachant ce qui s'était passé entre nous, d'autant que le roi même le lui avait raconté, elle ne laissa de rejeter bien fort ses paroles. Car il faut que vous sachiez, mon père, que le grand Euric, pensant s'avancer davantage en ses bonnes grâces, lui faisait en-

tendre que toute la recherche qu'il me faisait n'était que pour Alcidon, qu'il lui disait être passionnément amoureux de moi. Et parce que ce chevalier, désireux de vaincre cette belle dame, ne s'arrêta pas au premier refus qu'elle lui fit, un jour qu'Euric s'était allé promener sur le Rhône, et, pour passer le temps en meilleure compagnie, avait convié une partie des dames, entre lesquelles nous étions, Clarinte et moi, je pris garde qu'Alcidon s'en approcha, et, après avoir parlé quelque temps à elle, je vis qu'il lui donna un papier qu'elle prit, et incontinent après le dépliant, le rompit et le jeta dans le fleuve sans le lire. Je ne pus pour lors entendre ce qu'il lui avait dit, ni ce qu'elle lui répondit, parce que j'étais trop éloignée et qu'ils parlaient fort bas. Mais Alcidon me dit depuis qu'il lui avait dit :

— « Ne trouvez étrange, Madame, si je viens tenter en ce lieu ce que je n'ai pu obtenir ailleurs, je veux dire l'honneur de vos bonnes grâces, parce qu'ayant été si malheureux quand je vous en ai suppliée sur la terre, je veux essayer si l'élément de l'eau me sera point plus favorable. Et d'autant que, quand je vous vois, mon âme s'emploie tellement à vous regarder qu'elle oublie de parler, pour suppléer à ce défaut, j'ai mis dans ce papier une partie des choses que je voudrais bien et que je ne puis vous dire. »

Et à ce mot, il le lui présenta. Elle, qui eut peur qu'en le refusant elle ne fût cause que plusieurs s'en prissent garde, le reçut et lui dit :

— « Vous avez eu raison, Alcidon, de penser que cet élément vous serait plus favorable que l'autre, s'il est vrai que chacun favorise son semblable. Car votre humeur inconstante ne ressemble en rien à la terre, et si fait bien à l'eau, qui ne s'arrête jamais. Et pour vous montrer que j'en fais le même jugement, je lui donne ce papier où vous dites avoir écrit ce que vous désirez, afin qu'il vous accorde votre requête, m'assurant bien que, vous connaissant aussi inconstant que lui, il vous favorisera autant qu'il lui sera possible. »

Et, à ce mot, rompant la lettre en plusieurs pièces, sans la lire la jeta dans le fleuve.

— « Ah ! Madame, lui dit Alcidon, lui voulant retenir le bras, est-ce ainsi que vous méprisez la plus entière affection qui vous ait jamais été offerte ? Ne vous contentez-vous pas, injuste que vous êtes, de me brûler le cœur par le feu de vos yeux, sans en noyer les plaintes dans ce fleuve pour ne les voir pas ? »

— « Vous avez tort, lui dit-elle froidement, de m'accuser d'injustice, puisque je me fais paraître très équitable, de ne vouloir rien retenir

de l'autrui [a]), rendant à cet élément si inconstant les pensées et les conceptions du cœur le plus inconstant qui soit en l'univers. »

Cependant que Clarinte parlait de cette sorte à ce chevalier, le roi m'entretenait, et toutefois je n'étais pas si attentive à son discours, que je n'eusse l'œil sur Alcidon. Et m'assurant bien que Clarinte ferait quelque action qui donnerait connaissance de ce qu'il lui disait, afin que le roi y prît garde, expressément sans lui répondre, je tins quelque temps les yeux sur eux. Et parce qu'il me tira par le bras, comme s'il eût voulu me faire revenir d'un sommeil : « Je ne dors pas, lui dis-je, seigneur ; voyez ce que je regarde. » Et lors je lui montrai Clarinte et Alcidon, et, de fortune, au même temps que le chevalier lui donnait la lettre ; de sorte qu'il put voir comme elle la rompit et la jeta dans l'eau. De quoi je fus bien aise, afin qu'il commençât de prendre garde à cette nouvelle amour, sachant bien qu'en semblables affaires, il ne faut seulement qu'en faire voir un peu, et laisser à la jalousie d'achever le reste.

Depuis ce jour, Alcidon continua de sorte et poursuivit si bien son entreprise, que la belle Clarinte, pensant que ce serait un très bon

---

(a) *Du bien d'autrui.*

moyen pour gagner Euric et pour faire regretter à Amintor la perte qu'il avait faite d'elle, fit semblant de lui vouloir un peu de bien. Je dis : fit semblant, car véritablement, pour lors, elle n'avait guère autre passion que l'ambition, pour laquelle elle était bien aise d'être aimée du grand Euric, et que le dépit contre Amintor, croyant qu'il se fût retiré d'elle pour quelque autre, à quoi elle jugeait que la bonne chère qu'elle faisait à Alcidon lui pourrait être fort profitable. Car elle savait bien que, pour rappeler un amant qui se retire, il n'y avait rien de meilleur que de faire naître la jalousie, et, pour en acquérir un de la qualité du roi, il n'y avait artifice meilleur que de s'acquérir les bonnes grâces de ceux qui en sont aimés et favorisés, comme elle voyait être ce chevalier, afin que, par leurs louanges, ils portent l'esprit de leur maître à les aimer davantage. Outre qu'elle en avait, ce lui semblait, un exemple en moi, qu'elle savait bien avoir été aimée d'Alcidon et qu'elle pensait être parvenue aux bonnes grâces du roi par son moyen. En cette considération donc, elle commença d'écouter ce chevalier et de lui faire quelques espèces de petites faveurs. De quoi je recevais un très grand contentement, pensant bien que, quand le roi y prendrait garde, il était impossible, selon son humeur, qu'il ne s'en offensât grandement. Et

tout exprès, lorsque je pouvais parler à Alcidon en particulier, je le sollicitais toujours de s'avancer davantage en ses bonnes grâces et de rechercher même la vue d'Euric, pourvu que ce fût avec discrétion. Ce qu'il fit de telle sorte que, non pas seulement le roi et Amintor, mais presque toute la cour y prit garde, d'autant qu'au commencement ni Clarinte, ni Alcidon, n'avaient pas grande opinion de s'aimer à bon escient, mais seulement pour les desseins qu'ils avaient tous deux, lesquels ne pouvaient être accomplis s'ils eussent tenu leur amitié secrète, parce que tout l'effet qu'ils en espéraient devait procéder de la connaissance qu'ils en donnaient à autrui.

Ils continuèrent quelque temps de cette sorte, durant lequel Amintor s'alla toujours plus opiniâtrant contre l'affection qu'il portait à Clarinte, ne pouvant consentir que son cœur généreux aimât une personne de laquelle il pensait avoir été si lâchement trahi. D'autre côté, elle, qui pensait avoir encore plus d'occasion de le haïr, pour en avoir été si indignement délaissée, encore qu'elle feignît de ne s'en point soucier, si est-ce qu'elle en ressentait un dépit si vif en l'âme que, ne pouvant s'en venger si tôt qu'elle eût bien voulu, elle ne se pouvait défendre de l'extrême tristesse qui découvre au visage les ennuis que le cœur veut tenir cachés. Et comme la neige,

en roulant sur d'autre, s'amoncelle et s'agrandit, de même ce déplaisir peu à peu se joignant à d'autres ennuis, dont la vie des hommes n'est que trop fertile, s'y joignant encore quelque indisposition du corps, elle se réduit (a) en un tel état, qu'enfin elle fut contrainte de se mettre au lit, où tout son plus grand exercice était de soupirer et se plaindre. Amintor en fut incontinent averti, parce qu'à cause de leur parentage les domestiques des uns et des autres avaient une très grande familiarité ensemble. Mais cela encore ne fut point suffisant de vaincre (b) l'esprit offensé de ce chevalier. Il advint enfin que, le mal de cette belle dame rengrégeant de jour en jour, il fut averti qu'une nuit elle avait eu des défaillances qui avaient failli de l'emporter, et qu'on ne savait encore ce qui en arriverait. Il avait tenu bon jusque-là ; mais, oyant parler de mort, il fallut se rendre, et, sans attendre davantage, se faisant par force habiller, il se fit traîner, tout malade qu'il était, au mieux qu'il pût, au logis de Clarinte, qu'il trouva dans le lit, mais non pas toutefois en l'extrémité qu'on lui avait dite, parce qu'encore que la nuit elle eût eu ce fâcheux accident, le jour étant venu lui rapporta de la force et de l'allègement. Elle qui eût

(a) *Réduisit.*
(b) *Pour vaincre.*

attendu toute autre visite plutôt que la sienne, et qui, grandement offensée contre lui, n'en pouvait souffrir la présence qu'avec peine, pensant qu'il la vînt voir pour continuer ses tromperies, résolut de se faire effort, et, en cachant son mal, essayer de lui déplaire en tout ce qu'elle pourrait. En ce dessein, après quelques propos communs, elle lui demanda des nouvelles de la cour. « Car, dit-elle, étant dans ce lit où vous me voyez, je n'en sais que ce que, par pitié, on m'en vient dire, et, en échange, si vous prenez cette peine, je vous apprendrai des miennes. »

— « Madame, dit froidement Amintor, il y a si longtemps que je ne fais la cour qu'à mon lit, que ce n'est pas à moi à qui il se faut adresser pour en apprendre. Mais, n'étant venu ici que pour savoir des vôtres, vous m'obligerez grandement de m'en dire, me réjouissant cependant de vous voir en un meilleur état que l'on ne m'avait pas figuré ce matin. »

— « Hé quoi ! Amintor, répondit-elle, vous me pensiez peut-être trouver morte ? Non, non, je ne vous veux pas encore mettre en dépense d'un habit noir, et, pour vous montrer que, Dieu merci, je ne suis pas réduite à un tel état, je veux, en satisfaisant à la curiosité que vous avez de savoir de mes nouvelles, vous montrer que mes pensées tendent bien ailleurs. »

Et lors, passant la main sous le chevet, elle en tira un papier qu'elle lui présenta.

— « Tenez, Amintor, continua-t-elle, lisez ces vers qui ont été faits sur ces fleurs que vous voyez attachées au chevet de mon lit, et puis, si vous n'en savez deviner l'auteur, je le vous dirai. »

— « Avant, dit-il, que de les lire, je penserais le pouvoir nommer assurément.

Et lors, les dépliant, il trouva qu'ils étaient tels :

MADRIGAL.

SUR UN BOUQUET DE FLEURS, AUPRÈS DE CLARINTE, DANS LE LIT.

Près d'elle, sur son lit, un bouquet j'aperçus.
Que d'envie aussitôt contre lui je conçus !
« O fleurs ! au prix de moi, que vous êtes heureuses ! »
En soupirant leur dis-je ; et lors, me reprenant,
Je dis incontinent :
« Mais pour n'être amoureuses,
Belles fleurs, je vous croi
Moins heureuses que moi. »
Puis soudain, au rebours, repensant en moi-même
Que je n'ai point de mal, sinon parce que j'aime :
« Je te dis, ô bouquet ! mille fois plus heureux,
N'étant point amoureux. »

Amintor, ayant lu ces premiers vers, s'arrêta pour considérer la lettre, et, après y avoir quelque temps songé :

— « Eh bien ! lui dit Clarinte, qu'en pensez-vous ? »

— « Jusqu'ici, répondit-il, je n'y vois rien qui me fasse changer d'opinion, sinon l'écriture qui, véritablement, n'est pas de celui que je pensais. Mais, peut-être, l'a-t-il fait exprès, pour en ôter la connaissance à ceux qui la verraient. »

— « Je connais bien, ajouta Clarinte, que vous vous trompez. Mais continuez de lire les autres, et peut-être vous en donneront-ils plus de connaissance, ou vous mettront entièrement hors de l'opinion où vous êtes. »

Lors Amintor continua de cette sorte :

SONNET.

SUR LE MÊME SUJET.

Amour cueillit ces fleurs où (a) prend la belle Aurore
Ses roses, ses œillets et ses lis tour à tour ;
Qu'après, ouvrant le ciel et les portes du jour,
En tombant de ses mains, tout l'Orient adore.

Belles fleurs, que le ciel de tant de grâce honore,
Qu'heureuses vous serez en un si beau séjour !
Vous mourrez, il est vrai, mais sur l'autel d'Amour,
Autel où tous les cœurs voudraient mourir encore.

Que vous vîntes, ô fleurs, sous un heureux destin !
Vous naquîtes jadis dedans un beau jardin,
Et de mourir ici vous êtes destinées.

(a) *Là où.*

D'avoir changé de lieu, qu'il ne vous fâche pas,
Car vous mourrez bien mieux que vous n'êtes pas [nées.
O Dieu ! qui n'élirait avec vous ce trépas ?

— « Je ne sais, continua Amintor, si les vers qui suivent me feront perdre la créance que j'ai ; mais jusqu'ici, je la tiens encore très assurée. »

Et, reprenant le papier, il lut les autres, qui étaient tels :

SONNET.

SUR LE MÊME SUJET.

Je la vis dans le lit, un bouquet auprès d'elle.
Oh ! combien en ses dons le ciel est envieux !
Si j'étais, comme vous, auprès de cette belle,
Quel plus heureux séjour voudrais-je entre les Dieux ?

O fleurs ! si vous l'aimiez comme j'aime ses yeux,
La place où je vous vois, à quelque autre nouvelle
Vous ne changeriez pas sous l'espoir d'être mieux ;
Mais la fortune en nous n'est-elle pas cruelle ?

Le bien qui me défaut (a), vous l'avez vainement ;
Le bien qui vous défaut, je l'ai pour mon tourment ;
Sur nous elle use ainsi de double tyrannie.

Comme le ciel se rit des choses de ça-bas (b) !
Il offre ses présents à qui ne les voit pas,
Mais à qui les voit bien, le cruel, il les nie !

(a) *Manque.*
(b) *D'ici-bas.*

Amintor, ayant achevé de lire ces vers, demeura fort empêché à juger qui en était l'auteur, car, au commencement, il pensait que ce fut Alcyre, mais la conclusion de ces derniers lui en ôtait presque l'opinion. Clarinte, qui vit bien qu'il ne pouvait le deviner, les reprit, et, montrant d'en être fort soigneuse, les remit en la place où elle les avait pris, et puis, se tournant à lui :

— « Je vois bien, Amintor, lui dit-elle, que, pour ce coup vous n'en devinerez pas l'auteur ; si vous assuré-je que c'est une personne qui mérite autant de bonne fortune qu'autre qui soit en la cour. »

— « J'avoue, Madame, répondit-il, que ces derniers vers m'ôtent la connaissance que je pensais en avoir, si ce n'est que, pour se déguiser davantage, il se feigne moins favorisé qu'il n'est pas. »

— « Que pensez-vous dire, Amintor, reprit incontinent Clarinte, et avez-vous opinion que je fasse des faveurs à quelqu'un ? Cela est bon pour celles à qui vous faites tant de beaux et grands remerciements. Mais si vous n'avez oublié la façon dont j'ai vécu avec vous, quand vous en avez recherché de moi, vous vous souviendrez que je ne suis point personne de qui il en faille attendre. »

— « Ah ! Madame, répondit-il en soupirant,

je n'ai que la mémoire trop bonne de ce que vous me dites. Aussi n'y a-t-il plus que ce seul souvenir qui me reste, de tant de services que je me suis efforcé de vous rendre. Mais, hélas ! que mes yeux sont de trop assurés témoins pour pouvoir être démentis ! »

Le mal de Clarinte était grand, mais, quand elle l'ouït parler ainsi, elle se tourna de furie de son côté :

— « Et quel témoignage, lui dit-elle, vous peuvent avoir rendu vos yeux, qui soit à mon désavantage ? »

Et parce qu'il ne répondait point, retenu encore du respect qu'il lui portait, elle continua :

— « Non, non, Amintor, que votre silence n'essaye point de couvrir sous le voile du respect la mauvaise volonté que vous avez pour moi, et vous contentez de vos trahisons passées, sans vouloir, pour les excuser, m'accuser de votre faute. Vos yeux, ni ceux de tous les hommes ensemble, ne peuvent rien témoigner à mon désavantage, et si font bien les miens et ceux de plusieurs autres contre Amintor, comme contre le plus perfide et le plus ingrat qui vive. »

— « Si j'ai jamais manqué, dit-il froidement, à l'honneur et à la fidélité que je dois à celle qui m'accuse de perfidie et d'ingratitude, je veux,

Madame, que ce moment soit le dernier de ma vie. Mais si vous me permettez de dire ce que vous me demandez... »

— « Oui, oui, interrompit-elle toute en colère, dites hardiment tout ce que vous savez, mais soyez plus véritable en vos paroles qu'en vos serments. »

— « Si étais-je résolu, répondit-il, sans le commandement que vous m'en faites, de l'ensevelir dans mon tombeau et l'emporter avec moi, pour m'empêcher de regretter la perte de ma vie, ne l'ayant jamais désirée que pour avoir l'honneur de vous rendre le fidèle service que je vous avais voué, et qui m'a été interdit depuis le temps que j'ai su et vu ce que vous me commandez de vous dire. »

— « J'attends avec impatience, dit Clarinte, la fin de votre discours, pour après vous faire avouer que vous êtes le plus ingrat et le plus perfide qui soit en l'univers. Ce que je vous témoignerai par votre même écriture, si vous n'êtes aussi effronté à le nier, que vous êtes traître et méchant au reste de vos actions. »

Amintor, après s'être tu quelque temps, reprit ainsi la parole :

— « Puisque vous me le commandez, Madame, et que vous m'assurez de me dire aussi ce qui vous convie d'user de tels reproches et injures

contre moi, je satisferai à votre désir, avec protestation toutefois que, si je mens en ce que je vais dire, je puisse être puni rigoureusement des Dieux avant que de partir de ce lieu. Mais aussi je vous supplie très humblement de vouloir mettre un peu votre esprit en repos, jusqu'à ce que j'aie eu le loisir de le vous raconter. Quand vous m'avez montré ces vers, j'ai cru que le bienheureux Alcyre en était l'auteur. Mais quand j'ai vu, dans les derniers, qu'il se plaignait que ces fleurs avaient le bonheur qu'il désirait, et duquel il était privé, j'ai changé incontinent d'opinion, si ce n'est qu'il l'ait dit ainsi pour feindre et pour se déguiser, car je l'ai vu si souvent entrer de nuit dans votre chambre, qu'il n'a pas occasion d'en souhaiter plus de permission qu'il en a. »

— « O Dieu ! s'écria Clarinte, vous avez vu entrer de nuit Alcyre dans ma chambre ? »

— « Oui, Madame, je l'ai vu, répondit-il, et ainsi les Dieux me soient en aide comme je l'ai vu de mes propres yeux. »

— « Qui eût jamais cru, reprit-elle, une si méchante âme dans Amintor, d'oser dire une chose si fausse, et d'appeler encore les Dieux pour témoins ? »

— « Je suis bien marri, Madame, répondit-il, que, pour vous obéir, je sois contraint de vous

tenir un propos qui vous est tant ennuyeux. Mais soyez certaine que je l'ai vu, de sorte que je ne l'eusse pu voir de plus près si je ne fusse entré avec lui. »

— « Voici, reprit Clarinte, la plus insigne méchanceté qui fut jamais inventée. Et vous, Dieux, qui maintenez les innocents, prenez ma cause ; faites voir mon innocence et punissez ces impostures ! »

Et puis, adressant la parole au chevalier :

— « Il n'est plus temps, continua-t-elle, de dissimuler ; je veux que cette méchanceté soit avérée et que le masque en soit ôté. La vie ne m'est point chère au prix de l'honneur, et la mort me sera toujours plus agréable que cette calomnie. Et pour ce, Amintor, parlez clair, et me dites quand et comment vous avez vu entrer Alcyre en ma chambre, ou autrement je croirai que tout ce que vous dites n'est que de votre pure invention. »

— « Madame, répondit-il froidement, Alcyre a été celui qui m'a dessillé les yeux, m'ayant premièrement dit, et après, à cause de mon incrédulité, fait voir, les extrêmes faveurs qu'il reçoit de vous, ayant voulu, pour m'en rendre plus certain, que je l'aie accompagné jusqu'à la porte de votre chambre. »

Et, sur ce discours, lui raconta par le menu tout

ce qu'il avait vu et tout ce qui s'était passé entre Alcyre et lui, sans laisser, depuis le commencement jusqu'à la fin, chose qu'il eût vue. Cette pauvre dame fut si étonnée de ce calomnieux artifice, qu'elle en demeura quelque temps sans pouvoir ouvrir la bouche. Enfin, revenant en soi-même et ramassant ses esprits :

— « Est-il possible, dit-elle, qu'un esprit humain soit si méchant que vous me racontez avoir été Alcyre contre moi, qui ne lui en ai jamais donné sujet ? Il faut bien que les Dieux soient infiniment plus cléments que les hommes, puisqu'ils supportent, sans la châtier, une si grande méchanceté. Premièrement, Amintor, je vous jure et proteste qu'il n'y a rien au monde de plus faux que cette imposture, et veux que les Dieux ne soient point Dieux pour moi, mais démons, afin de me châtier de la plus cruelle punition qui fut jamais inventée contre parjure, s'il y a, en toute cette méchanceté, la moindre chose qui soit vraie. Et en second lieu, je vous conjure, par notre amitié passée, et par la mémoire des promesses que vous m'avez faites si souvent de votre bonne volonté, outre l'obligation à quoi vous astreint le parentage qui est entre nous, de vouloir avérer cette méchanceté de telle sorte qu'il ne vous en demeure, ni à autre qui en ait ouï parler, la moindre doute qu'il y puisse avoir

de la vérité. Et à cette condition, et non point autrement, je vous pardonne l'offense que vous m'avez faite, de croire en moi une chose tant indigne de moi. Et quoique je le puisse faire avant que vous sortiez d'ici, si est-ce que je désire, pour ma satisfaction, que, comme Alcyre et vos yeux vous ont déçus, ce soient eux aussi qui vous détrompent. Vous dites qu'il vient fort souvent me trouver : voyez ce qu'il devient, et je m'assure que vous trouverez qu'il va ailleurs. Et toutefois, pour ne vous laisser si longtemps en cette mauvaise opinion de moi, attendant que, par autre moyen, vous en sortiez encore plus clairement, je vous veux faire reconnaître qu'Alcyre, voulant faire cette méchanceté, a bien eu faute de jugement à ne la savoir pas faire. Vous m'avez dit que, quand il vous conduisit à la porte de mon cabinet, c'était le jour qu'Euric accorda à Daphnide la grâce pour ce prisonnier qu'il y avait si longtemps qu'elle lui demandait. J'ai fort bonne mémoire de ce jour-là, pour un accident qui m'arriva et qui me l'a fait remarquer : c'était le quinzième de la lune de mars. Or, je veux que vous oyiez les témoignages de tous ceux de ma maison, avant que j'aie le loisir de parler à eux, afin que vous connaissiez que Dieu permet bien que l'innocence soit calomniée, mais non pas oppressée. Et il faut avouer qu'en ceci

il m'a voulu montrer une particulière protection, puisque, plus de huit jours auparavant, et plus de huit jours après le quinzième de la lune de mars, je ne couchais point à mon logis, mais en celui de ma mère, où j'allais tous les soirs à cause de quelque indisposition qui lui était survenue. »

— « Si cela est, ajouta Amintor, la méchanceté est véritablement toute découverte. »

— « Vous verrez, dit-elle, à cette heure même, ce qui en est. »

Et à ce mot, appelant toutes ses filles, et, en la présence du chevalier, leur demandant en quel temps elle était allée coucher la dernière fois au logis de sa mère et combien de nuits elle y avait demeuré, toutes répondirent de la même façon qu'elle avait déjà dit, et vérifièrent de telle sorte l'imposture d'Alcyre, qu'Amintor n'en pouvait plus être en doute.

Si ce chevalier demeura étonné, oyant le témoignage de tant de personnes, qui ne pouvait point être mis en doute, vous le pouvez juger, mon père, puisqu'il avait cru si assurément le contraire, qu'il jugeait impossible qu'il en fût autrement. Et après que toutes ses filles se furent retirées, il reprit ainsi la parole :

— « Il faut avouer, Madame, que l'imposture d'Alcyre a été grande, et que, comme telle, elle a traîné deux grandes offenses à sa suite : l'une,

qu'il a commise envers moi, et l'autre, qu'il m'a fait commettre contre vous. Et parce que je connais aussi bien mon erreur que sa méchanceté, je commencerai, Madame, dit-il, se jetant à genoux devant elle, à vous demander pardon de la mauvaise opinion que j'ai eue de vous, vous suppliant de considérer combien malicieusement cette ruse a été inventée, et combien la vraie amour est ordinairement sujette à la jalousie. Et puis, quand j'aurai obtenu le pardon que je vous demande, je saurai pourquoi Alcyre m'a voulu offenser de cette sorte, et lui montrerai que je sais mieux me servir de ce que je porte au côté pour découvrir ces malicieuses impostures, qu'il n'a d'infidélité à trahir un ami, ni de malices à vouloir offenser la réputation de Clarinte. »

Elle, qui avait toujours conservé, parmi ses dépits plus violents, une fort bonne volonté pour ce chevalier, le voyant à genoux devant elle, le releva avec courtoisie, et, l'ayant fait rasseoir, lui dit les larmes aux yeux :

— « Encore, Amintor, que la ruse dont a usé Alcyre ait été très grande, si est-ce que l'offense que vous m'avez faite n'est pas petite, ayant cru de moi une chose à laquelle votre jugement ne devait jamais consentir, ayant eu dès si longtemps tant de témoignages du contraire. Mais quand

je considère l'affection que vous m'avez portée, sachant bien de ne vous avoir point donné d'occasion de me haïr, je veux charger de toute cette faute la jalousie, qui ordinairement accompagne ceux qui aiment. Et là [a] tirant connaissance que vous ne m'avez offensée en ceci, sinon d'autant que vous m'aimiez, je vous veux remettre cette injure, à condition que vous ferez deux choses pour moi. L'une, que puisqu'Alcyre vient si souvent me voir de nuit, vous le suivrez, afin de savoir où il va, car il est très certain qu'il ne vient point ici, et vous trouverez qu'il a quelque autre assignation [b], laquelle je serai bien aise de découvrir, pour lui rendre le déplaisir qu'il m'a voulu faire. Et l'autre, que vous me promettiez de ne vous ressentir jamais de cette offense contre lui, parce que je connais bien que votre courage vous conviera d'en tirer quelque sorte de raison, et c'est chose que je ne puis souffrir, parce que vous m'offenseriez plus qu'il n'a pas fait, d'autant que vous feriez savoir à toute la cour ce qu'il n'a fait entendre qu'à vous seul, et vous savez combien la calomnie tache aisément la réputation des femmes, puisque notre justification ne peut être qu'envers quelques particu-

---

(a) *Et de là.*
(b) *Rendez-vous.*

liers, et les médisances s'épandent par toutes les oreilles. »

— « Madame, dit Amintor, ce dernier commandement m'est bien difficile, et je vous supplie de considérer que, quand ce ne serait pas pour vous venger, encore suis-je obligé de faire connaître à cet imposteur que je ne suis pas personne qui souffre telles offenses, parce que notre réputation est si chatouilleuse, qu'encore que personne n'en sache rien, toutefois, si en nous-mêmes nous pensons avoir souffert sans ressentiment quelque indignité, nous ne sommes plus dignes d'être appelés personnes d'honneur, car la conscience vaut mille témoins. »

— « Amintor, lui dit-elle, je veux que vous fassiez cela pour moi, et que vous ayez cette considération en vous-même, que, si Alcyre et vous savez la tromperie qu'il vous a faite, vous aussi et Alcyre saurez sa méchanceté et sa perfidie. Et pour ce qui vous touche, quand vous vous souviendrez que tout chevalier est obligé autant à l'honneur des dames comme au sien propre, vous connaîtrez, Amintor, que vous devez avoir soin du mien, et que vous ne devez point faire action qui le puisse blesser. Je ne remets point devant vos yeux à quelle obligation vous peut lier l'affection qu'autrefois vous m'avez promise. Car je ne sais assez combien

maintenant elle a peu de pouvoir envers vous.

— « Madame, interrompit Amintor, pour vous montrer que vous n'avez jamais eu plus de pouvoir sur moi que vous en avez encore, je ferai ce que vous me commandez, mais aussi à condition que vous me direz quelle est la perfidie dont vous m'accusez, et si cette invention n'est point venue de la même boutique d'Alcyre. »

— « Je crois, dit-elle, que cela pourrait bien être. Toutefois votre écriture, que je connais fort bien, m'empêche de dire que vous soyez accusé faussement. »

Et lors, faisant apporter sa bourse, elle prit le papier rompu (a) qu'Alcyre lui avait baillé, et lui en présentant une pièce (b) :

— « Vous ne pouvez pas nier, dit-elle, que vous n'ayez écrit cela. »

Et Amintor, l'ayant considérée quelque temps :

— « J'avoue, répondit-il, que c'est de mon écriture. »

— « Or, voyons, ajouta Clarinte, ce que ces pièces rejointes nous diront de la perfidie que je vous reproche, car je confesse que la lettre m'a été mise entière entre les mains ; mais le dépit que j'ai eu de me voir si lâchement trahie de la personne de qui je le devais être le moins,

(a) *Déchiré.*
(b) *Un morceau.*

me l'a fait rompre comme vous la voyez. »

A ce mot, sans qu'Amintor lui répondît rien, aussi était-il trop étonné, elle s'efforça de se relever un peu, et, en épandant (a) les pièces sur la couverte (b), elle les remit aisément ensemble et fit lire le remerciement qu'il faisait pour quelque extrême faveur reçue. Amintor, se remettant en mémoire le temps qu'il écrivit cette lettre, et par quel artifice on lui avait tirée des mains :

— « Il faut avouer, dit-il, Madame, qu'Alcyre est le plus fin, rusé et malicieux homme qui fut jamais. Il est vrai que j'ai écrit cette lettre, que je la lui ai donnée, mais pour copie seulement, et sans être cachetée. »

Et, continuant son discours, lui raconta tout ce qui s'était véritablement passé en cet affaire.

— « Mais, continua-t-il, je viens de me souvenir d'une chose qui m'est demeurée entre les mains, qui confirmera ce que vous avez dit, que Dieu n'abandonne jamais l'innocence, et qui vous montrera la vérité de ce que je vous dis : ce sera donc avec votre permission que j'envoyerai (c) quérir une layette où j'ai mis le papier qu'Alcyre brouillait (d), quand il feignait

(a) *Eparpillant.*
(b) *Couverture.*
(c) *Enverrai.*
(d) *Barbouillait.*

de ne pouvoir venir à bout de satisfaire aux commandements du roi ; par lequel vous verrez que ce que j'ai écrit n'a été que pour le soulager, ainsi que je disais. »

La volonté que Clarinte avait de bien vérifier cette malice lui fit trouver à propos de voir ce papier, lequel, ayant été apporté incontinent après, témoigna clairement la vérité de tout ce qu'Amintor avait dit, qui donna un tel contentement à Clarinte (car elle reconnut fort bien la lettre d'Alcyre) que, tendant la main au chevalier et se laissant aller dans le lit :

— « Je vous demande pardon, Amintor, lui dit-elle, de la mauvaise opinion que j'ai conçue de vous, vous protestant qu'à l'avenir il n'y aura jamais artifice qui me mette en doute de votre affection. »

— « Madame, répondit Amintor, en lui baisant la main, je dois marquer ce jour pour l'un des plus heureux de ma vie, puisque tant inopinément il m'a fait deux si grands biens, et lesquels je ne pouvais recevoir par aucun autre moyen : l'un, de m'avoir fait connaître que mes yeux m'avaient trahi, et l'autre, de vous avoir fait voir que je ne suis point autre que votre fidèle serviteur. Et je suis tellement hors de moi de deux si bonnes rencontres, que j'avoue n'avoir point assez de paroles pour en remercier et vous et ma bonne fortune. »

Il voulait continuer, lorsque la survenue du roi l'en empêcha, qui, ayant été averti du mal de cette belle dame, la venait visiter presque tout seul, de peur que la compagnie ne lui donnât de l'incommodité. Et il arriva tant à l'impourvu[a], qu'il surprit les pièces de la lettre, qui étaient encore sur le lit. Quant à Amintor, il serra promptement les siennes ; mais Clarinte fut si surprise de voir Euric, cependant que ce chevalier était auprès d'elle, qu'elle ne se souvint point de cacher les siennes. Si bien que le roi, les ayant aperçues, y mit la main si diligemment qu'elle ne le put jamais empêcher d'en prendre toutes les pièces, et, quelque prière qu'elle lui fît, ne voulut en façon quelconque les lui rendre, au contraire les serrant curieusement dans son mouchoir. Après s'être arrêté près d'elle fort peu de temps, se retira dans son cabinet, où, rapiéçant la lettre, la mit toute d'ordre [b]. Mais quand il vit le remerciement qu'Amintor faisait (car il en reconnaissait bien l'écriture), jugez quel il devint !

Tous les amants sont d'ordinaire jaloux, mais, sur tous ceux que je vis jamais, ce roi l'était infiniment, fût qu'il aimât avec plus de violence, ou que son courage généreux ne pût supporter

(a) *A l'improviste.*
(b) *En ordre.*

que celle à qui il faisait l'honneur de se donner ne se donnât entièrement à lui seul. Et cette jalousie le porta à une si grande haine contre cette belle et sage dame, qu'il ne se contenta pas de me le dire et de montrer la lettre d'Amintor, mais il le raconta à chacun ; et, suivant sa passion, y augmenta de sorte, que toute la cour avait de quoi contenter sa curiosité et sa médisance.

Or, voyez, mon père, comme ce petit brouillon que l'on nomme Amour se plaît à se moquer de ceux qui le servent. Je désire de rompre l'amitié d'Euric et de Clarinte, et, pour le faire, je me sers d'Alcidon. Amour, qui me veut gratifier, afin que je n'en aie point d'obligation à ma prudence, suscite Alcyre, qui, avec une lettre qui tombe, comme je vous ai dit, entre les mains du roi, fait ce que je recherchais. Alcyre veut ôter à Clarinte un serviteur, et, par ses artifices, lui donner sujet de haïr ce rival, et, au contraire, la mauvaise satisfaction de Clarinte est cause qu'elle reçoit Alcidon en ses bonnes grâces, et par ainsi Alcyre, au lieu d'un rival, s'en trouve deux. Alcidon, d'autre côté, qui donne des vers à Clarinte pour acquérir ses bonnes grâces, donne occasion à Amintor de rentrer en bonne intelligence avec elle et de connaître la tromperie que lui avait faite Alcyre. Alcyre tire une lettre des mains

d'Amintor pour le faire haïr de la belle Clarinte, et cette lettre, au contraire, est cause qu'il en perd lui-même les bonnes grâces. Mais ce qui fut le pis, et qui est la cause de mon voyage en ces contrées, voulant faire perdre un serviteur à Clarinte, je lui en donnai un, et me le ravis à moi-même, pour lui en faire un présent. Car Alcidon, depuis ce temps, se donna de sorte à elle qu'il ne fut plus mien que de bouche, et à elle de cœur et d'âme. Volage et inconstante humeur des hommes! où trouveras-tu jamais quelque puissance assez forte pour t'arrêter ?

Ce chevalier donc, ayant commencé par mon commandement, continua de sa volonté le service de cette belle dame, de telle sorte qu'elle se pouvait vanter que, si je lui avais ôté un serviteur, elle m'en avait aussi pu ravir un autre, et avec d'autant plus d'avantage que, si elle aimait Euric, ce n'était que par ambition. Mais Alcidon était véritablement aimé de moi, qui toutefois, pour le commencement, ne ressentis pas la perte que je faisais, pour l'extrême contentement que je recevais de me voir délivrée de l'inquiétude en laquelle Clarinte m'avait retenue depuis quelque temps. Mais je ne jouis pas longuement de ce repos, et semblait que le Ciel se plaisait à me voir sur de semblables épines. Car à peine commençais-je de me réjouir de cette si heureuse vic-

toire, que je me vis contrainte de reprendre les armes pour ne me voir opprimée par une nouvelle ennemie.

Euric, qui pensait avoir été grandement offensé de Clarinte, et qui n'osait point faire de démonstration du ressentiment qu'il en avait, pour de grandes et très prudentes considérations, se résolut de la faire repentir de sa faute et la châtier par l'envie qu'une autre lui donnerait des faveurs qu'elle recevrait de lui, et qui eussent été toutes à Clarinte seule, si Clarinte se fût contentée de sa seule amitié. Et, en cette résolution, au lieu qu'auparavant il aimait en trois divers lieux, il se résolut de mettre toute son affection, ou pour le moins toutes ses faveurs, pour quelque temps en un seul sujet.

Je vous ai dit que, quand je priai Alcidon de rechercher Clarinte, il y avait une autre dame, nommée Adelonde, à qui le roi faisait aussi paraître de la bonne volonté. A ce coup, pour se venger de Clarinte, il se donna du tout à celle-ci, et de telle sorte, qu'encore que sa naissance la rendît beaucoup inférieure à Clarinte et à moi, toutefois, à dessein, il la nous préférait de telle sorte, que j'avoue que je fus deux ou trois fois pour rompre avec lui. Mais en cela Alcidon, par ses sages avis, me contraria toujours, et fit en sorte que je me vainquis moi-même, et elle,

et le roi aussi, par sa patience, si bien que je puis dire lui devoir tous les contentements que depuis j'en ai reçus.

Adelonde, qui se vit relevée par-dessus son espérance, haussa encore davantage ses prétentions, et voyant que le mari, qu'autrefois elle estimait être toute sa grandeur, était la cause du retardement qui pouvait arriver aux effets de ses pensées, elle commença de désirer que bientôt il la laissât seule. Et quoique l'âge qu'il avait plus qu'elle fût pour le moins de deux siècles, si lui semblait-il qu'il ne s'en irait point encore assez promptement, et eût bien voulu que sa compagnie ne fût pas si longue que sa bonne complexion en ce vieil âge lui faisait juger. Mais comme elle avait de l'impatience pour ce sujet, elle avait encore moins de limite en ce qui était de l'amour que ce grand prince lui faisait paraître. Car, encore que chacun la jugeât très grande, si désirait-elle qu'elle le fût encore davantage, et, en ce désir, il n'y avait rien qu'elle ne recherchât, ni aucun artifice qui lui semblât ou injuste ou trop difficile. Cela fut cause que, quelques-uns lui proposant de se servir de charmes pour retenir l'esprit ondoyant de ce prince, elle ne les refusa point, au contraire s'en servit comme d'un moyen ordinaire et permis. Elle donna au grand Euric un bracelet de ses

cheveux où des lions de pierrerie servaient de fermoirs. Ces lions avaient telle vertu que, tant qu'il les porterait au bras, il ne pourrait aimer qu'elle. Peut-être ne semblerait-il pas tant étrange que l'amour et l'ambition, qui sont deux passions si puissantes, lui eussent fait commettre cette faute, si, s'arrêtant là, elle n'y eût pas ajouté la seconde, qui véritablement ne procéda que de faute de jugement. Mais, pensant qu'il les aurait plus chers et qu'il serait plus soigneux de les porter continuellement ou de ne les point donner à personne, elle lui dit qu'un très savant druide, et qui avait un soin particulier de la conservation de sa couronne, sachant combien de méchantes entreprises se tramaient contre sa vie et contre son état, avait fait ces lions sous de certaines constellations et avec un si grand art, que, tant qu'il les aurait au bras, il n'y aurait jamais entreprise de ses ennemis qui pût avoir effet contre lui, et qu'au contraire, toutes les fois que quelqu'un entreprendrait quelque chose à son préjudice, ces lions l'en avertiraient en lui serrant doucement les bras avec les ongles.

Mais voyez, mon père, comme le Ciel se moque de ceux qui recherchent de mauvais moyens pour parvenir à leurs intentions. Ce que cette belle dame avait pris peine de recouvrer pour augmenter et se conserver la bonne volonté de ce

grand prince, fut ce qui la lui fit perdre entièrement. Car, aussitôt qu'il sut qu'elle usait de charmes et de magie, il crut que toute l'affection qu'il lui avait portée n'était procédée que de la force des démons, et non pas de beauté ni de mérite qui fût en elle, et dès lors en prit une si grande horreur, qu'il s'en retira plus vite qu'il ne s'en était pas affectionné ; et depuis, quand il en parlait, il ne la nommait plus Adelonde, mais sa Circé et sa Médée.

Je vous ai fait ce discours, mon père, non pas pour être nécessaire (a) en ce qui est d'Alcidon et de moi, mais seulement pour vous faire mieux connaître quelle était l'humeur et quel l'esprit du grand Euric, et juger par là si je n'avais pas sujet de me servir, pour conserver sa bienveillance, de toute la plus prudente finesse qu'il m'était possible, et si, en ce que j'avais ordonné à Alcidon, j'avais eu raison ou non.

Or, ce qui reste à raconter de la vie de ce prince ne touche non plus à notre différend, puisque, depuis ce jour, nous véquîmes comme nous faisions auparavant. Le roi revint à moi avec toutes les soumissions et tous les repentirs que peut faire et ressentir celui qui a regret d'avoir offensé une personne qui l'aime. Alcidon

(a) *Parce qu'il est nécessaire.*

continua d'aimer et de servir devant mes yeux Clarinte, ne me rendant plus les devoirs que mon amitié envers lui pouvait mériter et que sa fidélité me devait, si toutefois il y en avait encore en lui quelque étincelle. Quant à moi, je m'allais démêlant le mieux qu'il m'était possible des entreprises que mes envieuses me faisaient, et conservant la bonne grâce du roi avec toute sorte de peine et de sollicitude, pouvant dire avec vérité que la chose qui me travaillait le plus, parmi tant de soins qu'il me fallait avoir, était le peu d'amitié que je reconnaissais en ce volage Alcidon, qui n'avait pas honte de servir cette dame en ma présence, après m'avoir promis tant d'affection et de fidélité. Mais, mon père, que sert-il d'allonger ce discours, puisqu'il ne reste à vous dire que la perte de ce grand prince ? Mais à quoi (a) la raconter, sinon pour me reblesser d'une nouvelle plaie sur une blessure qui ne guérira jamais qu'après mon trépas ? Et toutefois il faut que je vous la die, puisque je dois cela pour le moins à la mémoire du plus grand et du plus généreux prince qui commanda jamais dans la Gaule. Sachez donc, sage Adamas, que le grand Euric ayant éprouvé l'amitié de Clarinte n'être pas assurée, et celle d'Adelonde

(a) *Pourquoi.*

toute pleine d'artifice, il jugea que la mienne seule était digne de lui, puisque, n'ayant pas pu soupçonner que j'aimasse autre personne que lui, si ce n'est Alcidon, il m'en voyait si retirée qu'il ne pouvait en concevoir aucune jalousie. Et repassant par sa mémoire toutes mes actions, et avec combien de modestie j'avais supporté ses diverses affections et ses éloignements, et avec combien de douceur je l'avais reçu quand il était revenu vers moi, faisant après comparaison de l'honneur de toutes les autres avec la mienne (a) (je laisse à part celle de la beauté, puisqu'il lui plaisait de donner ce nom à ce qu'il voyait en mon visage), il en fit la résolution que j'avais désirée et recherchée avec tant de patience et de sollicitude, je veux dire qu'il déclara qu'il me voulait épouser, et me faire à l'avenir reine aussi bien de ses états, que je l'étais, il y avait longtemps, et de son cœur et de son affection. Jugez, mon père, si j'avais occasion d'être contente, et tous ceux qui m'appartenaient aussi. Hélas ! j'éprouvai bien alors que le ciel ne nous donne jamais un grand bien pour longtemps ; car ne voilà (b) pas que, parmi les préparatifs de noces et entre les réjouissances et les contentements,

(a) *Honneur*, féminin dans l'ancienne langue, a les deux genres au XVIe siècle.

(b) *Ne voilà-t-il.*

un parricide (tel peut-on bien appeler celui qui tue le père du peuple), poussé de l'esprit le plus malin d'enfer, me le vint ravir, je puis dire d'entre les bras, d'un coup qu'il lui donna en trahison dans le cœur (1).

O Dieux ! comment supportez-vous une si effroyable méchanceté sans la punir, et comment n'ensevelissez-vous dans le profond des abîmes ce monstre, afin de faire horreur aux méchants ses semblables, si toutefois il y en peut avoir quelque autre aussi dénaturé et aussi parfaitement méchant parmi les hommes ? Vous pouvez penser quelle je devins, lorsque cette nouvelle me fut apportée par les clameurs de tout le peuple. Quant à moi, il me serait impossible de le pouvoir redire, car je perdis non seulement l'usage de la raison, mais celui aussi du sentiment, si longtemps que chacun me tenait pour morte. O bienheureuse, si j'eusse pu clore ma journée avec la sienne, et enterrer avec lui aussi bien tous mes ennuis, que tous mes contentements l'ont suivi dans le tombeau ! »

A ces dernières paroles, les larmes l'empêchèrent quelque temps de pouvoir parler, et donnèrent assez de connaissance du ressentiment qu'elle avait encore de cette grande perte. Mais, s'étant essuyé les yeux et ayant repris un peu ses esprits, elle continua de cette sorte :

« Pardonnez, s'il vous plaît, mon père, à cette faiblesse de femme, et qui peut-être serait excusable en un esprit plus fort que le mien, si les causes en étaient aussi bien reconnues qu'elles sont vivement et justement ressenties de moi. Et me permettez qu'encore, pour un peu de soulagement, je vous die des vers qui furent faits en ce temps-là sur ce sujet, parce qu'encore que ce soit un faible remède, toutefois il me semble que, de se plaindre de son mal, cela donne quelque espèce d'allègement. Ils sont tels :

SONNET.

SUR LA MORT DU GRAND EURIC.

« Quand enfin des guerriers celui qui tout dispose
Voulut qu'en son midi se couchât le soleil
Et que jamais depuis l'on n'en vît le réveil, »
Ainsi disait Daphnide au cercueil qu'elle arrose,

« Puisqu'ici, mon soleil, ta lumière est enclose,
Puisque c'est pour toujours qu'on se cache à mon œil,
Reçois ces tristes vœux que, témoins de mon deuil,
Je ne romprai jamais qu'en toi je ne repose :

Les pleurs qui, de mes yeux, voileront le flambeau,
Les plaisirs que j'enterre en ton même tombeau,
Les désirs étouffés dont fut mon âme atteinte,

L'amour qu'en un regret je change pour toujours,
Témoigneront en moi, de nos pures amours,
L'ardeur vive à jamais, étant la flamme éteinte (1). »

Or, mon père, continua Daphnide, pour laisser ces tristes ressouvenirs qui ne peuvent que vous être ennuyeux, et pour reprendre le sujet que j'avais commencé, je vous dirai que, cependant que j'étais toute en pleurs et que je ne pouvais trouver ni repos ni consolation en mon âme, ne voilà pas ce cruel (il faut que je donne ce nom à Alcidon), ne le voilà pas, dis-je, qui, pour surcharge de peine, laisse tout à coup sa Clarinte, et s'en revient aussi effrontément vers moi, comme si jamais il ne s'était donné à autre personne ! J'avoue que je demeurai étonnée de le voir, sans rougir, me parler avec la même confidence et avec les mêmes paroles qu'auparavant. Mais je fus encore plus offensée, me semblant que c'était bien abuser de ma bonté, après m'avoir si mal traitée (car il n'y a rien qui offense plus une femme que de la quitter pour en aimer une autre), de le voir revenir si effrontément vers moi, et, sans me demander pardon de l'outrage qu'il m'avait faite, me parler de son amour et de sa passion. Je supportai deux ou trois fois ses discours sans lui répondre. Je crois qu'il attribuait ce silence à la grande douleur que je devais ressentir pour la perte que je venais de faire. Mais enfin, voyant qu'il continuait, la patience m'échappa ; je fus contrainte de lui dire :

— « Cessez, je vous supplie, Alcidon, de me tenir ces langages, qui ne sont plus de saison entre nous. Si, par le passé, ils nous ont été permis, maintenant que nous sommes, et vous et moi, si changés de ce que nous soulions être, il n'y a pas apparence de les continuer. »

Il me voulait répondre, mais, l'empêchant avec une main que je lui mis contre la bouche, je continuai :

« Oui, Alcidon, nous sommes changés, et vous et moi. Moi, parce qu'autrefois j'ai cru que vous n'aimiez qu'une seule Daphnide, et maintenant je sais assurément le contraire. Et vous, parce qu'autrefois vous étiez tout à moi, et maintenant c'est la belle Clarinte qui vous a possédé. Mais qu'elle jouisse paisiblement de cette acquisition. Je vous promets, Alcidon, que, tant s'en faut que (a) je la lui débatte (b), je prierai le ciel qu'il la lui continue mille siècles. »

Alcidon montra bien un grand étonnement, et de se vouloir justifier envers moi de ce que je l'accusais. Mais, étant si certaine de la vérité, et ses paroles et ses discours m'émouvaient (c) plutôt au dépit qu'à l'amour. Depuis (car alors, voyant qu'il ne cessait de parler, je le laissai

(a) *Bien loin que.*
(b) *Dispute.*
(c) *Portaient.*

tout en colère) il fit en sorte qu'un matin il me surprit que je n'étais point encore du tout habillée, et que, de fortune, il n'y avait dans la chambre que Carlis et Stiliane, qui sont, mon père, ces deux belles filles que vous voyez. Et parce qu'elles étaient fort familières avec nous, et que même elles s'étaient aperçues de ce qui s'était passé du temps qu'Euric vivait, ni lui ni moi ne nous cachions guère d'elles. Il se met d'abord à genoux, proteste qu'il ne s'en lèvera jamais, si je ne lui promets de l'écouter patiemment en ses justifications, et qu'après il veut bien que j'ordonne, et de sa vie, et de son contentement, tout ce qu'il me plaira.

Moi, qui étais déjà assez tourmentée de mon malheur, je n'avais guère d'envie d'ajouter à mes déplaisirs les importunités que je prévoyais, et, opiniâtre en cette résolution, je ne voulais point l'écouter, sachant assez que les hommes d'esprit ne manquent jamais de paroles quand ils veulent persuader ce qu'ils désirent, et même (a) Alcidon, duquel je n'ignorais ni le bel esprit ni la grâce. Et je craignais que je ne tournasse à m'embarrasser de bonne volonté avec une personne qui m'avait si indignement quittée pour une autre. Enfin, et Carlis et Stiliane, oyant

(a) *Et de même.*

notre dispute, me dirent que le juge était injuste, qui condamnait la partie sans l'ouïr.

— « Il est vrai, leur répondis-je, mes chères amies, mais si vous aviez épreuvé [a] comme moi combien sont puissants les discours de celui que vous voulez que j'écoute, vous me conseilleriez de leur fermer l'oreille, mieux que ne fait le serpent à ceux de l'enchanteur. Toutefois, puisque vous l'ordonnez ainsi, je veux donc que vous soyez obligées à m'assister en tout ce qui m'en peut advenir. »

Et, me l'ayant toutes deux promis, il se releva et nous nous assîmes sur le pied de mon lit, où il parla tant et se sut si bien excuser que, non point contre mon opinion, car je me doutais bien qu'il les gaignerait [b], elles furent presque tout à fait pour lui. Et parce que je savais assez que ce n'était que des propos bien arrangés et des excuses bien fardées, mais sans aucune vérité, je résistai, de sorte qu'enfin nous nous résolûmes de recourir à l'oracle. Il nous répondit ainsi :

« Pour sortir de tant de peine,
Dedans les forêts, un jour,
Vous pourrez voir la fontaine
De la Vérité d'Amour. »

(a) *Eprouvé.*
(b) *Gagneraient.*

Cette réponse, assez obscure pour nous, qui n'avions guère de connaissance de cette contrée, et point du tout de la fontaine de la Vérité d'Amour, nous mit en peine. Et parce qu'Alcidon voulait, pour mieux dissimuler, me montrer un très grand désir de me faire voir la vérité de son affection, il s'enquit de tant de côtés qu'enfin il apprit des nouvelles de cette fontaine, et ne nous laissa jamais en paix qu'il ne nous eût fait résoudre à ce voyage. Je vous avouerai bien, mon père, que son importunité put beaucoup pour m'y disposer, mais l'une des principales raisons qui me le fit faire fut pour éloigner, pour quelque temps les lieux où je pouvais avoir de si cuisants regrets de la perte que j'avais faite, me semblant que, quand j'en serais loin, je n'en aurais pas les ressouvenirs si vifs ni si pressants. Et à cela s'ajouta encore la curiosité de voir s'il était vrai que cette contrée fût si heureuse, ou plutôt ceux qui y habitent, comme, alors que je m'en enquis, l'on me voulut faire entendre. Car l'on me disait des merveilles de la beauté du lieu, de la douceur de l'air, de la quantité des rivières et du bien qu'elles rapportaient, soit à la félicité des campagnes, soit à l'abondance des poissons. Mais, quand on me racontait la douce vie des bergers et bergères de Loire, de Furant, d'Argent et de Serant, mais surtout de Lignon,

je demeurais ravie et étonnée que toute l'Europe ne vînt habiter en Forez, ou que la Forez ne s'étendît par toute l'Europe. Pour savoir donc si cette renommée était véritable, je consentis à ce voyage. Et parce que nous sûmes que presque tous y allaient vêtus en façon de bergers et bergères, et aussi ne désirant pas être reconnue, nous nous déguisâmes de la sorte que vous nous voyez, nous semblant qu'il était plus à propos, tant pour ces raisons que pour n'être point obligées à traîner une plus grande suite de personnes après nous.

Vous avez ouï, mon père, non seulement notre vie passée et notre différend, mais encore le sujet de notre voyage et de notre déguisement. Il ne reste maintenant sinon que, suivant votre prudence ordinaire, vous nous donniez, et les adresses pour voir cette fontaine, et les conseils desquels vous avez accoutumé de consoler ceux qui vous les demandent et qui en ont besoin comme nous. »

Ainsi finit la belle Daphnide, laissant Adamas extrêmement satisfait, et de sa prudence, et de son bel esprit. Et parce qu'il vit qu'elle attendait sa réponse, après s'être rassis dans sa chaire et avoir quelque temps pensé à ce qu'il avait à lui dire, il lui parla de cette sorte :

— « Qui est celui, Madame, qui n'a ouï parler

du grand Euric, et qui, parmi les merveilles de sa vie, n'a admiré la puissance que la beauté de Daphnide a eue sur son âme ? Je crois que le Gange et le Tyle [1] en ont ouï si souvent discourir, que vos noms y sont aussi connus que parmi les Gaules. Mais j'avoue que la présence, qui a accoutumé de diminuer l'opinion que la renommée nous donne des choses absentes, me fait voir que celle de la beauté et du mérite de la belle Daphnide est beaucoup moindre que la vérité. Je loue Dieu que ma maison ait été honorée de vous recevoir, mais plus encore que je sois si heureux que de vous pouvoir rendre quelque service. Car, et c'est sans flatterie que je le dis, je n'eus jamais plus d'affection au service d'Amasis et de Galathée que j'en ai pour vous et pour Alcidon, et j'estimerai le jour heureux, qui me fera naître le moyen de vous faire voir par effet la vérité de ce que je dis. Et quant à ce que vous me demandez, que je vous conseille sur la réponse de l'oracle, je ne vous puis dire à cette heure autre chose, sinon que, pour la fontaine que vous cherchez, il est impossible que vous en receviez le bénéfice qu'il semble de vous promettre, qu'il (a) n'arrive pour le moins de grandes choses. Car, Madame, il faut que vous sachiez que cette

(a) *Sans qu'il.*

fontaine, comme je vous ai dit, est véritablement en ce pays, et non pas fort loin de cette maison. Mais il y a quelque temps qu'à cause de Clidamant et de Guyemants, un savant druide l'enchanta et y mit des gardes qu'il est impossible de forcer, tant parce que ce sont des animaux qui naturellement ne peuvent être surmontés qu'avec une très grande peine et un très grand péril, que d'autant qu'ils y sont retenus par enchantement. Et comme je vous en ai déjà discouru, tels charmes ne peuvent être défaits que par le sang et la mort du plus fidèle amant et de la plus fidèle amante qui se puissent trouver. »

— « Et quels sont ces animaux ? interrompit Alcidon. Car s'il ne faut que mettre la vie pour témoigner à cette belle dame que véritablement je l'aime et l'ai toujours aimée, je suis prêt à la donner de bon cœur. »

— « Si vous trouviez, dit en souriant le druide, comme je vous ai dit une autre fois, aussi bien la fidèle amante, que vous êtes disposé à faire le personnage du fidèle amant, peut-être pourriez-vous, avec la perte de votre vie, donner la vue de cette fontaine à la belle Daphnide. Mais je crois que malaisément pourrez-vous rencontrer qui vous veuille vous y tenir compagnie. Et cela n'étant pas, laissez ce dessein, et assurez-vous,

sur ma parole, qu'il n'y a force ni adresse humaines qui en puisse venir à bout par autre moyen que par celui qui a été ordonné en faisant le sort. Il y a deux lions, les plus grands et les plus furieux qui aient jamais été vus, et deux licornes, les plus hardies et les plus agiles qu'on saurait voir. Ces quatre animaux sont de telle sorte opiniâtres à garder ce qui leur a été donné en charge, que jamais ils n'abandonnent l'entrée de la caverne où est cette fontaine, si ce n'est que l'un des lions va quelquefois chercher à manger dans la forêt voisine pour tous deux. Car, pour les licornes, elles se paissent d'herbes et de feuilles, comme les chevaux ou les cerfs. Et c'est une chose étrange que ces animaux, quoique très furieux de leur naturel, ne font toutefois mal à personne qui ne recherche point l'entrée de la fontaine, de sorte que les petits bergers ne s'en étonnent non plus que si c'étaient des chiens. Mais quand on fait semblant d'approcher un certain pilier, qui est planté assez près de l'entrée, vous voyez ces lions se hérisser, grincer les dents, étinceler des yeux et se fouetter de leurs queues, et les licornes frapper la terre du pied, baisser leurs têtes comme soldats qui présentent leurs piques, et si furieusement qu'il n'y a personne qui ne s'en effraie.

Il ne faut donc point penser à la force. Mais,

d'autant que je sais bien que le grand Thautatès n'est point menteur, et que, par son oracle, il vous a répondu que vous pourriez voir un jour dans la Forez la fontaine de la Vérité d'Amour, il est bien à propos, ce me semble, que nous discourions un peu sur ce sujet. Car ses oracles ne sont jamais faux, mais bien souvent l'interprétation est celle qui nous trompe, parce que quelquefois il les faut entendre selon la parole pure et nette, et d'autres fois allégoriquement. Pour venir maintenant à l'intelligence de celui qui vous a été donné, pour le prendre selon la parole, j'espèrerais que bientôt l'enchantement de la fontaine pourrait être défait, si ce n'était que ce mot : *un jour* me semble parler d'une chose qui est encore bien éloignée. Car c'est ainsi que nous avons accoutumé de dire, quand nous souhaitons de voir quelquefois arriver ce qui nous semble trop long à venir. Et cette considération me fait dire que peut-être l'oracle doit être entendu de l'autre sorte, laquelle j'expliquerais ainsi :

La propriété de la fontaine de la Vérité d'Amour est de faire voir si véritablement l'on aime. Donc, toutes les choses qui nous peuvent faire voir la même chose, peuvent être avec raison dites, pour ce particulier-là (a), la fontaine de la Vérité

(a) *Ce détail, ce trait particulier.*

d'Amour, c'est-à-dire faisant le même effet que ferait cette fontaine. Le temps, les services et la persévérance le peuvent faire. Il s'ensuit donc que le temps, les services et la persévérance sont cette fontaine de laquelle nous parlons. Et ce qui me fait plus arrêter en cette opinion, c'est ce mot : *un jour*. Car cela dénote une longueur de temps qui apporte les occasions de faire service et donne le loisir de montrer la persévérance. De dire pourquoi l'oracle, parlant par allégorie, a plutôt particularisé [a] la Forez que la province des Romains, puisque là, aussi bien qu'ici, le temps pourrait faire ces mêmes effets, il sera peut-être bien malaisé d'en dire la raison. Et toutefois, puisqu'aux oracles, qui sont les paroles des dieux, il faut croire qu'il n'y a rien de superflu ni de défaillant, je penserais que cette contrée eût été élue pour deux occasions. L'une, pour vous éloigner d'un lieu où votre qualité, vos affaires et ceux de vos amis et parents vous pourraient tellement distraire, que la moindre partie de ce temps, qui doit être employé à vous faire avoir cette connaissance, serait celle qui vous resterait pour vous en servir en ce que l'oracle commande, au lieu qu'étant ici libres et sans contrainte, tout le temps sera vôtre. L'autre, et

[a] *Désigné en particulier.*

que je crois être la plus véritable, c'est que le Ciel, qui montre de vouloir votre contentement, vous ordonne le séjour de cette contrée pour quelque temps, afin que, par la conversation ordinaire de ces sincères bergers et bergères, vous reconnaissiez mieux la sincérité de l'affection qu'Alcidon vous porte, ou que, s'il est autrement, la fausseté et la dissimulation en soit tant plus tôt et tant plus aisément découverte. Car il n'y a rien qui fasse mieux paraître la blancheur qu'en lui opposant quelque chose de bien noir. Je conclus donc : que ce soit d'une sorte ou de l'autre que l'oracle doive être entendu, vous devez demeurer quelque temps en cette contrée, tant pour voir si l'enchantement cessera, que pour avoir le loisir de reconnaître la vérité de l'affection d'Alcidon, auquel cependant je donne toute sorte de bonne espérance, car il faut croire que les dieux sont comme les mires, qui ne s'amusent point à donner des remèdes aux maladies incurables. Je veux dire que, s'ils eussent reconnu que la colère de Daphnide eût dû être perpétuelle, ils ne lui eussent pas proposé ce remède. »

Ainsi finit son discours le sage druide. Et parce que Daphnide faisait paraître de se vouloir lever, Adamas en fit de même. Mais Alcidon le retint, qui le supplia de faire rasseoir Daphnide,

afin qu'il pût, en sa présence, lui dire quelque chose qui lui était de très grande importance. Et lors, quoique presque par force, le druide l'ayant arrêtée, Alcidon reprit la parole de cette sorte :

— « Celui, mon père, qui, pour montrer que son épée était plus aiguë que toutes les choses qui se pouvaient imaginer, répondit qu'elle l'était encore plus que la calomnie, nous voulait faire entendre qu'il n'y a rien qui perce et l'âme et le cœur avec une plus profonde blessure. Et véritablement je l'ai ressenti plusieurs fois, puisqu'il plaît ainsi à ma fortune et à cette belle. Mais il y a longtemps que l'outrage ne m'en a été si cuisant qu'il l'est à ce coup, tant pour connaître qu'elle continue cette mauvaise opinion qu'elle a conçue de moi, que pour me voir blâmer devant une personne telle que le sage Adamas. Et parce que je sais bien qu'un blâme qui n'est point vérifié tient lieu de vérité, et que j'aimerais mieux la mort que de la voir vivre avec cette opinion, je vous supplie, Madame, de me permettre que je puisse dire en ma défense ce que chacun est obligé pour la vérité. »

Et parce que le druide lui répondit qu'il était raisonnable, et que même c'était commencer d'employer le temps ainsi qu'il semblait que l'oracle l'avait ordonné, il continua de cette sorte :

« Cette belle Dame a pris la peine de vous raconter, mon père, assez au long la suite de ma misérable fortune, et j'avoue qu'elle a dit la vérité en tout ce qui est de mes actions, sinon lorsqu'elle en a voulu faire quelque jugement. Mais alors elle me permettra de dire qu'elle a bien fait paraître que l'œil ne peut voir quelque chose d'autre couleur que de celle qu'est le milieu par lequel passe sa vue. Car, ayant l'esprit préoccupé, ou de l'amour du roi, ou de l'ambition, elle ne pouvait juger que de la même sorte. Et par ainsi toutes les choses qu'elle voyait en moi lui semblaient telles qu'elle les voyait en elle. Hélas ! Daphnide, que c'est bien avec regret que je vous fais cette reproche [a], et que je voudrais bien la pouvoir rendre fausse avec mon sang et avec ma vie ! Mais, et par les effets, et par les paroles, vous ne l'avez témoignée que trop véritable. Quand vous me commandâtes avec tant de protestations d'amitié de rechercher Clarinte, quelles furent les promesses que vous me fîtes ? Vous les avez ouïes, mon père, car elle les a fidèlement rapportées, et les raisons aussi pour lesquelles elle jugeait qu'il était nécessaire que je recherchasse Clarinte. Et toutefois

(a) *Reproche* est souvent féminin dans l'ancienne langue.

je ne laisserai de les retoucher, pour vous en rafraîchir la mémoire. « Si l'on me ruine, dit-elle, auprès d'Euric, vous le serez de même, parce que notre fortune est conjointe ensemble. » Mais de quelle ruine me menace-t-elle ? De m'éloigner de la cour avec elle ! « Si Clarinte, dit-elle, vient à bout de ses desseins, jugez comme elle nous éloignera de la cour ! » Hé quoi ! Daphnide, est-il possible que, de passer le reste de vos jours avec une personne qui vous aime, et qui vous aime comme je fais, soit un supplice tant insupportable que vous le dites ? Ah ! que si vos paroles n'eussent pas été plus artificieuses que véritables, et que l'amour eût eu autant de pouvoir sur vous que l'ambition, vous ne m'eussiez jamais ordonné de rechercher celle qui ne s'efforçait de ruiner que cette sacrée ambition, qui est cause de tous mes déplaisirs. Au contraire, vous eussiez embrassé, pleine de contentement, cette occasion qui nous eût redonnés à nous-mêmes, et qui nous eût fait vivre ensemble à longues années.

Mais je vous supplie, mon père, voyez la plaisante excuse pour m'éloigner d'elle : « Vous n'êtes point ignorant, dit-elle, de combien de grâces le ciel et la nature vous ont relevé pardessus le reste des hommes. Si vous recherchez Clarinte, elle en ressentira les effets, et, soudain, méprisant Euric et toute son ambition, elle se

donnera toute à vous ! » O Amour ! ne me dois-tu pas la vengeance de cette trompeuse flatterie ? Elle me veut persuader que Clarinte quittera cette même ambition, qui est cause que Daphnide me rejette et me donne à une autre. Mais pourquoi peut-on penser qu'elle me veuille ainsi éloigner d'elle ? Est-ce pour quelque haine qu'elle me porta, ou pour quelque importunité que je lui rendis ? Nullement, mais par la seule raison qu'elle-même allègue : « Euric, dit-elle, voyant que vous la recherchez et qu'elle le souffre, la dédaignera et s'en retirera. » Voilà, mon père, le seul sujet de toute cette longue et artificieuse harangue. Elle pense que le roi ne l'aimera point tant qu'elle souhaite, ou peut-être qu'il se fâchera, s'il n'est entièrement assuré que je ne pense plus en elle. Et voilà qu'elle me veut donner à Clarinte, afin qu'il s'en aperçoive tant plus tôt. Eh bien ! je ne plains pas, ni le temps que j'y ai employé, ni les soins et la peine que j'en ai eus, puisque ç'a été en lui obéissant.

Mais, mon Dieu, n'ai-je pas sujet de me douloir qu'elle m'ait déçu par ses discours pour m'éloigner d'elle, qu'elle m'ait abusé de promesses pour m'y arrêter, et, qu'à mon retour elle m'ait accusé de la faute qu'elle a faite ? « Je vous jure, dit-elle, devant le Dieu qui punit les faux serments, que toute la peine que vous emploierez

à la recherche de Clarinte sera mise par moi sur mon compte, et que ce sera moi qui vous en paierai. » Est-il possible, Daphnide, que vous ayez proféré ces paroles et que maintenant vous vous plaigniez de la recherche que j'ai faite avec tant de soins à cette Clarinte, puisque vous les deviez mettre sur votre compte, et que c'était vous qui m'en deviez payer ? N'avais-je pas raison de rendre le compte de mes services le plus grand qu'il m'était possible ? « Mais, me direz-vous, lorsqu'Euric en perdit la fantaisie, vous ne deviez plus vous y arrêter, car ne savez-vous pas que l'occasion se changeant doit aussi diversifier les entreprises ? » J'avoue, Madame, que l'effet cesse lorsque cesse sa cause ; mais puisque le roi s'était distrait de l'amitié qu'il portait à Clarinte pour la recherche qu'il reconnut que je lui faisais, si j'eusse laissé cette recherche, pourquoi ne peut-on pas juger avec raison que peut-être il eût renouvelé cette amitié, et cette dernière faute eût été pire que la première. Mais, belle Daphnide, si vous aviez volonté que je revinsse, que ne me le commandiez-vous ? Pouviez-vous croire de n'avoir une entière puissance sur moi, puisque vous en aviez fait des preuves si signalées ?

Mais voici une plaisante accusation : « Soudain, dit-elle, qu'Euric est mort, le voilà qui laisse

sa Clarinte, et, sans me demander pardon, s'en vient aussi effrontément à moi comme si jamais il ne s'était donné à personne. » Qu'est-ce que désormais il te faut faire, infortuné Alcidon, pour rendre témoignage de ta fidélité, puisque ce qui en doit rendre plus de preuve est pris pour assurance du contraire ? Je sers Clarinte par commandement et contre ma volonté, et seulement, comme disait Daphnide, par raison d'État, afin qu'Euric s'en dégoûte ; et l'on trouve étrange qu'Euric étant mort, meure aussi en même temps cette feinte recherche, et que je l'enterre dans le même tombeau. Et si j'eusse fait autrement, n'eussé-je pas fait paraître que j'y avais quelque autre dessein ? « Mais il fallait, dit-elle, me demander pardon, avant que retourner à vivre comme de coutume avec moi. » Bon Dieu ! est-il possible que celle qui m'a promis des paiements et des récompenses pour faire ce qu'elle m'a commandé, veuille qu'au lieu du loyer, je lui demande des pardons ? Et de quoi, Madame, vous plaît-il que je le vous demande ? « De ce que vous avez servi, direz-vous, Clarinte. » Mais vous me l'avez commandé, et commandé encore, avec promesse de récompense. « Mais pourquoi, me direz-vous, avez-vous si longtemps continué ? » Mais pourquoi, Madame, n'eussé-je pas continué si longtemps, puisque j'attendais tou-

jours vos commandements ? Ne pourrait-on pas faire cette même reproche au forçat qui est attaché dans la galère, et de qui la liberté dépend de la volonté d'autrui ? Et si on lui demandait : « Pourquoi as-tu demeuré si longtemps en cette captivité ? », n'aurait-il pas raison de dire : « Mais pourquoi m'y avez-vous laissé si longtemps ? » Vous dites que vous saviez bien que j'avais aimé Clarinte et tâchez de rapporter quelque particularité. Et si cela est, et que cette affection vous déplût, pourquoi me commandiez-vous de la servir ? N'est-ce pas pour montrer que l'ambition, en vous, avait plus de pouvoir que l'amour ? Et n'avouerez-vous pas que, puisque, comme vous dites, j'en faisais difficulté, l'amour était plus fort en moi que votre ambition ? Car toutes les raisons que vous m'alléguâtes pour m'éloigner de vous n'étaient qu'en faveur de cette exécrable ambition ; et si l'amour que vous dites que je portais à Clarinte avait quelque force en moi, pourquoi fis-je tous les refus de la servir qui me furent possibles ? Et pourquoi, aussitôt que le prétexte, que vous aviez pris, d'Euric fut perdu par sa mort, laissai-je cette Clarinte que vous me reprochez ? Quelle occasion en avais-je plus grande après la mort d'Euric, si ce n'était celle, que j'ai véritablement alléguée, de ma seule affection ? Si Clarinte m'avait plus mal traité

que de coutume, si elle avait fait quelque nouvelle élection, ou qu'il y eût eu quelque mauvais ménage entre elle et moi, il y aurait quelque sujet de soupçonner que ce fût pour cela que je fusse revenu vers vous. Mais puisqu'elle ne m'en avait point donné de sujet, que pouvez-vous penser qui me l'ait fait quitter, que la seule affection que j'ai conservée inviolable pour vous ?

Mais, mon père, peut-être que vous me pourriez demander aussi pourquoi la belle Daphnide, qui m'avait autrefois fait paraître tant de bonne volonté, et avant, et durant l'amitié d'Euric, même au péril de toute sa fortune, aurait, après la mort de ce prince, changé cette volonté envers moi et ne m'aurait pas voulu recevoir. Car il n'y a pas apparence qu'une dame si accomplie et si pleine de jugement change ainsi d'humeur sans occasion ; de sorte qu'il y a apparence qu'elle ait reconnu en moi cette faute de laquelle elle m'accuse. Nullement, mon père. Mais en voici la raison, et ses paroles mêmes nous l'ont découverte : il est vrai qu'au commencement elle a aimé ce prince par ambition, et, comme elle disait, par raison d'État. Mais faut-il trouver étrange si l'on se brûle, quand on met le doigt dans le feu ? Il faudrait plutôt s'étonner si l'on ne se brûlait pas, car ce serait contre nature. Le

grand Euric était véritablement un prince si accompagné de toutes les grâces qui peuvent faire aimer, que cette belle dame peu à peu en fut éprise sans y penser, et, au lieu de l'aimer comme elle disait, elle l'aima comme il méritait. Et pour montrer que je dis vrai, voyez, mon père, quels déplaisirs furent ceux qu'elle eut de sa perte, quels ressentiments en a-t-elle conservés jusqu'ici. Qui ne jugera que ce sont des effets d'une véritable et très ardente affection ? Je ne les veux pas remarquer par le menu, car ce n'est que rendre ma plaie plus profonde. Mais elle me permettra bien de vous dire des vers qu'elle fit quelque temps après, lors, comme je crois, que je la recherchais avec trop d'importunité. Ils sont tels :

PLAINTE DE DAPHNIDE SUR LA MORT D'EURIC.

STANCES.

I

« Que te sert-il, Amour, de réveiller mon âme ?
Ne crois point que mon cœur puisse être réchauffé ;
Le feu de ses désirs fut alors étouffé,
Quand la mort insensible en éteignit la flamme.

II

Insensible fut-elle aux excès de ma plainte,
Trop insensible, hélas ! aux traits de la pitié,

Puisque, pour ne ravir à mon cœur sa moitié,
Elle ne put jamais de mes pleurs être atteinte (a).

III

Elle voulut montrer contre Amour sa puissance,
Lui ravissant d'un coup ce qu'il eût de meilleur.
Amour, comme un enfant, pleura bien mon malheur,
Mais que petite, hélas ! me fut cette allégeance !

IV

Je vis clore ses yeux ; mais je vis à même heure
Clore de mon bonheur le désir et l'espoir.
Que puis-je désirer, ne le pouvant plus voir ?
Et quoi plus (b) espérer, si ce n'est que je meure !

V

Ma lèvre rassemblait les reliques aimées,
O cruel souvenir ! de l'esprit ondoyant,
Quand la mort les ravit, de vaincre ne croyant,
Si ses mains de deux morts ne restaient diffamées.

VI

Sa perte de la mienne à l'instant fut suivie ;
Le fer qui le frappa m'atteignit dans le cœur.
Cette cruelle ainsi, d'un coup plein de rigueur,
Me fit mourir en lui, car il était ma vie.

VII

Aussi, puisque mon cœur a reçu tel outrage,
Que ses myrtes d'amour sont changés en cyprès,
En cendres ses ardeurs, ses plaisirs en regrets,
Qui le peut convier de vivre davantage ?

(a) *Touchée.*
(b) *De plus.*

VIII

Toute flamme soit donc à jamais étouffée,
Et tous les fers rompus, desquels Amour se sert ;
Et, dessus ce tombeau, soit à jamais offert
Mon cœur privé d'amour en signe de trophée.

IX

Grand roi, de qui la mort a pu seule, en ton âme,
Eteindre le beau feu qui pour moi t'enflamma,
Ce fut de ton amour que le mien s'alluma ;
J'enferme aussi mes feux où s'enferme ta flamme.

X

Comme la terre éteint le feu de la chimère,
Le mien s'est étouffé des cendres d'un cercueil,
Et le phénix et moi ne brûlons qu'au soleil ;
Mon soleil n'étant plus, rien ne le peut plus faire.

XI

Donc je t'appends, ô mort ! ce cœur que tu dépouille
De l'objet qu'en vivant il a jugé si beau ;
Je ne veux plus aimer que ce fatal tombeau,
Ni désirer que lui riche de mes dépouilles. »

Je m'assure, cher Adamas, continua Alcidon, que vous jugerez aisément, par ces vers pleins d'une affection si extrême et d'une résolution de ne plus rien aimer, et lesquels elle ne désavouera pas pour siens, que le mauvais accueil que j'ai reçu de cette belle dame ne procède point d'ailleurs que de l'amour qu'elle portait à ce grand prince, lequel toutefois m'ayant voulu déguiser, elle a tâché de rejeter sur ma faute ce

de quoi il fallait accuser les mérites du grand Euric, et mon malheur. Mais, belle Daphnide, qu'il soit ainsi que [a] vous ayez aimé, non point, comme vous disiez, par raison d'État, mais à bon escient, contre qui pensez-vous avoir failli ? Ce n'est pas contre une personne qui n'ait assez d'amour pour pardonner, pour oublier, voire pour effacer tout à fait cette offense ; c'est contre Alcidon, sur qui vous savez que vous pouvez toute chose : il est plus prêt à vous donner sa vie et son âme que non pas à vous reprocher cette injure. Pourquoi tardez-vous à lui tendre les bras, et l'assurer, par cette action, qu'il n'y avait rien qui le pût réduire en l'état qu'il a été, que la seule fortune du grand Euric, à laquelle il n'y a rien qui ait pu résister que la seule mort. Ce ne me sera pas peu de gloire, que celle que j'aime ait été adorée du plus grand roi de l'univers, ni peu de satisfaction à ce grand prince dans le cercueil, que, si vous aimez quelque chose après lui, ce soit cet Alcidon, qui lui cède, à la vérité, en fortune, mais qui le surpasse en amour. Si je dis quelque chose qu'en votre âme vous ne jugiez très véritable, reprenez-moi de mensonge. Mais si vous ne pouvez nier cette vérité, pourquoi me voulez-vous affliger plus longtemps, et me

(a) *En admettant que.*

faire faire la pénitence d'un forfait que je n'ai pas commis ? »

A ce mot, Alcidon, se levant de son siège, et se jetant à genoux devant la belle Daphnide et lui prenant la main : « Je jure, dit-il, par cette main qui seule m'a pu ravir le cœur, que jamais je n'ai rendu hommage qu'à elle seule ; qu'elle seule sera celle qui, à jamais, aura toute puissance sur moi. Établissez et ordonnez de moi et de ma fortune ce que vous voudrez : Alcidon aimera et adorera Daphnide jusque dans le cercueil, quelque rigueur qui soit en elle. Et vous, mon père, dit-il, s'adressant au druide, que le grand Thautatès a établi juge en cette contrée, que tardez-vous de condamner cette belle à me rendre ce cœur qu'elle m'a tant de fois donné, et juré ne le retenir ni l'avoir agréable que d'autant qu'il était à moi ? Si elle s'excuse en m'accusant d'aimer quelque autre chose, est-il possible qu'elle sache mieux ce que je fais que moi-même ? Elle dit que j'aime Clarinte ; je jure et je proteste que je ne l'aime point. Pourquoi se veut-elle plutôt croire que moi, elle qui ne peut voir que mes actions, et moi qui vois mes actions et mes intentions ? Peut-être elle dira que je la veux tromper, et elle ne se veut pas décevoir. Mais pourquoi la voudrais-je tromper ? Car, si je ne l'aime pas, qu'ai-je affaire de son amitié ?

Et si je l'aime, peut-elle penser que celui qui aime quelque chose lui veuille mal tout ensemble ? »

Ainsi disait Alcidon, y ajoutant encore tant d'autres semblables discours que Daphnide ne pouvait répondre qu'à mots interrompus. Enfin le druide :

— « Il me semble, Madame, dit-il, que voici l'oracle éclairci, et qu'il est temps désormais de terminer ce différend. »

— « Plût à Dieu, dit-elle, que je pusse faire en sorte qu'Alcidon et moi eussions le repos d'esprit que nous nous ôtons l'un à l'autre ! »

— « Vous plaît-il, Madame, répondit Adamas, que j'en sois juge ? »

— « Pourvu, dit-elle, qu'Alcidon y consente, et qu'il ne contrevienne jamais à ce que vous en ordonnerez, ce ne sera pas moi qui appellerai de l'ordonnance que vous en ferez. »

— « Je proteste, dit Alcidon, qu'il n'y a rien qui me puisse empêcher de vous aimer ; mais je jure que j'observerai en sorte le jugement du sage Adamas, que, s'il m'est contraire, vous n'aurez jamais importunité de moi. Et si je manque à ce serment, je veux que les sacrifices, le feu et l'eau me soient interdits à jamais. »

Alors Adamas, après avoir quelque temps pensé en lui-même, enfin, avec la majesté de sa vénérable vieillesse :

— « Dites-moi, dit-il, Madame, avez-vous bien aimé Alcidon ? »

— « Plus que ma vie, répondit-elle. »

— « Et maintenant, reprit-il, lui voulez-vous mal ? »

— « Je veux mal, dit-elle, non pas à lui, mais à sa légèreté. »

— « Et s'il n'était point volage, répliqua-t-il, et qu'il n'eût jamais aimé que vous, l'aimeriez-vous encore, et ne seriez-vous pas bien marrie de l'avoir blâmé à tort ? »

— « Sans doute, dit-elle. »

— « Or, de cette légèreté, continua le druide, le pouvez-vous accuser pour d'autres que pour Clarinte ? »

— « Et n'est-ce pas assez ? » répondit Daphnide.

— « Mais quand il alla servir Clarinte, ne le lui aviez-vous pas commandé, et lui ne le fit-il pas à contre-cœur ? »

— « J'avoue, dit-elle, que je fus en cela imprudente, et lui dissimulé. »

— « Mais, en effet, dit Adamas, s'il s'en fût retiré, et qu'Euric eût voulu retourner encore vers elle, n'eussiez-vous pas blâmé Alcidon d'avoir désobéi à votre commandement ? »

— « Je pense que oui », dit-elle.

— « Or écoutez donc, reprit alors le druide, vous Daphnide, et vous Alcidon. Le grand Thau-

tatès, qui, par amour, a fait tout cet univers et par amour le maintient, veut non seulement que les choses insensibles, encore que contraires, soient unies et entretenues ensemble par liens d'amour, mais les sensibles et les raisonnables aussi. Et c'est pourquoi, aux éléments insensibles, il a donné des qualités qui les lient ensemble par sympathie : aux animaux, l'amour et le désir de perpétuer leur espèce ; aux hommes, la raison qui leur apprend à aimer Dieu en ses créatures, et les créatures en Dieu. Or, cette raison nous enseigne que tout ce qui est aimable se doit aimer selon les degrés de sa bonté, et, par ainsi, ce qui en aura plus devra aussi être plus aimé. Et toutefois, d'autant que nous ne sommes point obligés à cet amour, sinon en tant que cette bonté nous est connue, il s'ensuit que, plus le bon est reconnu, plus aussi doit-il être aimé. Mais puisque Dieu a fait toute chose pour l'amour, et que la fin de quelque chose est toujours plus parfaite, nous pouvons aisément juger que, puisque toutes les choses bonnes ont l'amour pour leur but, que de toutes l'amour est la meilleure. Or, connaissant cette bonté de l'amour, nous sommes plus obligés par les lois de la raison d'aimer l'amour que toute autre chose, et plus cet amour est reconnu, plus aussi le devons-nous aimer.

L'oracle qui vous a été rendu sur le différend qui était entre vous, vous reconfirme ce que je dis, car il est tel :

« Pour sortir de tant de peine,
Dedans les forêts, un jour,
Vous pourrez voir la fontaine
De la Vérité d'Amour. »

C'est-à-dire : en Forez enfin, vous reconnaîtrez que véritablement vous vous aimez l'un l'autre, et lors vous sortirez de la peine où vous êtes. Car le grand Thautatès, qui vous a rendu cet oracle, sachant combien religieusement vous rendez ce que vous devez et à lui et à la raison, a bien cru que, soudain que vous seriez assurés de l'amitié l'un de l'autre, vous jugeriez être très raisonnables de vous aimer d'un amour égal à vos mérites. Et pour ce, Daphnide, vous voyez bien qu'Alcidon vous aime, car pourquoi désirerait-il si passionnément d'être aimé de vous, si véritablement il ne vous aimait ? Et vous, Alcidon, vous voyez bien l'amour de Daphnide envers vous, car pourquoi serait-elle jalouse de vous et de Clarinte, si l'amitié qu'elle vous porte n'était mère de cette jalousie ? Je vous ordonne, ou plutôt le grand Thautatès le vous commande, qu'oubliiez toutes les choses passées qui peuvent altérer vos bonnes volontés, et que, sans attendre de voir autre fontaine de la Vérité d'Amour, vous

vous réunissiez d'affection et rallumiez de sorte cet ancien amour, que, comme la connaissance que vous avez de vos mérites vous oblige à vous aimer d'une très grande affection, vous fassiez paraître que personne ne peut tant aimer que vous, puisque personne ne peut avoir plus de causes d'amour que le ciel en a mis et en l'un et en l'autre. »

A ce mot, Adamas, les prenant par la main et les mettant l'une dans l'autre : « Qu'éternelles, dit-il, puissent être ces unions ! »

Il est impossible de représenter les contentements d'Alcidon, qui se pouvaient dire des transports, ni de redire les remerciements que quelquefois il faisait au druide, et d'autres fois à Daphnide. Mais la modestie et l'honnêteté avec laquelle elle lui répondait témoignaient assez la vertu de la sagesse qui était en elle. Stiliane, Carlis et Hermante, qui étaient présents, reçurent un extrême contentement de celui d'Alcidon, car il avait ce bonheur, qui l'accompagnait partout, d'être aimé de tous ceux qui le voyaient, de sorte que tous s'en vinrent réjouir avec lui, comme de la meilleure fortune qui lui eût pu arriver.

FIN

NOTES

Page 64. — (1) Sur les amours de Henri IV et de la charmante Gabrielle, ainsi que sur le rôle du duc de Bellegarde, voir M. de Lescure, *Les Amours de Henri IV*, Paris, 1864, et H. de La Ferrière, *Henri IV, le Roi, l'Amoureux*, Paris, 1890. Consulter aussi Desclozeaux, *Gabrielle d'Estrées*, Paris, 1889.

Page 77. — (1) On sait qu'au dire de Pline (*Hist. nat.*, lib. XVI), les druides comptaient les siècles par trente années.

Page 85. — (1) Les *Amours du Grand Alcandre* rapportent ainsi l'origine de la passion du roi pour Gabrielle : « Un peu auparavant qu'il [le roi] arrivât à Tiane [Compiègne], un jeune seigneur [Bellegarde], qui avait été favori du feu roi, et qu'il estimait fort, lui avait parlé de la beauté d'une fille dont il était extrêmement amoureux, et comme elle était admirablement belle, il ne pouvait s'empêcher de la louer. Elle n'était pas

alors à Tiane et il fit naître au roi la curiosité de la voir. Ses affaires pourtant ne le lui permirent pas pour l'heure, et il partit pour Elise [Senlis], où, ayant trouvé la belle abbesse du Mont de Mars [Montmartre], l'envie qu'il avait eue de voir Crisante [Gabrielle] (tel était le nom de la maîtresse de Florian [Bellegarde]) lui passa pour cette fois. Il revint à Tiane, où Florian lui ayant demandé congé pour aller voir Crisante, le roi voulut être de la partie. Le pauvre Florian fut, à ce coup, l'artisan de son malheur, puisqu'il perdit par cette vue la liberté de vivre avec sa maîtresse, et hasarda l'amitié de son maître et le bonheur de sa fortune. »

Page 106. — (1) Au témoignage de Patru, Délie est Diane d'Estrées, plus tard Mme de Balagny : voir notre *Introduction*. « Elle avait, dit Tallemant des Réaux, la taille un peu gâtée ; mais c'était la plus galante personne du monde. »

Page 187. — (1) Les *Amours du Grand Alcandre* parlent aussi d'une longue maladie de Bellegarde, mais la placent à une époque antérieure, avant la rencontre de Gabrielle « : Ce chevalier [Bellegarde] avait fait un long voyage à Tiane [Compiègne], où il avait été extrêmement malade. Les dames qui y étaient lui avaient rendu toutes les assistances et toutes les courtoisies possibles. Et l'une d'elles, nommée Eliane [Mme d'Humières], jeune et fort belle, s'était résolue d'en être servie, tant pour la réputation qu'il avait d'être un des

plus galants de son siècle, que pour être fort bien fait de sa personne. Cela lui avait réussi, pour ce que Florian avait été heureux de rencontrer une si bonne fortune, qu'il eût cherchée longtemps, et il la trouva d'abord. Eliane, de son côté, était contente que son désir lui eût si bien réussi ; mais cette douceur ne dura guère, car Florian, étant allé voir le père de Crisante [Gabrielle], fut pris à la première vue de cette merveille. »

Page 207. — (1) D'après le même texte, l'explication entre Henri IV et Bellegarde aurait pris une tout autre tournure et entraîné des conséquences différentes : « Il [le roi] se piqua si fort qu'il devint extrêmement jaloux. Ce fut alors qu'il commença à ne plus faire tant de cas de Florian [Bellegarde] et qu'il lui témoigna qu'il ne voulait plus de compagnon en son amour, disant qu'il ne plaignait aucun travail pour n'en avoir point en la royauté, et que sa passion lui était plus chère que toutes les choses du monde. Florian fut fort troublé du langage et de l'action avec laquelle il était proféré, et promit à son maître tout ce qui lui plut. Mais Crisante [Gabrielle], qui n'aimait point le roi, et qui avait donné toutes ses affections à Florian, se mit en une extrême colère contre Alcandre, lui protesta de ne l'aimer jamais, et lui reprocha qu'il lui voulait empêcher son bien, d'épouser Florian, dont la recherche avait cette fin, et là-dessus, elle partit de Tiane [Compiègne] et se retira en la maison de son père ».

Page 222. — (1) Dans Clarinte, il faut reconnaître Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de Conti (1574-1631), fille de Henri de Guise le Balafré et de Catherine de Clèves. Elle eut une jeunesse agitée, dont Tallemant ne laisse rien ignorer. Après avoir espéré épouser Henri IV, elle se résigna à s'unir, en 1605, à François de Bourbon, prince de Conti, fils du premier Condé. Elle fut, dans ses dernières années, la confidente et l'amie de Marie de Médicis. Richelieu l'exila dans sa terre d'Eu, où elle mourut. On lui attribue la chronique scandaleuse parue sous le titre des *Amours du Grand Alcandre* (1652). Cependant Paulin Paris la lui enlève pour la donner plutôt à Bellegarde : l'œuvre de la princesse serait, d'après lui, *Les Advantures de la Cour de Perse*, publiées, en 1629, sous le nom de Jean Baudouin. Jules Loiseleur, toutefois, lui restitue *Alcandre*, tandis que Tamizey de Larroque incline à l'attribuer à la marquise de Moüy des Ursins.

Page 228. — (1) Dans *Alcandre*, la situation est renversée : c'est Florian-Bellegarde qui amène Crisante-Gabrielle à se résigner à ses assiduités auprès de Milagarde-Louise de Lorraine. « Florian, craignant qu'à la fin l'amour qu'il avait pour Milagarde ne lui fît perdre Crisante, se résolut de mettre bien ensemble ses deux maîtresses ; et voyant qu'il pouvait ce qu'il voulait sur l'esprit de celle-ci, il lui persuada que, puisqu'elle était dans le chemin d'être reine, il aurait plus d'éta-

blissement et de moyen de la servir, s'il pouvait épouser Milagarde ; que si elle ne voulait pas ce mariage, le prétexte leur serait fort plausible vers Alcandre, et le détournerait des soupçons qu'il pourrait avoir d'eux, où il lui semblait qu'il pourrait retomber, en reconnaissant déjà quelque chose ; que ce soupçon nuirait extrêmement à sa grandeur, et qu'elle saurait bien que, quoiqu'il témoignât en apparence, en effet son cœur était à elle. Bref, il la sut si bien cajoler qu'elle promit de faire bonne mine à Milagarde, qui fut très aise d'être bien avec cette puissance, et la sut si adroitement entretenir que Crisante la favorisait plus que nulle autre. Et il y eut entre elles une si étroite intelligence qu'elles étaient toujours habillées l'une comme l'autre, et ne bougeaient d'ensemble. Cela éblouit, pour un temps, Alcandre, et guérit son esprit d'un soupçon qu'il recommençait d'avoir de Florian. »

Page 232. — (1) On a vu dans l'*Introduction* que, d'après Patru, Alcyre serait le comte de Sommerive et Amintor le duc du Maine. C'est un des points sur lesquels l'auteur des *Eclaircissemens* prétend avoir des lumières particulières : « J'ai appris les trois histoires de Clarinte, de Florice et de Dorinde, de feu M. de Lamet, qui était de la confidence, et même dans les plaisirs, du duc du Maine : et feu mon frère aîné, qui a eu plusieurs fois l'honneur de manger et de s'entretenir avec ce prince, lui avait ouï plusieurs fois raconter

ces aventures. » La difficulté, c'est qu'il n'y a plus de duc du Maine au temps de Henri IV. Le dernier qui eût porté ce titre était François d'Alençon, mort en 1584, et ce n'est qu'en 1628 qu'on le rétablira pour le troisième fils du Béarnais, Jean-Baptiste-Gaston. En réalité, par duc du Maine, Patru entend désigner le duc de Mayenne, Henri de Lorraine (1578-1621), qui hérite de ce duché en 1611, à la mort de son père, l'ancien adversaire de Henri IV .Quant à son rival Alcyre, c'est son propre frère, Charles-Emmanuel de Lorraine, comte de Sommerive, mort à Naples en 1609. Un passage de Tallemant *(Historiette de Mayenne)* confirme ces identifications : « Le tour, dit-il, que fait Hylas dans l'*Astrée*, par le moyen d'un miroir où il avait mis son portrait, est une malice que M. de Mayenne fit à son frère le comte de Sommerive. » Or Patru déclare, de son côté, que « la fourbe des deux portes vengea la fourbe du miroir ».

Page 255. — (1) Ce trait de la rencontre sous les murs d'une ville assiégée se retrouve dans *Alcandre*, avec cette différence, toutefois, qu'il s'agit ici d'une première entrevue, Bellegarde et Louise de Lorraine ne s'étant, d'après ce texte, jamais vus précédemment : « Cependant Alcandre vint assiéger Lutecie [Paris], où il se faisait tous les jours des entreprises de part et d'autre, les assiégés faisant bien souvent des sorties, qui étaient presque toujours repoussées par les assiégeants.

Milagarde [Louise de Lorraine] se trouvait sur le rempart, d'où Almidor [Anne d'Anglure] lui disait ou faisait dire quelque chose qui se ressentait de la passion qu'il avait pour elle, à quoi elle faisait semblant de ne rien entendre, voulant paraître très dédaigneuse, et particulièrement en ce temps qu'Alcandre, qui n'était pas encore tout à fait embarqué avec Crisante [Gabrielle], avait envoyé son portrait, et semblait que, faisant la paix, ce mariage se pourrait pratiquer. Si bien que Milagarde [Louise de Lorraine], toute glorieuse de cette espérance, méprisait Almidor et tous les autres chevaliers. Or, un jour que, pour quelque occasion, on avait accordé une petite trêve de six heures, la princesse Dorinde [Catherine de Clèves] et Milagarde, accompagnées de plusieurs dames, vinrent sur le rempart, et aussitôt tous les galants de l'armée se trouvèrent au pied de la muraille, pour parler à quelqu'une de leur connaissance, et tous presque pour voir Milagarde. Florian [Bellegarde] s'y trouva, qui arrêta si fort sa vue sur les beautés de cette princesse, qu'oubliant Crisante et les serments qu'il lui avait faits de n'aimer personne qu'elle, il se donna à cet objet présent. Milagarde, qui méprisait tout le monde, sentit, à la vue de Florian, qu'elle pouvait aimer autre chose qu'un roi, et dès lors ces deux personnes eurent de l'amour l'une pour l'autre. »

Page 289. — (1) En réalité, Gabrielle d'Estrées était

morte mystérieurement le 10 avril 1599, longtemps donc avant l'assassinat de Henri IV (14 mai 1610).

Page 290. — (1) Le *Second livre des Délices de la Poésie française* (Paris, T. du Bray, 1620) publie ce sonnet, avec quelques légères variantes, sous le titre : « Sur la mort de Henry le Grand. »

Page 297. — (1) Dans le *Tyle*, il faut sans doute reconnaître le fleuve mexicain *Tula*, branche supérieure du Panuco.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 11
Note bibliographique..... 57
Les Amours d'Alcidon..... 63
Notes 321

LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(SOMME), SUR VELIN
PUR CHIFFON DES PAPETERIES
D'ANNONAY ET DE RENAGE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

2 FEV 1962
OCT 23 1963
JUL 14 1966
OCT 14 1967
NOV 12 1968
NOV 26 1968
1968
JUL 17 2001
JUL 28 2001

a39003 002343407b

CE PQ 1707
.U7A62 1920
C00 URFE, HONORE LES AMOURS
ACC# 1387916